

Journalisme d'enquête sur la construction

Jean Marc Martel



Les Éditions Jean Marc Martel

Du même auteur :

Série policière, CARBO, en 15 volumes : Un ex-policier devient enquêteur privé...)

- 1 – Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2 – La mort imprévue©1993
- 3 – Vol de diamants© 1993
- 4 – Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5 – Grabuge à l’université© 2010
- 6 – Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2011
- 15– Incendie criminel© 2011

Le Justicier (Roman policier : Un policier veut changer la Justice) ©

L’Inceste... c’est pour la vie (Vécu d’un inceste dévastateur) ©

Élen (Saga familiale bouleversante) ©

Justice Maudite (Une victime n’accepte pas la Justice) ©

Que l’on continue... Julie (Prostitution juvénile, histoire vécue) ©

Opération Cobra (Roman policier sur la traite des blanches) ©

Série érotique :

Myriam ©2011

Marie Lou© 2011

Mireille© 2011

Katrine© 2011

Je me hais... je m’aime© 2011

Lina© 2011

Tous les droits réservés Les éditions Jean Marc Martel.

Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ

4 ième trimestre 2011
ISBN : 978-2-924103-12-8

Ce roman est publié par Les éditions Jean Marc Martel sans aide gouvernementale.

Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété exclusive de l'auteur.
Aucune reproduction, de quelques manières que ce soit, partielle ou complète est interdite sans l'autorisation de l'auteur.

Jeanmarc-martel@hotmail.com

Partie un

Nerveux, mais bien campé sur ses deux jambes, Gilles Martin attend que l'homme en face de lui l'invite à prendre place dans l'un des deux fauteuils placés à près d'un mètre devant la grande table de travail en chêne massif montrant fièrement son vieux bois et ses motifs d'une grande beauté. Ainsi installée, presque au centre de la pièce, aussi grande qu'une salle de cours de l'université, elle donnait une allure sévère à celui qui y travaillait, malgré la lumière des rayons du soleil qui pénétraient par les larges fenêtres qui semblaient avoir été posées sur le toit de la Ville de Québec. Le sexagénaire, assis derrière la grande table, n'avait relevé ni la tête ni les yeux pour accueillir son invité depuis qu'il avait été introduit par la secrétaire. Absorbé à apposer sa signature sur différents documents, il ne semblait pas vouloir pour le moment accorder une attention quelconque au jeune homme qui, debout devant lui, attendait de lui tendre la main en signe de respect.

Gilles Martin, malgré le fait qu'il attendait cette entrevue depuis longtemps, avait le cœur léger en ce jour de son vingt-huitième anniversaire de naissance, il avait foi en la chance et en son destin. Il avait, au cours de ces dernières semaines, terminé la session finale de ses études universitaires en communications, afin de réaliser son rêve de toujours, devenir journaliste. Il avait eu toute une surprise en recevant sa note finale. Une lettre accompagnant son certificat l'informait qu'il avait remporté le prix de l'excellence remis chaque année à l'élève le plus performant, le portant ainsi au rang des étudiants qui forment l'élite universitaire. Ce prix d'excellence consistait en un stage de six mois, fort bien rémunéré et à l'endroit de son choix parmi trois options. Ces options étaient la télévision, la radio ou la presse écrite. Il avait donc à choisir le domaine où il voulait se perfectionner. Il savait qu'il obtiendrait de bonnes notes, mais ne s'attendait certainement pas à être le premier de son groupe, d'autant plus qu'il avait déjà interrompu les études depuis trois ans lorsqu'il s'était réinscrit à l'université. Tout au long des années, il avait travaillé dur pour rattraper son groupe et voilà que le succès le récompensait, alors que plusieurs visaient cet important prix, il ne l'avait jamais espéré. Il savait que quiconque aurait cette chance de l'obtenir pouvait à coup sûr voir s'ouvrir à lui toutes les portes d'une carrière prometteuse menant à un emploi permanent et envié. Le destin avait décidé et c'est lui qui se présentait maintenant devant l'un des hommes les plus respectés de Québec.

Pour atteindre ce but, Gilles Martin avait abandonné sa carrière de policier où son avenir était pourtant prometteur. Malgré tous les avantages que lui apportait ce travail, il ne s'y sentait pas à sa place. Cette décision de devenir policier avait été prise dans des circonstances très émotives. Il avait voulu respecter la promesse faite à son père voilà bientôt quinze ans, alors qu'un drame avait chambardé le début de sa vie d'adolescent. Son père, alors sergent détective au bureau des enquêtes criminelles de la SPCUQ (Service de Police de la Communauté urbaine de Québec), avait été sauvagement abattu à la suite d'une intervention imprévue lors de la commission d'un vol à main armée dans une institution bancaire.

En effectuant un travail de routine, Gérard Martin s'était arrêté à la succursale de la Banque de Montréal sur le boulevard Charest Est, afin de payer un compte en retard. C'est par ce malheureux hasard, qu'il se retrouva nez à nez avec trois criminels fortement armés et portant cagoules qui tenaient en respect le personnel de l'institution. L'un d'eux qui le reconnut dès son entrée tira sans attendre dans sa direction, l'atteignant une première fois à l'épaule gauche. Le policier d'expérience sortit son arme et fit feu à son tour, abattant deux des hors-la-loi, alors que le troisième dans sa fuite vida son arme sur lui, le laissant pour mort.

Quelques heures plus tard, la petite famille du policier était arrivée à l'hôpital de l'Enfant-Jésus de Québec. Atteint de six projectiles

d'arme à feu, l'un avait arraché une partie du poumon droit, alors que les autres avaient touché le foie, la colonne vertébrale et les intestins. Plus de huit heures sur la table d'opération avaient réussi à lui sauver la vie, même si on avait dû interrompre l'intervention chirurgicale suite à un malaise cardiaque. Après d'interminables heures d'attente dans l'incertitude et la douleur, l'assistant du chirurgien en chef avait tenté de les rassurer. « *Pour le moment, son état est extrêmement critique, mais stable. S'il passe la nuit, vous n'aurez plus à vous inquiéter* » avait dit le médecin.

Gilles et sa mère, malgré l'angoisse et le chagrin, étaient heureux de le retrouver enfin. Une fois les fortes émotions passées, ils s'étaient calmés, rassurés par la présence de ce héros qui avait échappé de justesse à la mort. Gérard Martin avait esquissé un sourire en ouvrant les yeux pour la première fois, voyant à ses côtés son épouse et son fils âgé de quatorze ans. Ils avaient cessé de pleurer devant ce sourire timide, mais combien réconfortant pour Gérard Martin qui revenait de loin, mais pour combien de temps?

Malgré cet espoir, quelques heures plus tard Gérard Martin succombait, n'ayant pas eu suffisamment de force pour contrer cette deuxième attaque cardiaque. On tenta en vain de le réanimer, mais ce fut peine perdue. Il avait perdu le combat qu'il avait pourtant souhaité gagner quelques heures auparavant, en refusant de laisser les siens.

Ce jour-là, Gilles Martin s'enferma dans sa chambre, se rappelant chacune des précieuses et émouvantes paroles échangées avec son père. Maintenant, plus que jamais, il saurait ce qu'il allait faire de sa vie, non pas un journaliste, mais un policier comme son père. C'est ainsi que quelques années plus tard, après avoir réussi l'école de police, il fut nommé officiellement policier pour les prochaines trente-cinq années, si la chance l'accompagnait. Il était à ce moment très fier d'avoir respecté son engagement à la mémoire de son père et cela malgré l'inquiétude de sa mère, qui refusait de le voir risquer sa vie comme l'avait fait son père.

Dès l'âge de vingt ans, il portait fièrement l'uniforme bleu et fut affecté à la patrouille routière, alternant avec la patrouille à pieds, revenue à la mode avec le temps suite à des pressions de la part des citoyens. C'est à partir des premières semaines qu'il comprit qu'il n'était pas fait pour ce genre de travail. Il apprenait du même coup qu'il lui faudrait patienter une dizaine d'années, sinon plus, pour atteindre le poste d'enquêteur et il refusait d'attendre aussi longtemps. Le temps s'écoulant, plusieurs expériences devant les tribunaux vinrent confirmer ses appréhensions, alors que frustrations et déceptions s'accumulaient en lui.

Contrairement à ce qu'il avait craint, sa mère se montra très heureuse de la décision qu'il prit de démissionner, expliquant son incompatibilité avec le système judiciaire qui lui était apparu comme

ayant de grandes faiblesses. Ses économies qui, ajoutées à l'héritage de son père, allaient lui permettre de reprendre ce rêve qu'il avait abandonné. Il pourrait en obtenant une bourse poursuivre les études qu'il visait et devenir finalement journaliste. Ainsi, il aurait la possibilité de révéler la vérité au public et personne ne pourrait l'obliger à se taire. Pour lui, le journalisme avait beaucoup plus de puissance que celle d'un policier et c'est ce qui l'avait conduit aujourd'hui dans ce grand bureau.

Du haut de ses six pieds et trois pouces, il commençait à bouillir intérieurement, devant l'impolitesse de Joseph Edward Blanchet, le président-directeur général du journal Le Courrier, le plus important média de la presse écrite de la région. Il fut tiré de ses pensées profondes par une voix tranchante qui percuta ses oreilles comme le bruit d'un canon, le ramenant à la réalité.

– Alors, jeune homme, que puis-je faire pour vous?

– J'avais rendez-vous à neuf heures trente, monsieur, dit Gilles alors qu'il présente le document reçu de l'université.

– Vous voulez bien me rappeler votre nom?

– Gilles Martin, monsieur, l'Université Laval m'a remis cette lettre et votre secrétaire m'a confirmé le rendez-vous.

– Je vois, vous êtes le jeune homme aux grandes performances qui a supplanté tous les autres. Permettez-moi de vous féliciter pour avoir

obtenu la plus haute note jamais atteinte dans ces cours et veuillez accepter mes excuses pour cette attente.

– Je comprends que vous avez de lourdes responsabilités, monsieur.

– Enfin quelqu'un qui comprend mon rôle.

Edward Blanchet décroche le téléphone...

– Bonjour ma chérie, bien sûr que tu peux venir. Allez, je t'attends. Excusez-moi, c'était ma fille Marie Ève, elle ne fait jamais les choses comme les autres. Pour elle, ma secrétaire ne compte pas, mais revenons au sujet qui nous occupe. Je respecterai donc l'entente convenue avec le recteur qui est de mes amis. Cependant, permettez-moi de souligner que je n'aurais jamais cru quelqu'un capable d'atteindre cette performance. Une promesse est une promesse et c'est pourquoi à partir de maintenant, vous travaillerez avec nous pour les prochains six mois et au même salaire qu'un journaliste permanent. Vous aurez donc cette période pour me prouver vos aptitudes et votre talent. Si jamais vous rencontrez nos critères, je serai heureux de vous considérer comme employé permanent à notre salle des nouvelles.

– Je vous remercie monsieur. Quand vais-je commencer?

– Dès demain, présentez-vous à Émile Savoie notre chef de pupitre. Il vous donnera toutes les informations nécessaires qui permettront votre intégration parmi notre équipe.

Comme un coup de vent, la porte du bureau s'ouvre, laissant passer une très jolie jeune femme que Gilles ne manque pas de remarquer. Elle s'avance vers la table de travail et...

– Bonjour papa, excuse-moi, je ne croyais pas que tu avais quelqu'un.

– Ce n'est rien, viens que je te présente. Voici Marie Ève ma seule et unique fille, heureusement d'ailleurs. Monsieur Martin sera notre hôte pour les prochains six mois. Il m'a été chaudement recommandé par le recteur de l'Université Laval.

La jeune femme s'avance et tend la main à cet homme dont elle ne peut détacher son regard, à un point tel que Gilles, très mal à l'aise, tourne les yeux vers son nouveau grand patron qui ne peut éviter de remarquer l'inconfort du jeune homme, ce qui provoque un sourire de sa part.

– Alors, monsieur Martin, comme convenu, nous vous attendrons demain matin huit heures et bonne chance pour votre séjour parmi nous.

– Tout le plaisir a été pour moi, monsieur et soyez assuré de ma plus grand volonté à vous satisfaire et à décrocher ce poste. Mademoiselle, j'ai été ravi de vous rencontrer.

En refermant la porte derrière lui, Gilles laisse échapper un profond soupir de soulagement sous le regard amusé de la secrétaire qui sourit. Quelques minutes plus tard, il s'installe au volant de sa

voiture et pousse un puissant cri de victoire tout en insérant la clé dans l'ignition. Vingt minutes à peine ont passé lorsqu'il entre chez lui et surprend sa mère en la soulevant à bout de bras. Elle l'incite à la déposer sur ses pieds, ce qu'il fait aussitôt, mais il ne la lâche pas pour autant, la serrant chaleureusement contre lui.

– Maman, j'ai réussi, je n'en crois pas mes yeux. C'est confirmé je suis engagé pour un stage de six mois au Courrier.

– Je suis très heureuse pour toi mon chéri et j'espère que tu obtiendras le succès que tu mérites après toutes ces longues années d'études. Papa serait fier de toi.

– Tu crois vraiment qu'il aurait été fier de moi?

– J'en suis certaine.

– Merci maman, maintenant excuse-moi, mais j'ai une pratique de football à l'université. J'oubliais, surtout ne prépare rien pour le souper, nous allons sortir tous les deux ce soir et fêter ensemble le début de ma nouvelle et longue carrière de journaliste.

Sans attendre, il monte à sa chambre et revient quelques minutes plus tard habillé en sport. Il ramasse son sac d'entraînement, embrasse sa mère et sort en courant. Elle le regarde s'éloigner dans sa puissante Camaro IROC-Z, dont il prend un soin presque maladif depuis qu'il en a fait l'acquisition à sa première année de police. Elle est maintenant comblée, elle va pouvoir dormir en paix, son fils unique

est heureux. Élisabeth Martin avait refusé de refaire sa vie, même si elle en avait eu l'occasion, du moins à une reprise, voulant se consacrer entièrement à son fils. Elle avait craint longtemps qu'il traîne toute sa vie l'horreur de la mort de son père et devienne un enfant instable et révolté. Elle avait observé ses moindres gestes, épié ses moindres comportements, afin de déceler l'apparition d'une faiblesse. Son fils avait atteint rapidement l'âge adulte en devenant un homme mûr bien avant son temps. Puis, en quelques années, un homme solide et fiable s'épanouissait à sa grande joie. La seule ombre au tableau fut lorsqu'elle apprit avec consternation son admission à l'école de police. Gilles avait bien tenté de la rassurer, mais le passé ne pouvait s'effacer dans sa mémoire, la mort ou les blessures graves guettaient à tout moment les policiers. Elle aurait voulu éviter de revivre ces nuits d'incertitude et de peur provoquées par le travail de son mari, mais son fils unique avait fait son choix et elle avait dû le respecter. Ces trois longues années étaient maintenant chose du passé, Gilles avait trouvé sa vraie vie, celle de journaliste. Elle pouvait maintenant reléguer derrière elle son rôle de mère et privilégier celui de femme, car de belles années s'annonçaient pour elle. Elle revit en quelques minutes le passé de son fils unique et ne put retenir un sourire de satisfaction, mais aussi de grand bonheur. Malgré les épreuves du passé, Gilles était devenu un homme qui possédait tout pour réussir sa vie d'adulte. Maintenant qu'il avait trouvé sa vraie route, elle pouvait poursuivre son propre chemin de

femme. Un grand soupir s'échappa de sa poitrine, alors que pour la première fois depuis bien longtemps, elle essuyait une larme de joie.

Partie deux

Pendant ce temps, dans un quartier du centre-ville, une orageuse discussion se poursuit entre deux hommes. L'un d'eux, le plus âgé, est dans une colère noire et frappe durement sur son bureau.

– C'est la dernière fois que je te le dis, je veux ce contrat, peu importe ce qu'il en coûtera. Nos seuls opposants sont des minables, sauf la compagnie du père Benoît. Il n'y a qu'eux qui possèdent les équipements nécessaires à compléter ce contrat. Tous les autres devront aller en sous-traitance et ça, la CUQ (Communauté Urbaine de Québec) ne le permettra pas à cause des poursuites qui deviennent trop difficiles. Je compte sur toi pour que dès ce soir, je sois le seul capable d'obtenir ce contrat. Fais ce que tu voudras, mais surtout ne me déçois pas. Moi je vais m'occuper de rencontrer quelqu'un d'autre à qui j'ai versé 50 000 \$. Je n'accepterai aucune excuse de ta part, je te paie, alors fais ton travail, c'est clair?

Raymond Gauthier quitte le bureau de son patron, bien décidé à exécuter les ordres reçus. La survie même de la compagnie pour laquelle il travaille, lui et plusieurs membres de sa famille, en dépend et repose sur l'obtention de ce contrat. Il sait que son patron Jacques Gagnon ne joue pas avec les menaces, il est passé maître dans ce domaine et ne reculera devant rien pour obtenir ce qu'il veut.

Le domaine de la construction de routes ou d'aménagements routiers est dans une crise épouvantable depuis plusieurs années. La corruption avait été jusqu'à maintenant quelque chose de courant dans les administrations municipales et Jacques Gagnon le savait, pour avoir lui-même grassement payé certains élus municipaux, hauts fonctionnaires, employés détenant un poste de direction ou de responsabilités quelconques et cela depuis plusieurs années. Il en était encore ainsi pour certaines compagnies de la Couronne qui pataugeaient allègrement dans l'argent des contribuables. Pour Gagnon, la corruption était un mal nécessaire à la bonne marche des affaires.

Cependant, une tuile était tombée sur la tête de plusieurs, alors que la CUQ avait pris le contrôle de toutes les municipalités composant la grande région de Québec. Un remue-ménage s'en est suivi, alors que les villes n'étaient plus capables de payer leurs employés à de hauts salaires et aux nombreux avantages sociaux mis en place par les syndicats dans le passé. Le temps des vaches grasses était révolu et

les coupures étaient de mise. On voulait par ces réaménagements, éliminer complètement les syndicats et octroyer à l'entreprise privée, tout ce qui était qualifié de travaux d'entretien, d'infrastructure et d'aménagement. Les gouvernements supérieurs avaient basculé un nombre considérable de juridictions vers les villes, ce qui les avait obligés à réagir rapidement. Dorénavant, aucun contrat ou travaux majeurs ne seront ordonnés, tant et aussi longtemps que le nouveau président de la CUQ n'aura pris ses fonctions. Ce qui, dans le milieu de la construction, entretien de routes, de rues ou d'infrastructures avait eu pour effet d'en acculer plus d'un à la faillite. Les ordres étaient clairs, ayant été voté par les maires: « Tous les travaux, touchant de près ou de loin à l'aménagement des routes, rues, égouts, trottoirs, etc..., sont suspendus et devront, dans le futur, être approuvés par la direction de la CUQ entièrement. Les villes n'auraient donc plus rien à décider quant à ces travaux.

Seuls ceux qui, comme Jacques Gagnon, avaient les reins solides réussirent à garder la barque à flot pour quelques mois. Lui et son frère Pierre avaient trimé dur pour monter cette immense compagnie qui comptait plusieurs sous compagnies de différentes spécialités, mais toujours reliées au domaine routier. Ainsi, ils pouvaient jouer sur plusieurs tableaux et déjouer le fisc, suivant à la lettre le proverbe qui dit : ne jamais mettre tous ses œufs dans le même panier. Un drame avait pourtant frappé Jacques Gagnon dans le passé, lorsque

son frère Pierre s'était suicidé, suite à une enquête de collusion pour prendre le contrôle du béton. Suite à cette pénible histoire, Jeanine Gagnon, épouse de Pierre, avait catégoriquement refusé de vendre ses parts, souhaitant que son fils, quoique peu expérimenté alors, poursuive l'œuvre de son père et prenne la relève. Malgré tout, l'argent rentrait abondamment et elle en était pleinement satisfaite. Pourtant, depuis le remue-ménage qui s'était mis en branle, elle était nerveuse tout comme Jacques, qui perdait ainsi de grosses sommes d'argent qu'il avait payé pour soudoyer des fonctionnaires, des employés, des surveillants et tous ceux qui pouvaient les aider de quelque façon. Ces gens, pour la plupart, se retrouvaient maintenant les mains liées et n'allaient surtout pas rembourser leur généreux bienfaiteur.

Maintenant que les choses se tassaient, un important contrat de quarante-sept millions de dollars était en soumission pour le prolongement de l'autoroute Du Vallon. Ce contrat alléchant avait déjà coûté cent mille dollars prélevés à même l'argent noir des Gagnon, pour payer les hommes en place et pouvant l'aider. Il n'entendait pas les perdre. Jeanine a donné carte blanche pour faire ce qu'il fallait, refusant d'être mis au courant des démarches de son beau-frère. Moins elle en savait, moins elle risquait d'être inquiétée. De toute manière, Jacques Gagnon la considérait comme une tête légère et lui cachait beaucoup de choses qu'elle apprenait souvent par

son fils. La seule chose importante pour elle, depuis la mort de son mari, était que l'argent continu à rentrer pour combler ses goûts fort dispendieux.

Le nouveau président de la CUQ était maintenant en poste et considéré comme un homme intègre, incorruptible et difficile à approcher. Son mandat était de cinq ans, avec la possibilité de renouvellement par élections générales. Les choses commençaient à débloquer et cet énorme contrat était le plus important depuis de nombreux mois. Jacques Gagnon n'allait surtout pas abandonner sa part du gâteau, alors qu'il avait déjà largement payé certains des pâtisseries. Avec tout ce qu'il avait en main, il détenait le pouvoir sur plusieurs personnes qu'il pouvait à tout moment faire chanter. Il emploiera donc toutes les armes à sa disposition pour vaincre, car il n'acceptera jamais de baisser les bras en laissant plus de vingt ans d'efforts quasi surhumains, pour se hisser où il en était maintenant, dans la bourgeoisie. Il se fichait d'être respecté, ce qu'il voulait c'était le pouvoir que l'argent lui conférait, car pour lui le pouvoir était plus important que le respect.

Son rôle de vie ne devait aucunement être affecté et encore moins détruit. Dominique, son épouse, ne supporterait pas un tel affront à sa notoriété et elle n'hésiterait pas à le quitter en partant avec sa chemise, le laissant nu comme un ver dans la rue. Il devait donc se battre jusqu'à la mort pour sauvegarder ses acquis.



Gilles Martin entre au journal Le Courrier pour sa première journée de travail. Il est heureux et fier que ses efforts lui aient permis d'obtenir ce poste tant convoité. Il sera donc pour les prochains six mois, celui qui viendra compléter l'équipe de vingt journalistes au service des nouvelles du prestigieux journal. Sans tarder, il gravit les marches des trois étages qui le séparent de cette première minute mémorable dans sa vie. Il se présente au chef de pupitre, Émile Savoie, qui l'accueille avec une chaleureuse poignée de main. Sans perdre un instant, il tape fortement dans ses mains, attirant ainsi l'attention générale du personnel de la salle des nouvelles. Les présentations du bleu (personne débutant dans un nouveau travail) sont ainsi faites à ses nouveaux confrères et consœurs. Chacun et chacune lèvent la main pour le saluer et une jeune femme s'approche vers lui avec un magnifique sourire.

– Gilles, tu permets que je t'appelle Gilles n'est-ce pas? demande Émile Savoie.

– Bien sûr, monsieur.

– Je disais donc que je te présente celle qui sera ton ange gardien pour les prochains six mois de ton stage parmi nous. Elle te suivra comme ton ombre et j'espère que vous allez bien vous entendre, sinon vous

risquez de trouver le temps très long. Claire Dufour, voici Gilles Martin, celui dont tu auras à prendre soin.

– Bienvenue chez nous Gilles, suis-moi, je te fais faire une tournée des lieux.

Sans attendre, la jeune femme tourne des talons et marche en expliquant comment se déroulent les choses dans le service. Elle lui fait visiter différents endroits où il aura à se rendre à certaines occasions, dont la salle de la mise en page et la salle des presses où il devra aller recueillir les épreuves. Un peu plus d'une heure s'était écoulée lorsqu'ils regagnèrent la salle des nouvelles où, cette fois, elle lui indique sa table de travail munie d'un ordinateur, lui remettant par la même occasion pagette, cellulaire, calepin noir et crayons. Il ne lui resterait qu'à fournir les performances. Alors qu'il s'apprête à prendre place, elle lui tape le bras en l'informant qu'il n'avait pas de temps à perdre, un fait divers à couvrir les attendait. Elle lui explique que des dommages importants auraient été causés à de la machinerie propriété du plus gros constructeur routier de la région.

Le couple de journalistes quitte rapidement l'édifice du journal, en sortant par le garage souterrain. Installé dans la petite voiture décapotable de marque *Pontiac Firefly*, un produit de la compagnie Général Motors, Gilles se sent drôlement inconfortable avec ses six pieds trois pouces et 210 livres, alors que Claire semble tout à fait confortable, maniant la boîte de vitesses avec dextérité, se faufilant

d'une travée à l'autre parmi la circulation. Heureusement pour lui, il faisait chaud et la toiture de toile avait été enlevée, lui donnant un espace supplémentaire. Il n'ose pas trop bouger sur le siège minuscule qu'il avait trop peur de briser. Le soleil est chaud et lui tape directement sur la tête, il n'avait pas cru avoir besoin de sa casquette identifiée à son équipe de football. Il décide de rompre le silence, histoire d'oublier un peu son inconfort.

– Je peux savoir où nous allons?

– Chez Les Constructions Benoît Inc., au Lac St-Charles. Tu sais où cela se trouve?

– Vous parlez sans doute du constructeur de routes.

– En plein dans le mille et maintenant nous allons cesser de nous vouvoyer, sinon je risque fort d'être incapable de te parler. Ça te va?

– C'est toi la patronne, moi je n'ai qu'à me plier à tes exigences, du moins pour le moment.

– Nous voilà presque arrivé, les flics sont encore là, quelle chance!

Lorsque Claire freine brusquement sur le grand stationnement en gravier, sans penser aux conséquences de son geste, elle provoque le soulèvement d'un nuage de poussière qui, rapidement poussée par le vent, se dirige en droite ligne vers le groupe d'hommes en grande discussion, les enveloppant au point de les perdre quelques secondes. Une fois le nuage retombé, les hommes qui secouent leurs vêtements

lui jettent des regards remplis de reproches. En tout, une dizaine de personnes, dont cinq policiers en civils, les autres étant des employés ou les patrons. Claire se dirige vers eux, suivit de près par Gilles et s'excuse aussitôt d'avoir commis cette erreur impardonnable. Son visage déçu suffit à faire oublier son geste irréfléchi.

La situation se détend aussitôt et elle se sent soulagée de n'avoir pas été mise dehors sans autre forme.

– Encore une fois, je vous demande pardon pour cette arrivée un peu cavalière. J'aurais dû prévoir, ajoute Claire.

– Alors, capitaine Duchaîne, comment allez-vous? s'empresse d'enchaîner Gilles Martin.

– Tiens te voilà toi. Je ne croyais pas te revoir si vite. Ta mère ne m'avait pas dit que tu avais un emploi en sortant de l'université. Tu m'en vois ravi jeune homme. J'ai appris que tu avais montré à ces hurluberlus d'universitaires ce qu'un flic pouvait faire. Je suis fier de toi et j'espère que certains d'entre eux vont cesser de nous prendre pour des imbéciles, des illettrés et des incapables, n'est-ce pas mademoiselle?

– Je n'en doute pas, capitaine.

– Je vais faire de mon mieux, capitaine, renchérit Gilles.

– Je peux t'assurer que beaucoup de collègues au bureau sont fiers de toi, tu seras toujours le bienvenu chez nous.

- Vous me touchez, capitaine.
- Vas-tu enfin cesser de m'appeler capitaine, tu n'es plus policier maintenant.
- Merci Louis! En passant, je voulais savoir ce qui s'est passé ici.
- C'est très simple, deux millions de dollars de dommages matériels sur les équipements et pas n'importe lequel. Jimmy, tu veux lui montrer tout ça, s'il te plaît.
- Suivez le guide, monsieur dame, le patron a parlé.

Les deux hommes et la jeune femme quittent le petit groupe. Claire a de la difficulté à suivre avec ses talons hauts, alors que déjà, Gilles et son ex-confrère grimpent sur un énorme scarificateur, servant à arracher une partie du pavé des rues et routes en asphalte. Les rebuts produits par cette machine sont récupérés pour être convertis en un nouvel asphalte. La jeune femme demeure en bas, incapable avec sa jupe trop serrée et ses souliers, de suivre les deux hommes qui sautent d'une machine à l'autre. Elle rage de ne pouvoir écouter ce qu'ils disent, alors que Gilles prend des notes et se déplace avec aisance sur ces mastodontes qu'elle se contente de photographier à distance.

Après un peu plus d'une heure, Gilles se dirige vers sa compagne, alors qu'elle l'attend patiemment dans la voiture en écoutant de la musique et fumant cigarette sur cigarette. Elle ne peut résister à

l'envie d'aller à sa rencontre lorsqu'elle le voit revenir le sourire aux lèvres.

– Alors, tu t'es bien amusé? lance-t-elle avec une pointe d'ironie.

– Si tu appelles s'amuser travailler, je suis parfaitement d'accord avec toi.

– Je t'en prie, surtout ne te moque pas de moi, je ne le supporterai pas.

– Je n'en ai nullement l'intention. Je suis désolé que tu n'aies pu nous accompagner, mais je ne pouvais pas te transporter sur mon dos.

– Ouais! Se contente d'ajouter Claire qui remonte en voiture.

– Nous allons pouvoir faire un excellent papier sur cette affaire, avance Gilles, heureux des informations privilégiées qu'il a obtenues.

– Ne t'emballes pas, c'est Savoie qui décide, nous, nous proposons.

– Ne va surtout pas me dire qu'il pourrait refuser notre article, s'inquiète Gilles.

– Non, je te fais marcher. Tu vas pouvoir le pondre ton papier et même le signer puisque c'est toi qui a tout fait le travail. J'ai quand même pu prendre quelques bonnes photographies, si jamais tu voulais y joindre des images.

– Tu es gentille, mais je vais avoir une bonne partie des photos de la police en fin de journée. Je n'aurai qu'à passer les prendre.

– Eh ben mon vieux! Tu m'épates, mais dis-moi, c'est vrai que tu as été flic?

– Oui, un peu plus de trois ans.

– Je n'en reviens tout simplement pas, laisser une job de flic pour devenir journaliste, c'est débile et à n'y rien comprendre.

– Je t'expliquerai un jour.

Le couple de nouveaux amis se retrouve dans l'ascenseur, en route pour rejoindre la salle des nouvelles. Gilles s'installe aussitôt derrière son clavier et débute sa première nouvelle. Il n'a pas l'intention de se la faire refuser. Il s'applique comme jamais à figoler le texte sur deux colonnes. Deux heures plus tard, il s'approche de Claire et lui remet avec fierté la copie de ce qu'il a fait. Elle s'empresse de lire, curieuse de voir comment il s'en tire, parcourant la nouvelle en fronçant les sourcils.

– Quelque chose ne va pas? l'interrompt Gilles.

– Attends, je n'ai pas terminé.

Il est impatient d'entendre les commentaires de sa compagne. Les minutes lui semblent des heures quand finalement, Claire rejette le document devant elle.

– Alors...

– Tu n’y es pas allé avec le dos de la cuillère, mon vieux. Je serais fort surprise que Savoie accepte ça. Tu laisses planer de graves suppositions pour ne pas dire des accusations à peine voilées.

– Je n’ai fait que relater ce que j’ai appris, je n’émetts aucune opinion personnelle à ce que je sache. C’est ce que la police soupçonne et pas moi.

Frustré, Gilles récupère sa nouvelle et va la déposer sur le bureau de Savoie, mais cette fois il n’attend pas la réponse, préférant retourner à son bureau, convaincu que sa partenaire est dans l’erreur. Quelques minutes plus tard, Émile Savoie le demande dans son bureau et ferme la porte derrière lui. Dès que Gilles est entré, le chef de pupitre lance le document de trois pages sur son bureau en direction de son auteur. Pendant ce temps, Claire, comme tous les autres journalistes, observe la réaction de Gilles, connaissant par cœur le scénario que lui sert le patron, ayant tous personnellement reçus le même, il y a quelques années. Ce qu’elle cherche surtout à connaître, c’est la réaction qu’aurait Gilles et quel comportement il adoptera devant cette colère, un peu forcée de Savoie, qui prend plaisir à le faire à chaque nouvel employé. Elle est surprise du calme qui semble habiter Gilles. Il ne bronche pas, alors que son visage reste de marbre devant la gesticulation et les remontrances qui lui sont servies. Intérieurement, elle est heureuse de ce comportement, car si Gilles avait le malheur d’argumenter, Savoie le prendrait en grippe et lui

poserait des obstacles continuellement. Il pourrait alors trouver très long les six mois qu'il devrait, en principe, passer au journal et ce n'est certes pas ce qu'elle souhaitait dans son cœur. Elle connaît bien le niveau d'enthousiasme qui bouillonne dans les tripes de chaque nouveau journaliste, mais elle sait aussi qu'il devra apprendre à en avoir le contrôle s'il veut passer du bon temps au journal. Les ordres du chef de pupitre doivent être suivis à la lettre et peu de dérogations sont acceptées par ce dernier. Seuls quelques vieux employés ont ce privilège, alors que pour les jeunes c'est « *Faites votre temps* » comme disent les vieux. Émile Savoie est un homme qui connaît son travail et il hésite à déplaire au grand patron qui dirige le journal d'une main de fer.

Gilles quitte le bureau de Savoie, se dirigeant la tête haute vers le sien où l'attend Claire. Dès qu'il approche, d'une seule main, il fait une boule de son document et la lance directement dans la poubelle aux pieds de sa compagne.

– Suis-moi nous allons prendre une bouchée dans un charmant petit restaurant que je connais, offre Claire.

Sans parler, il l'accompagne alors qu'il passe la tête haute devant le bureau de celui qui lui avait servi tout un savon. Pourtant, sans qu'il ne s'en rende compte, Émile Savoie laisse échapper un sourire en regardant sortir le couple. Il devait faire ce qu'il a fait, mais il sait que le jeune homme s'en remettra très rapidement, gagné par son

enthousiasme. C'est la coutume avec les nouveaux et seuls les vrais résistent et se battent pour devenir les meilleurs. Il sait que Gilles Martin sera un jour le meilleur. Il aurait bien aimé publié tel quel la nouvelle, mais il avait jugé qu'il ne devait pas le faire pour le plus grand bien du jeune homme. Il avait besoin de le tester, savoir ce qu'il avait dans le ventre et les tripes. C'était là le moyen pour lui de le faire, alors que tous les autres croient que c'est un jeu de rituel volage. Il savait presque déjà qu'il le garderait à son poste après les six mois d'essais et c'est pourquoi il garderait un œil critique et très sévère à son endroit. Un vieux de la vieille comme lui sent ces choses-là et jamais jusqu'à ce jour il ne s'était trompé. Il pourrait même en prendre le pari avec le grand patron, car il n'avait jamais perdu un tel pari et il entendait bien le gagner encore cette fois.

– Alors que s'est-il passé avec le patron? demande Claire qui est curieuse. Tu sembles dans une colère terrible, lui fait-elle remarquer en prenant place à la table du petit restaurant style *fast food*.

– Je préfère ne rien dire pour le moment si tu permets. Je ne voudrais pas que mes paroles dépassent ma pensée, tu comprends?

– OK! N'en parlons plus, quand tu seras prêt, je t'écouterai. En attendant, j'ai une faim de loup et je t'offre le déjeuner pour te faire oublier. Qu'est-ce que tu prends?

Gilles commande à la serveuse qui déjà, un livret de factures à la main, attend que le couple veuille bien se décider. Quelques minutes

plus tard, les deux assiettes arrivent sur la table et Claire grimace en voyant ce qu'elle aura à payer. Pourvu qu'il le mange, pense-t-elle.

Elle n'a cependant pas à se poser la question trop longtemps, au rythme où il mange, bientôt il ne restera rien. Elle est quand même surprise de ce calme qu'il dégage, il agit comme si rien ne s'était passé et son appétit ne semble pas en avoir souffert. Elle s'informe néanmoins de ce qu'il entend faire de son article.

– Le refaire tout simplement selon les normes exigées.

– Tu peux me dire sur quels soupçons tu te bases pour avancer ce que tu as écrit, que ces dommages auraient pu être causés par des concurrents de Benoît?

– C'est très simple. Mon père a déjà procédé à une enquête sur ce genre de chose. Pas tout à fait la même chose, mais il en était ressorti que certains propriétaires avaient les mains et les dents longues. Il s'était fait beaucoup de corruption durant ces années-là et il avait réussi à prouver des magouilles entre certains P.D.G. de compagnies et des élus municipaux, provinciaux et certaines filiales du gouvernement ou société d'État. Bon nombre de représentants se faisaient graisser la patte pour favoriser l'octroi de certains contrats et même truquaient certaines soumissions. J'ai encore quelques souvenirs de cette affaire et je vais en consulter les notes de mon père. Tu sais, je les ai toutes conservées après sa mort.

– Si je comprends bien, ton père était flic aussi.

– Exactement, mais le sort a voulu qu'il soit abattu lors d'une fusillade. Je préfère ne pas ressasser ces douloureux souvenirs, si tu permets. Ils sont encore très présents, même après quatorze ans.

– Tu l'aimais beaucoup, n'est-ce pas?

– C'était mon idole. Autant il pouvait être dur et sans pitié pour les criminels, autant il était compréhensif et doux avec maman et moi. Il ne nous refusait rien et malgré le fait que quelquefois il rentrait très tard le soir, pas une fois il n'a oublié de passer me souhaiter bonne nuit. C'est ce qui explique que je connais Louis, il était le partenaire de papa et les deux familles étaient très proches, nous le sommes encore d'ailleurs.

– C'est à cause de ton père que tu as voulu devenir flic?

– Laissons là ces choses pour le moment. Plus tard peut-être, je te raconterai, mais pas maintenant. Si tu me parlais un peu de toi.

– Il n'y a pas grand-chose à dire. Mon père est parti alors que je n'avais que quelques mois et je ne l'ai jamais revu. Quant à maman, elle ne s'est jamais remariée. Elle a dû trimer dur pour payer mes études et comme toi, je n'ai qu'elle. Je n'ai jamais eu le courage de la quitter, de couper le cordon ombilical, même si elle m'a fait beaucoup de mal. Quant à moi, je me suis fixé un but et je l'atteindrai coûte que coûte.

– Et quel est ce but si ce n'est pas trop indiscret?

– Je veux devenir une journaliste internationale. Je veux pouvoir rencontrer les grands de ce monde, couvrir les plus grands événements internationaux, parler à ceux qui tirent vraiment les ficelles dans ce monde de fous. Je veux devenir célèbre, enviée par tous et toutes, recherchées par les plus grands journaux et qui sait, la télévision ou les grands magazines.

– Tu as un très gros appétit pour une jeune femme.

– Ne me juge pas parce que je suis une femme. Je pourrais te citer des noms de pauvres femmes qui ont très bien réussi dans ce domaine.

– Je ne voulais pas t'offenser. Ce que je voulais dire, c'est que physiquement tu sembles si frêle et si délicate.

Claire met fin à la conversation en prenant la facture de Gilles qui la remercie pour cet excellent repas, très apprécié dans les circonstances. Tous deux retournent au journal et Gilles s'installe à nouveau devant son ordinateur et pianote son article. Après plus de deux heures, il a finalement réussi à tout recomposer, sans pour autant avoir retiré les soupçons qu'il avait précédemment énoncés. Il avait tout simplement manipulé les phrases et les mots tout en transmettant le même message. Il sait que certains lecteurs vont lire entre les lignes et comprendre très bien ses allégations. Lorsqu'il dépose pour la seconde fois son article sur le bureau de son patron, cette fois il demeure devant lui, attendant patiemment qu'il en ait terminé la lecture pour recevoir ses commentaires.

– Tu as très bien compris le message, c'est excellent, c'est du travail propre et sans bavures.

Un large sourire illumine le visage de Gilles qui accepte de serrer la main qui lui est offerte sous le regard amusé de Claire qui surveillait les réactions. Par la même occasion, Émile Savoie lui remet une note, l'enjoignant de se rendre couvrir un second dossier. Cette fois, un accident de la circulation qui venait à peine de se produire, un photographe était déjà sur les lieux. Sans attendre, il passe prendre son veston, indiquant à Claire de le suivre.

À peine dix minutes plus tard, ils sont sur place. L'impact a été d'une violence inouïe, alors qu'une jeune adolescente est encore prisonnière des débris de ferraille. Une femme inconsciente et gravement blessée venait tout juste de quitter les lieux en ambulance, alors que les pompiers s'acharnaient avec les pinces de désincarcération, à libérer la jeune fille qui hurlait sans cesse sa douleur et sa peur. Gilles prend quelques notes, alors que Claire se cache le visage devant cette horreur qu'elle éprouve à chaque fois. Un ex-confrère de Gilles le salue au passage, alors qu'il tente de faire reculer les curieux en mal de sensations. Claire est refoulée vers le trottoir, entraînée avec les autres qui se bousculent pour mieux voir la souffrance. Elle n'insiste pas, incapable de voir cette tristesse, mais aussi d'entendre le bruit des pinces qui écartèlent le métal tordu. Aussitôt qu'il le peut, un ambulancier applique une injection de tranquillisants à la jeune

victime qui presque instantanément cesse de hurler, ne ressentant plus ses graves blessures. La jeune fille est rapidement installée sur une civière qui, avec dextérité, est enfilée dans l'ambulance qui démarre en lançant la sirène électronique tout en se frayant un chemin parmi la circulation. Une remorque s'approche et les deux préposés s'emploient à accrocher le reste de la petite voiture pour les hisser à l'aide du treuil sur la plate-forme. Déjà les curieux quittent les trottoirs pour vaquer à leurs occupations.

Gilles cherche sa compagne du regard et la rejoint finalement sur le trottoir, en poussant les gens pour se frayer un passage vers elle. Tous deux rejoignent la petite voiture jaune à laquelle il commence à s'accommoder. Il avait l'allure d'un géant à côté d'elle qui est toute menue avec ses cheveux à la garçonnaire. Il l'observe du coin de l'œil, tenir à deux mains son petit volant et remarque pour la première fois les longs poils blonds qui recouvrent ses avant-bras. Il ne peut retenir un sourire en imaginant certains endroits intimes de la jeune femme, à qui d'ailleurs, il n'oserait avouer ses pensées.

Comme la petite voiture s'apprête à rentrer au garage, le cellulaire sonne. Il répond rapidement et après avoir écouté quelques secondes, il se contente de raccrocher, alors que Claire a déjà immobilisé la voiture.

– Que se passe-t-il?

- Direction le vieux Pont de Québec, un désespéré menace de se jeter en bas.
- Encore un de ces défoncés de la drogue qui veut attirer l'attention de la galerie par ses exploits. Toujours la même chose ces saletés, trente jours d'exams psychiatriques, une semaine ou deux de traitement et les revoilà à nouveau dans la circulation. Quelle merde cette société corrompue!
- Tu ne sembles pas avoir une trop bonne opinion de la société dans laquelle nous devons évoluer.
- Quand tu en auras vu comme moi de ces paumés, tu m'en donneras des nouvelles.
- Je te ferai remarquer que j'en ai vu amplement de mon côté.
- Excuse-moi, j'avais oublié que je parlais à un ancien flic.

La *Pontiac Firefly* est complètement immobilisée dans la circulation, entièrement bloquée par les curieux et la police, aux abords du pont considéré comme une œuvre architecturale et qui plus est, l'une des merveilles du monde. Cependant, le mauvais entretien de ce monument le faisait ressembler beaucoup plus à un monstre qu'à une œuvre. La rouille le ronge de partout, lentement, mais irrémédiablement, l'enlaidissant de jour en jour. Si quelque chose n'était pas fait rapidement, il serait voué à disparaître d'ici quelques années. À ce jour, les travaux avaient été évalués à quelque 75

millions de dollars et ce chiffre grandissait avec sa détérioration. Gilles n'était pourtant pas là pour faire la critique historique du Pont de Québec, mais pour y faire un reportage sur la vie d'un être humain.

Claire finit par abandonner sa voiture en bordure de la route, prenant soin d'y afficher sa carte de presse bien à la vue, voulant ainsi éviter un billet d'infraction ou pire, un remorquage et qui sait peut être les deux. Gilles coure vers le milieu du pont où semble se dérouler l'événement tragique, mais il est vite arrêté et confiné avec ses confrères de la presse parlée et télévisée. Cependant, aidé par sa grandeur, il peut apercevoir l'homme bien adossé à la structure du pont, à une cinquantaine de pieds au-dessus du pavé, faisant face au fleuve Saint-Laurent. Déjà plusieurs plaisanciers s'avançaient, étroitement surveillés par la garde côtière qui les refoulait, attirés par le désir secret de voir s'effectuer le plongeon magistral que pourrait faire cet individu, provoqué par le remue-ménage sous ses pieds.

Claire finit par rejoindre Gilles après s'être faufilée parmi les autres journalistes sur place. Gilles observe les gars du groupe tactique de la police qui sont à grimper par des endroits différents, afin d'atteindre sans danger cet homme aux facultés mentales dérangées. Trois policiers en costume spécial sont presque rendus à sa hauteur, alors qu'un autre au sol, tente à l'aide d'un porte-voix électronique, de retenir son attention.

Au moment où personne ne s'y attend, une masse humaine descend rapidement dans le vide sous les yeux horrifiés des spectateurs impuissants. La consternation est à son comble, lorsque la plupart se rendent compte qu'il ne s'agit pas du déséquilibré, mais d'un policier de l'équipe spécialisée, dont le corps atteint l'eau. Le long cri de détresse a été entendu au passage, en faisant frémir plus d'un. Gilles est bouleversé de voir ainsi un ex-confrère frappé par la mort, après avoir voulu secourir un de ses semblables. Il n'a pourtant pas le temps d'y réfléchir, un autre cri de désespoir se fait entendre et attire pleinement son attention. L'homme vient de se jeter dans le vide, rejoignant rapidement celui qui avait tenté de lui venir en aide.

Cet homme, touché par le déséquilibre, n'a pour sa part pas touché l'eau, s'écrasant lourdement sur le pont du bateau de la garde côtière, qui s'était avancée pour porter secours au policier et repêcher son corps. Le spectacle est horrifiant et seule la voix des policiers parvient aux oreilles de Gilles. Personne n'ose parler, trop étreint par ce terrible drame humain. Des policiers ont mis un genou sur le pavé, enlevant leurs casquettes en signe de respect pour celui qui avait donné sa vie au service des autres.

Ce n'est qu'à partir de ce moment que Gilles réalise véritablement le drame, en pensant à la mort de son père qui lui revient à l'esprit. Des larmes descendent sur ses joues rougies par l'émotion, alors que Claire s'en rend compte, elle lui prend la main, mais ne parvient pas

à trouver les mots pour l'encourager. Tout comme lui, elle est sidérée par cette triste affaire, qu'elle avait pourtant, quelques minutes auparavant évaluée comme une banalité dérangeante et inutile. Les deux journalistes quittent les lieux sans se retourner.

De retour à la salle des nouvelles, Gilles trouve sur son bureau une enveloppe adressée à son nom. Il l'ouvre et une série de photographies de l'affaire Benoît s'offre à ses yeux. Le capitaine a tenu parole et encore plus, il les lui a fait porter. Il en récupère quelques-unes et va les remettre à son patron, heureux de recevoir cette primeur. Il remarque cependant le visage triste de son employé.

– Les choses n'ont pas tourné comme tu l'espérais, n'est-ce pas? Je suis désolé pour le policier.

– Merci, répond Gilles qui préfère se retirer, refusant d'entreprendre une conversation sur ce sujet.

En l'espace de deux heures à peine, deux drames l'avaient frappé de plein fouet. Il n'arrivait pas à se faire à ces horreurs, pas plus qu'il ne pouvait demeurer insensible à ce genre de chose qui touchent directement les sentiments humains de toutes personnes. Pourtant la vie devait continuer et suivre son cours. Il s'installe au clavier et prépare le second papier de sa courte carrière. Il aurait tellement voulu écrire ce qu'il ressentait, mais il n'en avait pas le droit.

Il ne pouvait pas écrire ce qu'il voulait, il devait au contraire s'en tenir aux seuls faits des événements qu'il a pourtant vécus dans son cœur et son esprit, d'une tout autre manière.

Malgré la tristesse qu'il ressent, il tape sans arrêt sur le clavier, alors que chacun des coups se reproduit à l'écran dans une suite de mots qui forment à leurs tours des phrases que pourront lire, dès le lendemain, les lecteurs en mal de sensationnalisme. Bien sûr, il ne déforme pas la vérité, mais il ne la dit pas en entier. Un accident de la route avec un mort et un blessé grave tiendra sur une ou deux colonnes qui seront accompagnées d'une photographie qui transmettra du coup tout le tragique de l'affaire, mais seulement à la surface. Que faire et que dire du drame qui se déroule dans les familles concernées qui laissera des traces comme lui en a encore, par la perte d'un être cher qui viendra bouleverser plusieurs vies. Après, la vie n'est plus jamais pareille.

Quant à son confrère mort accidentellement en faisant son devoir, il aura droit, tout comme son père, à des funérailles civiques, alors que son épouse recevra une médaille pour le courage de son mari. Pour sa part, le malheureux qui a mis volontairement fin à ses jours, il n'aura que quelques lignes, sa triste histoire sera effacée par celle de son sauveteur. Sa souffrance ne sera jamais connue et dès le lendemain, on aura même oublié son nom, sauf sa famille bien entendu et peut-être des amis, s'il en avait.

Les deux articles sont complétés et acceptés par le patron lorsqu'il quitte la salle des nouvelles vers dix-sept heures trente. Le soleil est encore haut dans le ciel de Québec et lui donne une envie de liberté. Claire s'excuse de ne pouvoir l'accompagner pour prendre un verre qu'il lui offre, mais elle doit rentrer chez elle. La puissante Camaro quitte le stationnement du journal Le Courrier et descend la rue de la Couronne pour rejoindre le boulevard Laurentien. La circulation est dense au centre-ville où règne maintenant une chaleur étouffante. Le vent s'étant calmé en milieu d'après-midi, il laisse maintenant descendre l'humidité et la chaleur des lourds rayons du soleil. Heureusement pour lui, le climatiseur de sa voiture jette sur lui cette fraîcheur qui l'aide à passer son impatience dans le flot de la circulation de la rentrée.

Les automobiles se suivent pare-chocs à pare-chocs, alors que quelques têtes folles, excédées par la chaleur, dépassent par la droite, empruntant l'accotement et le rebord du fossé en soulevant une traînée de poussière qui obligent les automobilistes plus patients à fermer leurs vitres. Des klaxons résonnent, criant le mécontentement de certains, mais les vrais responsables sont déjà loin.

Lorsque Gilles entre chez lui, la chaleur n'a pas envahi la maison, protégée par les arbres qui lui servent de parasols bienfaiteurs. Sa mère est absente et il en profite pour se rendre dans le bureau, autrefois occupé par son père au sous-sol. Il entreprend, une bière

froide à ses côtés, de fouiller dans les documents qu'il conservait précieusement. Quelques heures de patience lui permettent de trouver enfin ce qu'il cherche. Il en fait la lecture page par page et prend quelques notes au passage qui, éventuellement, pourraient lui être utiles dans ce qu'il a en tête. Il a une forte impression que quelque chose de grave se cache sous les dommages causés à la machinerie de la compagnie Benoît. Il ignore où cela va le mener, mais il doit savoir, son intuition ne l'ayant jamais trompé.

Il est plus de vingt heures lorsqu'il entre à nouveau au journal. La totalité du bureau est vide, alors que la mise en page et l'impression sont en pleine effervescence. Il s'arrête à la salle des archives et entreprend de fouiller les rouleaux de pellicules renfermant chacun des numéros des journaux sortis jusqu'à ce jour. Il n'a aucune difficulté à repérer ceux des années 1982 et ainsi finir par localiser cette fameuse affaire couverte alors par son père.

À cette époque, l'histoire avait fait beaucoup de bruit, même si toutes les compagnies n'avaient pas fait les manchettes. Celle qui l'intéressait était là en première page avec la photographie de ses deux propriétaires. D'ailleurs, l'un d'eux, incapable de faire face aux dizaines d'accusations de complot, fraudes, collusion, pots de vin, corruption et encore, s'était donné la mort dans son bureau. Le second, plus jeune, avait fait face à quelques accusations, mais s'en était tiré avec 25 000 \$ d'amende, ce qui avait bouleversé son père

durant une certaine période. Deux compagnies avaient fait la manchette, Béton CL Incorporée et les Constructions Routières du Québec. La première fut exonérée de toute accusation, alors que la deuxième, en la personne des deux frères Gagnon, reçut la totalité des accusations. Jacques Gagnon avait plaidé coupable au nom de la compagnie et en son nom personnel, alors que son frère Pierre se donnait la mort. Le comptable, un certain Louis Jacques Courtemanche, fut également accusé de complots, fraudes, extorsions et autres. Il fut radié de l'ordre des comptables agréés du Québec et condamné à une peine de six mois de prison, alors que Jacques Gagnon le désavoua publiquement. Ce dernier avait une bonne raison d'en vouloir au père Benoît qui avait aussitôt changé le nom de sa compagnie pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui, Les Constructions Benoît Inc., faisant en cours de route l'acquisition de plusieurs petites compagnies vouées à la faillite, pendant que Jacques Gagnon se débattait avec la justice. Jean Paul Benoît eut la prudence de se retirer officieusement, laissant la place à ses deux fils, mais tout en tirant les ficelles derrière. Gagnon avait bien essayé d'être appuyé par le père Benoît, mais ce dernier l'avait écarté du revers de la main.

Les choses prenaient forme pour Gilles, il fouillerait de ce côté, à moins que la police n'intervienne en arrêtant les auteurs et qu'il s'avère qu'il avait tort. Pour la première journée, il en avait assez. Il ramasse ses affaires et rentre chez lui avec toutes ces informations

recueillies à gauche et à droite. C'en était terminé de cette journée mouvementée qu'il avait pourtant souhaitée calme.

Partie trois

Deux hommes prennent un somptueux souper dans un grand restaurant de Québec. Ils rient et blaguent, se racontant des choses que la police aurait bien voulu entendre.

– Avec ce que tu as réussi là, nous allons être tranquilles pour un bon moment. Ils ne sont pas prêts de tout remettre en marche. Il leur faudra même plusieurs mois avant d'avoir toutes les pièces qui viennent directement d'Allemagne. Nous, pendant ce temps, on va devenir les premiers et je connais quelqu'un qui n'a qu'à bien se tenir. As-tu vérifié ce dont je t'ai parlé?

– Oui patron, il n'y a qu'une seule place où ils pourraient louer de l'équipement et je serais fort surpris qu'ils puissent le faire. La compagnie travaille présentement sur un contrat dans la région de Montréal et ils en ont jusqu'aux neiges.

– C'est excellent, ils ne pourront pas reculer la soumission et le père Benoît va devoir annuler et ainsi perdre son dépôt de 50 000 \$. Le fils

du bonhomme m'a téléphoné cet après-midi, il cherchait des pièces de remplacement. Cet enfant de salaud croyait que j'allais l'accommoder en retour d'une certaine association. On s'est associé une seule fois avec ce bâtard là et je sais où cela nous a menés. Je lui ai répondu que je penserais à sa proposition à tête reposée.

– Qu'allez-vous faire?

– T'en fais pas pour moi, personne ne m'effacera de la carte. Mon frère est mort par leurs fautes et c'est une excellente occasion de leur faire payer. J'oubliais, je ne veux plus te revoir pour quelques jours, tu vas monter à mon camp de pêche à Saint-Raymond et y rester jusqu'à ce que je te téléphone de revenir.

– Je déteste la pêche, les mouches, le bois...

– Je ne te demande pas ton avis, tu t'y habitueras. T'as qu'à te monter une petite poulette avec toé. Ce sera juste le temps que la soumission sorte, je ne voudrais pas que la police te voie et s'intéresse à toi, c'est tout.

– En passant patron, une petite augmentation de salaire pour mes deux cousins ferait mauditemment leur affaire.

– Ouais! Je vais y penser, maintenant file, quelqu'un doit me rejoindre dans dix minutes.

– J'ai pas fini mon assiette, patron.

– T'as assez d'argent pour t'en payer une autre. Allez, disparaïs.

Raymond Gauthier lance sa serviette sur son assiette et quitte la table, déçu de n'avoir pu terminer le somptueux repas. Malgré cela, il ne voulait pas déplaire à son patron qui l'avait, lui et plusieurs membres de sa famille, tirés de la misère. Il avait même eu la générosité de donner du travail à des amis de ses neveux qui étaient sur l'assistance sociale. Ils étaient maintenant tous heureux et pouvaient marcher la tête haute pour la première fois de leur vie. Le patron avait permis qu'ils sortent finalement de cette sordide pauvreté. Depuis qu'ils avaient rencontré son patron, tout avait changé pour eux, ils lui devaient presque la vie.

– Tiens te voilà, lance Jacques Gagnon. Je commençais à croire que tu serais en retard. Il y a bien longtemps que je n'avais pas vu le vieux loup se montrer la crinière.

– Cesse de dire des idioties. Je vais aller droit au but, avant qu'on négocie, je veux te poser une question, une seule question. Je veux que tu me dises la vérité, peu importe ce qu'elle contient.

– Je sais, à quoi tu penses, Jean-Paul et la réponse est non. Laisse-moi t'avouer une chose. Il y a deux semaines, j'ai reçu un téléphone de menaces à mon bureau. On voulait que je débourse 100 000 \$ en cash, sinon mes équipements seraient saccagés. Si tu ne me crois pas, vérifie avec la compagnie de sécurité que j'ai engagée, ils me coûtent les yeux de la tête, mais je ne le regrette pas aujourd'hui avec ce qui t'est arrivé. S'il avait fallu que ce qui est arrivé chez toi me soit arrivé,

j'étais cuit jusqu'à l'os. J'avais annulé toutes les assurances sur la machinerie depuis quelques semaines, pour sauver des frais et maintenir le bateau à flot. Pas besoin de te dire que je les ai remis en force le matin même que j'ai appris la triste nouvelle te concernant.

– Je vais vérifier ne t'en fais pas. Maintenant, si on parlait de cette offre que mon fils t'a faite. Si tu m'appuies, pas une autre compagnie ne va pouvoir rivaliser avec nous. Il reste encore trois jours avant la fermeture des soumissions et nous sommes les seuls en liste, les autres ne font pas le poids. Tu sais très bien que je vais pouvoir louer de la machinerie, quitte à la faire venir des États-Unis.

– Continue, tu m'intéresses.

– Je sais que tu manques d'équipements lourds, ta flotte ne pourra pas tout faire. Si tu espères me faire croire que tu vas engager des artisans au voyage ou à l'heure, ça va te coûter la peau du cul mon vieux et tu le sais. J'ai encore mes deux pelles mécaniques qui heureusement étaient en atelier, elles n'ont pas été touchées.

– Tu n'as pas complètement tort et pas entièrement raison, continu.

– Ne me fais pas chier en jouant à celui qui est sûr de lui, je connais la gamique, moi aussi. Je paie tout comme toi des gens et moi aussi ça me coûte cher, alors tu comprends.

– Venons-en aux faits, je n'ai pas toute la soirée.

– OK! Je te propose une association 60-40 pour le temps du contrat. Nous allons former une compagnie, toi et moi, avec des papiers en bonne et due forme, notariés, sans nous faire de coups bas et nous allons déposer une autre soumission sous cette compagnie. Mes gars travailleront vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais ils vont y arriver. Je vais t'avouer quelque chose avant que tu répondes, moi aussi j'avais coupé les assurances sur la machinerie dans la cour. Les affaires sont drôlement difficiles par les temps qui courent.

– Fais préparer les documents et nous regarderons cela ensemble. Une petite chose encore, je ne veux rien savoir de tes crétins de fils. Je me demande bien pourquoi je fais ça pour toi, après ce que tu as fait à mon frère.

– Tu vas pas recommencer, tu sais très bien que je n'ai rien à voir dans la mort de ton frère Pierre. Il n'avait pas comme toi la couenne assez dure et c'est ça qui l'a perdu. N'oublie pas que c'est moi qui ai payé les amendes et les frais de justice.

– Ouais! Ça fait une belle jambe à mon frère ça. Il m'a fallu plusieurs années pour me relever de cette affaire qui a éclaboussé toute ma famille, tandis que toi, tu étais blanchi.

– Tu t'es quand même mis près de 200 000 \$ dollars dans les poches en laissant croire aux autres que c'était ta compagnie qui payait les frais. Tu sais aussi que si ton frère n'avait pas parlé aux flics, tout ceci ne serait pas arrivé. Maintenant, assez de vieux souvenirs, laissons les

morts avec les morts. Je fais préparer tout ça et je te jure que dans trente-six heures, tout sera prêt et en règle. Ne me lâche surtout pas, Jacques!

– T'en fais pas, je ne suis pas aussi salaud que tu sembles le croire.

Pendant que Jean Paul Benoît s'éloigne, soulagé d'avoir pu conclure une entente qui lui évitera beaucoup de pertes, Jacques Gagnon le suit des yeux et sourit. Il a finalement la main haute sur le père Benoît, ce vieux pourri. Il termine son repas et décide de rentrer directement à la maison. Il est fier de lui, il a réussi où il avait cru perdre. En jouant ainsi sur les deux tableaux, tous les risques sont écartés et dans quelques jours, l'argent entrera à pleines portes. Il imagine déjà tous les petits tours de passe-passe qu'il va pouvoir faire, les centaines de milliers de dollars qu'il va cacher au noir. Plus jamais il n'aura de problèmes financiers et ce contrat va le remettre à flot, lui et sa compagnie. Un seul problème demeure encore et c'est sa sotte de belle-sœur qui refuse toujours de vendre ses parts. Cependant, il continue de la supporter avec tout l'argent qu'il soutire sous son nez. Il gonfle l'estomac en pensant à l'endroit d'où il était parti et maintenant, où il en était.

La grosse Mercedes s'arrête une fraction de seconde et la grande porte du garage s'ouvre pour lui livrer le passage. Il ne tarde pas à remarquer l'absence de la voiture de son épouse Gladys. Il vocifère en entrant dans la maison, la musique est à tue-tête, alors qu'il

semble n'y avoir personne. Il passe au salon et appui rageusement sur le bouton d'arrêt du système de son et le calme revient aussitôt. Dans son bureau, il se verse un double gros gin, revêt son surtout en soie rouge et noire, puis s'installe dans son gros fauteuil de cuir capitonné. Allongeant le bras, il prend un de ses cigares préférés qu'il allume après avoir trempé le bout dans son verre. Il hume avec satisfaction l'odeur de ce tabac de première qualité, provenant directement de Cuba.

La tranquillité ne dure pas très longtemps, car la porte de son bureau s'ouvre.

– T'as pas encore allumé une de ces saletés de cigare, tu sais que je déteste cela, lance Gladys.

– Si tu avais été là à mon arrivée, je ne l'aurais certainement pas fait. Viens là que je te serre un peu, j'ai de très bonnes nouvelles pour toi.

Elle s'approche lentement et s'installe sur le coin du bureau, remontant sa robe trop étroite, afin d'y parvenir. Sans attendre, Jacques Gagnon pose la main sur la cuisse de son épouse et la caresse maladroitement. Elle ne tarde pas à lui faire part que sa peau est fragile, que ce n'est pas du cuir. Il retire aussitôt sa main, mais ne peut s'empêcher d'y revenir en étant plus délicat. Il lui explique qu'il vient de conclure l'affaire de sa vie et qu'elle pourra lui demander tout ce qu'elle voudra. Attirée par cette phrase, Gladys se prête un peu plus à la caresse, sans toutefois trop s'avancer. Il déteste

lorsqu'elle se comporte de la sorte avec lui. Il voudrait bien qu'elle soit un peu plus chaleureuse et amoureuse à son endroit, mais il n'ose pas le lui dire ou même lui en faire la remarque. Il aime profondément cette femme, même si elle abuse basement de lui. Lentement, il remonte la main et elle ne résiste pas, le laissant expliquer son histoire de contrat, qu'il n'a pu encore une fois garder pour lui, ayant toujours eu cette fâcheuse habitude de tout lui raconter, même les pires vacheries qu'il faisait. Ce faisant, il croyait se valoriser à ses yeux, l'épater, obtenir du respect et qui sait, peut-être un peu d'amour. Les relations physiques du couple sont au beau fixe et ce soir pourtant, Jacques à l'impression qu'elle va flancher et se laisser aller. Il aimerait tant la prendre, là sur son bureau, comme certains de ses amis lui ont raconté avoir fait. Il lui offre un verre qu'elle accepte. Il s'empresse de lui servir avant qu'elle ne change d'idée. Dès qu'il lui remet, il passe sa grosse main bouffie sur l'épaule dénudée et encore une fois elle le laisse faire. Sa confiance augmente et il s'aventure un peu plus loin, prenant soin de ne pas la brusquer. Il lui parle sans cesse, faisant briller les futurs dollars qui vont leur donner une vie encore plus luxueuse, ainsi que toute la puissance que cela peut représenter. Dès qu'il touche presque son but, lui caresser un sein, elle se lève brusquement.

– Vas te laver, tu sens la sueur et viens me rejoindre dans ma chambre, nous pourrions reprendre cette conversation. Je déteste que

tu me touches avec tes mains sales, il y a tellement de maladies qui courent de nos jours.

Gladys quitte la pièce, alors que son mari avale son verre d'un trait tout en écrasant son cigare à peine commencé. Malgré sa forte taille rondelette, il marche rapidement vers la salle de bain en chantonnant une ballade, il allait enfin pouvoir lui faire l'amour après ces deux longs mois d'attente. Une fois sa toilette terminée, son parfum bien étiré, il revêt sa robe de chambre et passe par le salon prendre une bouteille de champagne, malgré le fait qu'il ressente quelque peu l'effet de la boisson prise au cours de la soirée. Il frappe doucement dans la porte de la chambre de son épouse et constate qu'elle n'est pas fermée complètement. Il la pousse et retrouve Gladys assise à sa coiffeuse, brossant lentement ses cheveux. Elle porte un vêtement presque transparent et il ne peut s'empêcher de l'observer quelques instants, elle est si belle. Il entre, ouvre le champagne et verse un verre qu'il dépose tout près d'elle sur la coiffeuse, alors qu'il en enfile deux rapidement, histoire de se donner du courage et qui sait, une meilleure performance pour ce qui s'en vient. Il est là depuis presque dix minutes, elle le fait attendre intentionnellement, alors qu'il est déjà prêt à la recevoir, bien installé dans le lit. Le champagne est frais et pour la première fois, il lui trouve un goût merveilleux. Elle pose finalement ses objets de toilette et se lève sans prendre la peine de refermer son vêtement, il en jouit déjà intérieurement, seulement à la

regarder marcher vers le lit. Son corps élancé et entièrement bronzé est superbe à ses yeux lorsqu'elle remplit les deux verres. Elle avale doucement le champagne, alors que lui l'enfile rapidement. Elle est là, tout à côté de lui, debout près du lit et le laisse la caresser pendant qu'elle ne cesse de le servir. Finalement, elle s'allonge après avoir laissé tomber sa robe de chambre, alors que tout devient noir pour lui. Avec un sourire, Gladys se lève et remonte les couvertures sur lui, alors que déjà des ronflements déplaisants parviennent à ses oreilles. Il n'a pas su résister, trop imbiber par la boisson et oubliant le sexe. Elle ferme la lumière et le laisse cuver son vin, satisfaite de n'avoir pas eu à se sacrifier. Gladys Gagnon à encore une fois gagné la partie contre ce renard rusé, mais dégoûtant. Jamais elle ne lui avait pardonné la mort de Pierre, cet homme qu'elle aimait en secret depuis si longtemps. Pierre était l'opposé de son frère. Il était doux, généreux, tendre et délicat. Sa mort avait laissé une profonde tristesse, une douleur qui la rongait sans cesse, même après toutes ces années. Pourquoi ne lui avait-elle pas avoué son amour?

~

Pour sa deuxième journée de travail, Gilles Martin prépare quelques nouvelles en provenance de la Presse Canadienne, de Reuter et autres agences internationales. Vers dix heures, il avise Claire qu'il doit

sortir pour une course. Elle s'offre à l'accompagner, mais il prétexte que cela est personnel.

Sans perdre un instant, il se dirige vers le quartier général de la SPCUQ. Une fois sur place, il se rend directement au bureau du capitaine Louis Duchaine qui lui tend la main en l'apercevant.

– Alors, tu viens fouiller les vieux dossiers de ton père. Tu veux me dire ce que tu cherches, je pourrais peut-être t'aider, nous avons été partenaires tous les deux.

– Je ne sais pas vraiment ce que je cherche. J'espère y trouver un sujet qui pourrait faire l'objet de mon premier roman policier et qui sait, peut-être sera-t-il un bestseller.

– Je te le souhaite mon garçon, voici l'autorisation pour les archives et bonne chance dans tes démarches.

– Merci Louis, j'apprécie votre aide.

Gilles se dirige rapidement vers le sous-sol à peine éclairé de l'édifice et rencontre le vieux sergent Tanguay qui y travaille depuis une vingtaine d'années. Quelques minutes plus tard, le vieux policier lui remet une boîte de documents, l'informant qu'il ne doit en retirer le moindre papier sans l'aviser. Il pourra alors lui faire une copie si le document n'est pas confidentiel. La petite boîte est recouverte de la poussière accumulée au cours des quatorze années passées sans être touchée. Il a un pincement au cœur lorsqu'il reconnaît la signature de

son père. Il procède à un examen rapide des principaux documents en laissant de côté, pour le moment, les papiers officiels. Après plus d'une heure de recherche, son attention est attirée par une déclaration statutaire assermentée, écrite et signée de la main de Jacques Gagnon le P.D.G. des Constructions Routières du Québec. À la lecture du document de trois pages, son intérêt augmente tout comme sa satisfaction, en constatant que ce dernier n'a, ni plus ni moins, vendu son propre frère à la justice, afin de sauver sa peau. Gilles réfère au rapport de son père et peut y lire l'entente qu'il décrit comme ayant été consenti par le procureur du ministère. Afin d'éviter la prison, Jacques Gagnon avait accepté de témoigner contre son frère et de le dénoncer ainsi que son comptable Louis Jacques Courtemanche. Seule une amende de 25 000 \$ lui fut donnée, sentence acceptée par le juge en chef lui-même, sur la recommandation du procureur. Il referme finalement le dossier, certain qu'il a frappé dans le mille. Jacques Gagnon est très certainement l'auteur des dommages de deux millions de dollars chez son compétiteur et ce qu'il a lu, démontre bien qu'il est capable des pires bassesses.

Gilles remet le dossier cartonné sur le bureau du vieux sergent tout en lui parlant, afin d'éviter de montrer sa nervosité, pour avoir soutiré un document dont il n'aurait jamais pu obtenir copie, du fait de son classement « *confidentiel* ». Il quitte le sous-sol, soulager que le

vieil homme n'ait pas vérifié. Avec ce document en main, il augmente ses chances de réussite, même s'il ne peut officiellement se servir de ce dangereux document. Il est presque midi lorsqu'il regagne la salle des nouvelles. Il croise Claire qui, incapable de l'attendre plus longtemps, s'apprêtait à quitter sans lui pour prendre son repas. Quoiqu'il n'avait pas vraiment faim, il se laisse gagner par l'offre charmante de sa partenaire, envers qui il se sentirait coupable de refuser. Il aurait bien voulu lui dire toute la joie qu'il avait de ce qu'il avait découvert, mais la prudence lui recommandait de ne rien faire, du moins pour le moment.

– Cette fois si tu permets, nous allons prendre ma voiture, je me sens un peu à l'étroit dans la tienne qui n'est pas tout à fait construite pour un homme comme moi, même si elle décapotable.

– Comme tu voudras, lance-t-elle trop heureuse d'avoir réussi à le convaincre de l'accompagner, alors qu'elle n'avait tout simplement pas envie de manger seule.

Gilles, qui avait rendez-vous avec quelques amis qui se retrouvaient à la Cage aux Sports, restaurant réputé pour être fréquenté par les sportifs et aussi pour sa bonne table, choisit d'y amener Claire. Lorsqu'ils entrent, des sifflements proviennent du fond de la salle où sont regroupés ses amis.

– Qui sont ces espèces de sauvages? questionne Claire.

– Ce sont mes amis que je voulais te présenter.

Elle aurait voulu se voir sous le plancher tellement elle se sentait ridicule d'avoir trop parlé. Les quatre copains de Gilles se lèvent et lui tendent la main. Elle a le pressentiment d'être infirme parmi ces colosses, tous presque aussi grands et gros que Gilles. Une fois les présentations faites, un serveur s'approche et elle s'empresse de commander deux pots de bière, espérant ainsi faire oublier à son compagnon la bêtise qu'elle a dite à l'endroit de ses amis. Malheureusement pour elle, il ne l'oublie pas et se fait même un plaisir de leurs raconter. Elle a l'impression de s'enfoncer dans sa chaise de bois tellement la gêne l'envahit. Après quelques plates excuses maladroites, le groupe accepte finalement de passer l'éponge en riant de l'inconfort dont elle fait preuve. Le groupe est vraiment composé de joyeux lurons qui ne cessent de la taquiner tout en buvant la bière comme s'il s'agissait d'eau. Elle entre finalement dans leur jeu et ensemble ils passent un bon moment. Les deux journalistes quittent en faisant la promesse de revenir les saluer une prochaine fois.

En route vers le bureau, elle ne peut résister à la tentation de lui poser toute une série de questions sur ses amis. Il lui raconte comment il les a rencontrés, sa participation avec eux dans l'équipe de football de l'université, ainsi que quelques folies qu'ils ont fait sans méchanceté. Alors qu'il est arrêté à un feu de circulation, le cellulaire de Claire

sonne. Elle discute avec son interlocuteur que Gilles sait être Émile Savoie.

– Encore, lance la jeune femme en coupant la conversation. Nous avons un cadavre sur les battures de Beauport et il pourrait bien s'agir d'un meurtre. J'ai toujours rêvé de ce genre de dossier, mais je n'espérais plus en voir un. C'est habituellement réservé à certains journalistes chevronnés.

Sans attendre, Gilles brûle prudemment le feu rouge et enfile à sa droite poussant son moteur en faisant un demi-tour sur un stationnement. Les roues arrière de la Camaro hurlent sous la pression du moteur et la voiture reprend une ligne plus droite à la grande satisfaction de Claire. Il ne tarde pas à arriver sur place où déjà quelques autres journalistes concurrents sont là. Le corps de la femme est là, sur les rochers, examiné soigneusement par le médecin légiste venu pour la levée du corps. Claire s'empresse de prendre quelques photos, ne perdant pas l'occasion d'utiliser son 35 mm, qu'elle manie avec savoir et dextérité, alors que Gilles est plutôt maladroit avec ce genre d'appareil.

À première vue, la femme ne semble pas porter de blessure par balle ou par arme blanche, pas plus qu'elle n'a de marque au cou, laissant croire à une strangulation. Gilles est certain qu'il ne s'agit pas d'un meurtre, à moins qu'il ait été commis par des moyens plus sophistiqués et cela, seuls les scientifiques pourront l'établir. Les

policiers sur place semblent être du même avis et laissent les ambulanciers déposer le corps dans un grand sac de toile qu'ils referment hermétiquement pour éviter les odeurs de putréfaction qui s'en dégagent abondamment. Un corps qui a séjourné dans l'eau quelques jours, par une température de 28 ou 30 degrés Celsius, ne peut qu'être en état de décomposition. Il n'y a plus d'intérêt à être sur place et il entraîne Claire un peu plus loin sur les berges du fleuve.

– Tu aimes ce coin? demande-t-il.

– Non, pas particulièrement, surtout lorsque des cadavres s'y promènent et viennent s'arrêter à tes pieds.

– Ce n'est pas toujours comme ça, c'est une exception que tu viens de voir.

– Oui, mais je n'aime pas traîner dans ce genre de coin, j'ai horreur de voir cette misère humaine, même si j'aime couvrir les dossiers de meurtres qui, contrairement aux suicides, sont très complexes.

– Comme tu voudras, partons.

– Toi, tu aimes cet endroit?

– Oui! Plusieurs fois j'y suis venu pour m'y réfugier où faire de la planche à voile. J'aime bien me retrouver seul ici au lever du soleil ou à la tombée de la nuit. Dis, je peux te poser une question?

– Il n'y a rien qui t'en empêche.

- Pourquoi personne ne veut travailler avec toi ou te parler au bureau?
- Tiens, il y a des langues sales qui ont encore essayé de me salir. Je peux savoir ce qu'ils t'ont dit de moi?
- Personne ne m'a encore parlé de toi, j'ai simplement remarqué qu'il n'y avait pas grand monde qui t'adressait la parole, c'est tout.
- Je peux te faire confiance, je veux dire...
- Tu n'as rien à craindre de moi et ce qui se dit entre nous, restera entre nous.
- Je suis lesbienne, lance froidement Claire en se retournant pour ne pas voir la réaction de son partenaire.
- Et c'est simplement pour cela qu'il te mette de côté ces enfants de putains, dit calmement Gilles.
- Tu prends ça comme si rien n'était. Il arrive que des choses te dérangent quand tu les entends?
- Pas souvent, ma mère dit toujours que j'ai le calme désarmant de mon père. C'est d'ailleurs ce qui lui a coûté la vie, son calme. Tu sais les gens sont ce qu'ils sont et ce n'est pas à moi de les juger.
- Merci pour cette compréhension. Tu sais, je ne t'en voudrai pas de ne plus vouloir de moi comme partenaire. Je veux que tu te sentes libre, sinon c'est moi qui vais te quitter.

Gilles la prend dans ses bras et la serre contre lui, comme il l'aurait fait avec la sœur qu'il n'a pas eu la joie d'avoir. Claire se laisse envelopper par les bras de cet homme qui respire l'honnêteté, la sincérité et l'amour humain. Elle n'a plus peur qu'il sache maintenant, elle est libre et qui plus est, elle a un allié sur qui elle pourra compter.

– Calme-toi maintenant, tu es ce que tu es et personne n'y changera rien, pas plus moi que quiconque. Tu as fait ton choix de vie, c'est le privilège de tout individu, c'est d'ailleurs inscrit dans la charte des droits et libertés. Je respecte ces choix, pourvu qu'ils ne servent pas à commettre des actes criminels sur des enfants ou des adolescents qui ne peuvent faire librement un choix. Je déteste la pédophilie et l'homosexualité qui touche les jeunes.

– Tu sais, jamais je n'ai trouvé autant de compréhension, en tout cas, pas en dehors de notre milieu. Même Émile Savoie ne fait que me tolérer et c'est la raison pour laquelle il a fait de moi ta partenaire, en souhaitant que je me casse la gueule une bonne fois.

– Peut-être a-t-il voulu te donner la chance de prouver tes capacités en devenant mon guide pour ces six mois. Cesse de te rabaisser parce que tu es à part des autres ou que tu crois l'être. Ne perds jamais de vue que tu as la liberté de vivre comme tu l'entends et personne, je dis bien personne, n'a le droit de t'en empêcher ou de brimer ce droit.

– Merci Gilles, j’apprécie ta franchise, ton bon jugement et ta largesse d’esprit, mais malheureusement tout le monde ne pense pas comme toi.

– C’est à toi de te battre pour faire valoir tes droits, personne ne le fera pour toi. Alors, lève-toi debout, garde la tête haute et fonce sur tous ceux qui voudront te barrer le chemin.

Elle se serre contre lui comme jamais elle n’avait eu la chance de le faire avec un homme, un vrai. Pour la première fois de sa vie, elle avait un ami sincère, mais aussi un allié au cœur d’or. Ils quittent les battures et rentrent au bureau du journal. Gilles s’est à peine installé derrière son ordinateur que déjà Émile Savoie s’avance vers lui.

– Gilles, tu vas te rendre au Carré d’Youville. Il semblerait que des jeunes « *punk* » sont en train de manifester pour, soi-disant, protéger leurs droits. Je me demande bien quels droits ils ont, de toute manière la police se charge de leur faire comprendre qu’ils vivent dans une société qu’ils doivent respecter.

– OK! Répond Gilles sans poursuivre sur les commentaires de son patron qui a droit à son opinion, qui n’est pas nécessairement la sienne.

Les deux journalistes quittent la salle des nouvelles pour accomplir cet autre reportage qui allait à nouveau les réunir. Gilles pense qu’il est préférable de stationner la voiture à bonne distance, par crainte de la voir endommagée. Affichant respectivement leur carte de presse,

ils progressent vers la place, alors que Claire tient bien en main sa caméra, prête à saisir la moindre image. Elle se sent en sécurité aux côtés de cet homme à la carrure imposante et appelant au respect. Ils sont maintenant à proximité du groupe de manifestants qu'ils estiment à une centaine. Le groupe scande des slogans, tout en tenant bien haut les affiches décrivant leurs revendications, dénonçant du même coup les abus dont ils sont victimes.

Des jeunes de tous âges, vêtus et coiffés selon leur liberté et leur style de vie, marchent en se tenant la main, bien décidés à résister aux forces policières jusqu'au bout. Des cheveux orangés, rouge, vert et jaune, coupés en des formes bizarres, surplombent leurs vêtements de cuir, ornés de chaînes en simili chrome. Certains, portent des vêtements trop grands ou trop courts, rapiécés ou troués, aux teintes aussi farfelues que leurs cheveux. La manifestation bloque entièrement la circulation, alors que les policiers, qui les observent, sont dispersés à des points stratégiques, prêts à intervenir dès que les patrons en donneront l'ordre. Pour le moment, ils se contentent d'être passifs, essuyant les insultes lancées avec vigueur par les manifestants, mais pour combien de temps encore.

Gilles Martin s'avance et touche l'épaule de l'un des jeunes qui sursaute, croyant avoir à faire à un policier.

– Du calme jeune homme, je suis journaliste et j'aimerais discuter quelques minutes avec toi. Tu veux bien m'accorder quelques minutes?

– Ouais! Ça tombe ben, moé-ci j'voulais vous parler à vous autres. Vous êtes toujours prêts à nous écraser sans même savoir c'qu'on a à dire.

– Et bien mon ami, voilà l'occasion rêvée pour toi de me faire part de vos idées. Suis-moi, nous allons nous éloigner, ici le bruit est trop important nous risquons de ne pouvoir nous comprendre.

Le trio se retire à l'écart sur le coin des rues Dufferin et Saint-Jean, là où le bruit de la manifestation ne leur parvient presque plus. Le jeune homme se place de manière à jeter un œil en direction de ses amis. Claire a voulu suivre son partenaire, afin de ne pas se retrouver prise dans la charge des policiers qui semblait sur le point de se faire.

– Alors, tu veux bien m'expliquer ce que vous êtes en train de revendiquer?

– Écoute moé ben, men, nous sommes des humains nous autres aussi, pis on veut vivent note vie comme on veut. On a le droit de pas travailler comme vous autes. Nous autes on é dé artistes, des créateurs. Pis icite au Carré, cé note place pour réfléchir, penser, créer et discuter. Cé là qu'on veut s'rejoindre pour échanger, faire de la musique, fumer un joint tranquille, on achalle pas parsonne men. Cé pour ça que sa écoeure le monde ordinaire qui sont pognés, pis qui

sont pas capables de faire comme nous autes. Y sont trop pris par lé richesses qui charchent à protéger. Si eux autes y veulent travailler dans ce système pourri, ben qu'il le fasse mé qui nous obligent pas à faire comme eux autes. Moé là, c'te gouvernement pourri qui nous runne là, moé men, j'peux pas le sentir, cé toute dé voleurs c'té tabernacles-là, y pensent juste à s'remplir lé poches. Moé pis mé chums, cé comme ça qu'on voé ça.

– Je comprends ton point de vue et je ne le discute pas, mais que fais-tu de la société?

– Cé pas mon problème si y veulent vive comme ça, men. Nous autes on é libres de vive comme on veut, on a pas besoin de vote société de parvenus, on veut être libre de faire ce qu'on veut, men.

– Tu ne crois pas avoir des responsabilités envers cette société qui paie pour que tu puisses vivre décemment et dans une certaine sécurité. Si tu ne recevais plus de Bien Être Social, que ferais-tu pour manger, t'habiller? Tu n'as donc pas envie de travailler, te marier, avoir des enfants, fonder une famille?

– Moé, j'm'en christ de l'argent, j'veux être libre.

– Écoute, je ne crois pas que tu puisses vivre cette liberté auquel tu crois tant, sans faire ta part d'individu qui vit en société.

– Cé dé affaires de parvenus comme toé que tu m'dis là. Pis là chu tanné, j't'en ai assez dit pour que tu comprennes, si tu veux pas comprendre cé de té affaires, salut. Hé men! Ta société là, ben fuck.

– Gilles je n'arrive pas à croire que des jeunes en soient rendus là. C'est complètement dégueulasse d'entendre de telles idées sans fondement, pas plus que de réalité.

– Tu sais Claire, nous avons les jeunes que notre société a formés, que nos parents ont formés, que nos professeurs ont formés, que nos gouvernements ont formé. À quoi t'attendais-tu donc? Crois-tu qu'ils sortent d'une boîte à surprises? Attention! Je crois que la police se met en mouvement. Allez suis-moi, j'ai l'impression que ça va chauffer dans quelques instants.

Comme pour confirmer l'appréhension de Gilles, le groupe de jeunes se disperse rapidement, poursuivi par les policiers qui portent la matraque très haute, cherchant à frapper tout ce qui bouge devant eux. Des cris et des hurlements sont lancés à tous les vents, alors que des gaz lacrymogènes sont projetés directement aux pieds des jeunes qui tentent de résister en se protégeant avec les affiches qui leur servent comme instruments de défenses. Ceux qui se sont éloignés s'en donnent maintenant à cœur joie, frappant toutes les vitres et vitrines qu'ils croisent sur leur passage, bousculant les curieux qui tentent de leur barrer le chemin. Certains se sont masqué le visage avec des foulards de laine, alors que d'autres ont simplement relevé

un vêtement pour se protéger, mais aussi pour éviter de trop respirer cette fumée dévastatrice et inconfortable. Au loin, les caméras de la télévision sont en action, saisissant autant d'images que possible, afin de faire voir aux nouvelles de dix-huit heures, l'ampleur du désastre provoqué par des jeunes désœuvrés, tout autant que la brutalité policière.

De son côté, Gilles est déçu de la charge faite par ses ex-confrères qui, avec un peu plus de patience, de compréhension, de dialogue et de professionnalisme, auraient pu éviter ce bain de sang, le premier à survenir au célèbre Carré d'Youville. Malgré tous les efforts déployés par les forces de l'ordre, seule une dizaine de jeunes ont été arrêtés. Ils auront à faire face à de nombreuses accusations; troubler la paix, dommages, méfaits, résistance à leur arrestation et entrave. Des délits mineurs qui seront encore plus difficiles à prouver et à maintenir devant un tribunal. On croyait cependant qu'il était temps de donner un exemple, afin d'éviter que pareilles choses ne se reproduisent. Dans le milieu policier, c'est ce qu'on désigne comme un « *effet de dissuasion* ».

Les deux journalistes regagnent l'endroit où est garée la Camaro, en suivant le trottoir. Soudain, ils sont rattrapés par trois jeunes qui courent à toutes jambes, espérant ainsi échapper à leurs poursuivants en automobile ou à moto. Claire prend quelques clichés au passage, alors que deux policiers bondissent sur deux des jeunes, des garçons,

qui portaient encore les affiches exprimant leurs droits et revendications. Dans la bousculade, une jeune fille est projetée sans ménagement contre un mur de pierres et tombe lourdement sur le ciment du trottoir, sans que les policiers, qui s'empressent d'embarquer les deux garçons, ne prennent soin d'elle. Rapidement, la voiture de patrouille reprend sa route, alors que Claire se jette à genoux, papiers-mouchoir à la main, afin de porter secours à la jeune fille à peine âgée de seize ans. Elle s'est durement frappé la tête contre les fondations de l'immeuble bordant le trottoir, une large et profonde coupure laisse échapper du sang qui coule sur son visage blême. Ébranlée par le choc reçu, elle a peine à se remettre debout, aidée par Claire et Gilles. Malgré les protestations de la jeune fille, Claire la saisit par le bras et l'entraîne vers la Camaro à quelques pieds de là, pendant que son partenaire ouvre la portière. Finalement, le contact s'établit entre les deux femmes et l'adolescente cesse de résister, préférant garder une pression sur sa blessure, afin de contrôler le sang qui coule toujours abondamment.

– Gilles, il faut la conduire à l'hôpital. Sa blessure est trop profonde, il va lui falloir quelques points de suture pour refermer tout ça et désinfecter la plaie.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée l'hôpital, elle serait vite repérée par la police surtout qu'elle est mineure. Quittons ce secteur, j'ai une meilleure idée, nous aviserons par la suite.

La Camaro roule dans les rues de la ville et Claire n'arrive pas à comprendre où se dirige son compagnon. Il la rassure sur ses intentions, lui expliquant qu'il a choisi de rendre visite au père d'un ami, ce qui leur évitera de répondre à des questions compromettantes. Il sait que tous les hôpitaux seront visités, afin de retracer des blessés éventuels reliés à cette manifestation. Il sait aussi que devant un ou une mineure, les autorités médicales n'hésitent pas à contacter la protection de la jeunesse qui les y oblige d'ailleurs.

Quelques minutes plus tard, le trio descend devant un édifice identifié aux noms de médecins de différentes disciplines. Sans perdre un instant, ils pénètrent dans une salle d'attente et Gilles va vers la réceptionniste à qui il dit quelques mots, pendant qu'une femme et un enfant quitte le bureau du médecin. La secrétaire décroche le téléphone et parle à son patron. Elle demande alors à Gilles et aux deux femmes de passer dans la salle d'examen, sous le regard mécontent et contrarié de certains clients. Sans en tenir compte, le trio referme la porte derrière eux. Un homme dans la soixantaine les rejoint et après un bref examen, s'applique à nettoyer la plaie, sans tenir compte des plaintes de la jeune fille. Par la suite, il anesthésie localement la blessure et entreprend de suturer les chairs déchirées. Gilles est amusé par cette situation, alors que Claire semble ressentir autant de douleur que sa protégée. Elle ne peut retenir quelques larmes, pas plus que les frissons qui couvrent son corps.

Une injection contre le tétanos est donnée dans le bras de la jeune fille, afin de prévenir les infections.

En quelques minutes le travail du médecin est terminé. Gilles demande à payer, mais ce dernier refuse en lui serrant la main, trop heureux d'avoir pu lui rendre ce service. Philippe Turmel les regarde quitter son bureau, alors qu'il vient de remettre à la jeune fille quelques pilules pour calmer la douleur au besoin. Rendus dehors près de la voiture...

– Alors qu'est-ce qu'on fait? demande Claire, inquiète de la réponse qu'elle pourrait recevoir.

– J'le sé pas, j'peux pas r'tourner à la haute ville, mé chums sont pu là, y sont avec lé flics.

– Si tu venais chez moi, le temps de récupérer. Tu pourras m'y attendre et nous pourrions prendre un excellent souper tout en parlant de choses et d'autres. Si tu veux me quitter, tu seras libre de le faire quand bon te sembleras et je ne t'en tiendrai pas rigueur. C'est d'accord?

– OK! Se contente de répondre l'adolescente qui a besoin de refaire ses forces.

Sans rien dire, Gilles les conduit à l'adresse que lui donne Claire. À peine dix minutes et ils y sont. Il attend patiemment sa partenaire qui revient quelques minutes plus tard. Elle le remercie pour la

compréhension qu'il démontre à son endroit, lui précisant qu'elle apprécie qu'il ait confiance en elle. Il ne peut cependant pas résister à la tentation de l'inciter à la prudence, considérant que cette adolescente est mineure et que cela pourrait bien lui causer de graves ennuis. Elle lui explique que son seul but est de tenter de convaincre la jeune fille de rentrer chez ses parents, au lieu de rejoindre ses amis qui ne pourront que lui amener des problèmes supplémentaires.

– Claire, tes intentions sont louables, mais tu t'engages néanmoins sur un terrain dangereux, sois prudente.

De retour à la salle de presse, Claire est pensive. Elle ne peut chasser de son esprit les recommandations de son compagnon et ami. Elle est déchirée entre sa volonté d'aider la jeune fille à se remettre sur la bonne voie et son état de femme vivant sa sexualité avec douleur et bouleversement, qui pourrait bien lui apporter des ennuis. Pendant ce temps, Gilles l'observe discrètement, il se rend bien compte du combat qu'elle doit mener dans ses convictions, son travail et sa vie de femme. Il sait qu'elle risque d'être accusée d'avoir voulu cacher des preuves judiciaires en voulant abriter une jeune fille, sans doute en fugue. Pourtant, il regrette de ne pouvoir faire plus que ce qu'il a fait, la mettre en garde contre les dangers auxquels elle s'expose.

La journée s'achève et il a hâte de quitter le bureau, afin de poursuivre ses recherches dans le dossier qui le préoccupe. Il a le pressentiment qu'il découvrira quelque chose d'important ainsi

qu'une histoire intéressante derrière les actes commis chez Constructions Benoît. Avec ce qu'il a en main, il exclut entièrement l'intervention d'étrangers du milieu dans cette affaire et qui auraient posé ces gestes par simple plaisir. Il entend bien découvrir la vérité et prouver qu'il a raison.

Partie quatre

Il est presque dix-neuf heures trente, en début de cette superbe soirée et Gilles Martin monte dans sa Camaro, afin de se rendre dans un petit restaurant du quartier Limoilou, où il a un rendez-vous avec l'ex-comptable de la compagnie Les Constructions Routières du Québec. Il espère pouvoir en tirer des informations complémentaires. C'est en se servant de certaines facilités qu'ont à leurs dispositions les journalistes, qu'il a finalement pu obtenir, adresse et numéro de téléphone de ce dernier. Louis-Jacques Courtemanche travaille depuis quelques mois à l'entrepôt de la Compagnie Provigo à Ville de Vanier comme manutentionnaire. Après sa sortie de prison, il semblerait que les choses se soient très mal déroulées pour lui, voguant d'un emploi à l'autre, retirant plus souvent qu'à son tour de l'assurance chômage ou du Bien Être Social. Une voisine, qui le connaît depuis plusieurs années, n'a pas hésité à révéler au journaliste tout ce qu'elle connaissait sur lui.

Assis à une table en retrait, Gilles reconnaît l'homme qui se dirige vers lui, malgré les années qui ont changé considérablement sa physionomie. La misère, qu'il a dû supporter suite aux gestes posés dans le passé, a fait de lui un homme qui ne parle presque plus, qui a peu d'amis et qui n'a plus confiance en personne. C'est la première chose qu'il explique au journaliste envers qui il montre une aversion à peine voilée. C'est la curiosité qui lui a fait accepter le rendez-vous, prend-il soin de préciser.

– Je suis désolé pour ce qui vous est arrivé, mais je n'y suis pour rien et je ne peux rien y changer. J'ai demandé à vous rencontrer pour tenter d'éclaircir certains points qui ont un intérêt pour moi dans une petite enquête que je suis à compléter. Je vous offre un café?

– Si vous payez, je ne refuse pas.

La serveuse s'approche sur un signe de Gilles et revient quelques secondes plus tard, déposant la large tasse sans délicatesse, tout en mâchant sa gomme à grands coups de mâchoires. Le journaliste sourit devant cette nonchalance pour ne pas dire ce manque de respect et de savoir-vivre. La femme dans la quarantaine, aux larges hanches dissimulant toute forme de taille, s'éloigne en se traînant les pieds, sans prendre la peine de nettoyer les tables encore embarrassées des clients venus souper.

– Alors, qu'est-ce qu'un jeune journaliste comme vous peut bien me vouloir?

- J'aimerais vous parler d'une vieille histoire, qui je pense, vous a nui considérablement.
- Vous voulez parler de ma radiation de l'ordre des comptables.
- De ça, mais aussi des raisons qui ont provoqué votre licenciement, car je suis d'avis que les dommages causés chez Constructions Benoît proviennent des mêmes personnes. Dites-moi si je me trompe?
- J'ai payé ma dette à la société et voyez où j'en suis rendu. J'avais un avenir devant moi, une famille et une vie agréable. Maintenant, je vis seul dans un petit trois et demi, je n'ai plus de famille et je travaille dans un entrepôt, huit ou dix heures par jours, déplaçant boîte après boîte. Je n'ai pas envie de remuer ces vieux souvenirs. Pour moi, le monde de la construction ou de la comptabilité, ce sont des souvenirs et je déteste les souvenirs. Ils ont beau faire toutes les fraudes qu'ils voudront, c'est aux flics à se démerder, moi je m'en lave les mains.
- J'aurais aimé vous parler de Jacques Gagnon, votre ancien patron, et connaître votre avis sur cet homme d'affaires.
- Je n'ai rien à dire, je ne l'ai pas revu depuis quatorze ans et je n'ai pas à m'en plaindre. Il fait ses affaires et moi les miennes.
- Quel genre d'homme est-il?
- Pourquoi faites-vous cette enquête, laissez la police faire son travail, ils sont payés pour ça. Qu'est-ce qu'un journaliste a affaire à se mêler de choses comme ça?

- Je vois, vous avez peur de Gagnon et des réactions qu'il pourrait avoir. Je me trompe?
- Jeune homme, je n'ai peur de personne, ni de Gagnon, ni de vous. Répondez plutôt à ma question.
- J'essaie de faire le lien entre ce qui s'est produit dans l'histoire où vous avez été impliqué et celle qui est survenue il y a deux jours. Je soupçonne une concurrence déloyale de quelqu'un qui pourrait vouloir voir cette compagnie dans de mauvais draps ou même l'acculer à la faillite.
- Ne vous mêlez pas de ça, dans la construction ça joue dur et encore pire entre les concurrents, tous les coups sont permis. De toute manière celui qui aura la peau du père Benoît n'est pas encore au monde et ce n'est pas deux millions de dollars qui vont le faire tomber. Si vous saviez tout l'argent noir qui circule dans ce milieu, vous n'en croiriez pas vos yeux.
- Je veux bien vous croire, mais saviez-vous qu'il n'avait pas un sou d'assurance sur ses équipements contre le vandalisme.
- Le père Benoît n'est pas tombé de la dernière pluie et vous ne me ferez pas pleurer parce qu'il pourrait être dans la merde. Il a des ressources cachées, ne vous fiez pas aux apparences de chien battu qu'il projette.

– A-t-il vraiment assez d'argent pour supporter deux millions de dollars de dommages qu'il devra sortir de ses poches?

– Les banques lui courent après pour lui prêter, je ne suis pas inquiet, il n'aura pas à sortir un sou de sa poche. Lui, comme Gagnon, sont des renards et vous ne leur ferez pas sortir un sou de leurs poches, ils vont saigner tous ceux qu'ils peuvent avant de le faire. Quand on peut voler ses propres employés, on peut faire n'importe quoi. Je vous donne un petit exemple: vous avez soixante employés que vous payez en dehors des normes, malgré le fait qu'ils ont des cartes de la construction et que vous devriez payer le prix du décret. Ces mêmes employés travaillent soixante heures semaines, vous devriez donc leurs payer seize heures à temps et demi ou double. Si au lieu de payer, vous prenez le seize heures et vous inscrivez sur la paie huit heures à temps double, votre gars reçoit toutes ses heures, mais à temps simple et vous économisez alors considérablement. Si en plus, lorsque vous complétez votre soumission et que vous l'avez dans votre poche, que vous exécutez les travaux, lorsque votre compagnie doit faire certaines parties hors des heures régulières, vous allez charger le temps à la ville ou à l'autre compagnie comme si vous aviez à payer vos hommes à temps double, mais en réalité vous ne faites pas le déboursé. Faites un calcul rapide, 60 employés que vous volez comme ça chaque semaine, peut vous rapporter des millions

dans vos poches et cela sans que le fisc puisse en voir la moindre parcelle.

– C'est impossible, vous avez les normes du travail, les syndicats et les employés n'ont qu'à porter plainte.

– Vous êtes naïf, monsieur Martin si vous croyez cela. Bien sûr, ceux qui sont syndiqués n'ont pas ce problème, mais ceux qui ne le sont pas l'ont. Il faut tenir compte que la plupart ne sont pas syndiqués. Si votre frère ou votre cousin, ou votre fils, ou votre chum travaille pour la même compagnie, allez-vous vous plaindre au risque de voir les autres se faire mettre à la porte. Non monsieur, tout le monde a besoin de travailler et c'est le prix à payer pour travailler chez certains. Croyez-moi, c'est chose tout à fait courante encore de nos jours. J'en connais qui se sont mis très riches avec ça et Gagnon est l'un de ces rapaces, car beaucoup de gens croient dans les menaces et lui, il est un spécialiste passer maître dans cet art. Pour lui, ses employés, c'est de la merde et il peut marcher dessus sans problèmes.

– Alors vous croyez que je fais fausse route?

– Je n'ai plus rien à vous dire si vous n'avez rien compris.

– Une dernière question si vous permettez. Dans le passé, il s'est payé beaucoup de pots-de-vin, vous étiez là lorsque cela s'est fait? Cela se fait-il encore aujourd'hui?

– Si vous saviez tout l'argent que reçoivent certains employés et hauts fonctionnaires des villes ou des compagnies, vous en tomberiez sur le dos, mon jeune ami. C'est sans compter tout ce qui se vole au niveau des matériaux, du gravier, du béton contaminé, de l'asphalte, du sable, etc., etc., etc. Ces gars-là sont des rapaces et détiennent tous les moyens pour se remplir les poches, à vous de les découvrir, salut. Je dois me lever tôt demain matin.

Louis Jacques Courtemanche quitte la table, alors que la serveuse vient de remplir les deux tasses. Gilles regarde partir cet homme avec qui il aurait bien aimé continuer à jaser et peut-être obtenir des preuves de tout ce qu'il avançait. Ce n'est cependant pas le cas, Courtemanche a avancé des choses, mais n'a rien mis sur la table pour le prouver et comme on le dit, les paroles s'envolent. Il a pourtant décelé un malaise dans le comportement de Courtemanche, malgré son air fanfaron, il n'est pas complètement déçu de cette rencontre. Il regarde sa montre, il est trop tôt pour rentrer et décide d'aller prendre une bonne marche pour relaxer et essayer de comprendre toute cette affaire de plus en plus obscure.

Le soleil s'apprête à se coucher sur Québec et cette soirée chaude a attiré de nombreux promeneurs sur Grande-Allée et les vieux quartiers de la ville historique. Les terrasses sont bondées de clients assoiffés par la chaleur et la marche. Gilles connaît bien le Vieux-Québec, il l'a souvent patrouillé à pied lorsqu'il était policier. Il

entend crier son nom en provenance de l'une des terrasses, il s'avance et reconnaît aussitôt Maryse, une serveuse du bar le *Brandy's* qui le salue vigoureusement de la main. Lui et ses copains de l'équipe de football s'étaient à plusieurs reprises rassemblés à cet endroit, pour fêter une victoire ou noyer une défaite, ou encore simplement s'amuser. Elle lui offre une bière après l'avoir embrassé sur les joues, mais il refuse, préférant poursuivre sa marche. Elle le regarde s'éloigner, déçue qu'il ne s'intéresse pas plus à elle.

Gilles est trop occupé par cette histoire qui le tracasse et le perturbe profondément. Il cherche désespérément un moyen pour obtenir la collaboration d'un témoin direct, témoin qui pourrait lui montrer et même lui remettre des documents pour appuyer ce qu'il avance.

~

Il est presque huit heures le lendemain matin, lorsqu'il fait son entrée dans la salle des nouvelles. Claire le rejoint aussitôt, tenant maladroitement son verre de café.

– Alors, que s'est-il passé avec ta protégée? s'enquiert Gilles.

– Elle dort encore sur le sofa-lit.

– Claire, tu n'es pas raisonnable, tu risques de gros ennuis si jamais quelqu'un remarque sa présence chez toi. Elle est mineure, tu réalises ça?

– Je sais, mais nous avons beaucoup parlé hier soir très tard. Je connais maintenant toute son histoire et il pourrait s'avérer intéressant de faire un papier sur elle.

– Je ne suis pas d'accord, je pense que tu devrais la rapporter à la protection de la Jeunesse.

– Je ne peux pas me résigner à faire ça, surtout qu'elle semble vouloir retourner chez ses parents. Gilles, elle a besoin d'aide, tu comprends.

– J'espère seulement que tu sais ce que tu fais.

– T'en fais pas, je serai prudente.

– On a quelque chose de prévu pour ce matin? s'informe Gilles qui voulait simplement changer le sujet de la conversation.

– Non, pas que je sache, nous allons travailler quelques nouvelles de *United Press* et autres pour le moment.

Il est onze heures passé lorsque les deux journalistes sont convoqués au bureau du chef de pupitre, Émile Savoie. Une évasion d'un fourgon cellulaire vient de se produire sur le boulevard Laurentien, alors qu'on reconduisait trois prisonniers pour une comparution au palais de justice.

Les deux journalistes quittent aussitôt la salle des nouvelles, en route pour couvrir ce fait divers. Vingt minutes plus tard, Gilles stationne la Camaro en bordure du boulevard Laurentien Sud, tout près de la sortie de la rue de la Faune. Déjà, plusieurs voitures de police et celles

de nombreux journalistes sont sur les lieux. Le maître de chien est également sur place et prépare son animal pour partir en chasse dans les boisés environnants. Des objets personnels demeurés dans le fourgon serviront à guider l'animal vers les senteurs qu'il doit repérer avec son savant et sensible nez de pisteur. Les deux surveillants sont déjà dans des autos-patrouille à être interrogés sur les circonstances de cette évasion. Un policier en uniforme empêche les curieux de s'approcher, alors que d'autres activent la circulation qui tend à ralentir et risquant ainsi de provoquer de graves accidents. Gilles s'approche d'un policier qu'il connaît pour avoir travaillé quelquefois avec lui et s'informe des circonstances ayant causé ce délit. Ce dernier lui raconte ce qu'il sait, expliquant que deux des fuyards sont considérés comme dangereux, alors que le troisième est l'un des jeunes « *punk* » arrêtés au Carré d'Youville lors de l'émeute. C'est tout ce qu'il peut en dire pour le moment, précisant qu'une conférence de presse aura lieu à la prison, dès treize heures trente par le directeur lui-même. Au même moment, l'hélicoptère tournoie en rond au-dessus du groupe et se dirige par la suite vers le boisé entourant le Jardin zoologique de Charlesbourg, là même où se dirige le chien pisteur après avoir traversé le boulevard, entraînant son maître derrière lui ainsi que plusieurs dizaines de policiers. Les recherches se concentrent donc dans ce secteur et une trentaine de policiers s'enfoncent dans le boisé.

Ils n'ont pas longtemps à attendre, déjà deux policiers sortent du boisé en retenant fermement le jeune punk, qui semble-t-il, aurait possiblement été rejeté par les deux autres qui ne voulaient pas s'embarrasser d'un jeune écervelé qui pourrait les conduire à leur perte. Le jeune adolescent est rapidement poussé dans une autopatrouille qui quitte les lieux sirène hurlante et gyrophares en action. Des dizaines d'éclats de caméra ont tenté de capter le visage du jeune homme, mais peu ont réussi, même Claire a tenté sa chance en courant avec son appareil collé à l'œil.

– Nous n'allons pas demeurer ici toute la journée. Si nous allions manger une bouchée. Je connais un petit restaurant comptoir-lunch pas très loin, propose Gilles.

Quelque trente minutes plus tard, le couple est déjà de retour sur place, sans que la situation n'ait changé. On était toujours sans nouvelles des deux fuyards qui se baladaient quelque part tout près du Zoo. Les policiers semblent craindre justement que les deux criminels puissent traverser la haute clôture aux pointes de barbelés et se mêlent aux centaines de visiteurs qui y passent la journée. Plusieurs policiers se sont donc dirigés vers l'intérieur du site d'amusements animaliers, afin de contrer cette tentative toujours possible.

Gilles a réussi à obtenir la photographie des deux dangereux criminels pour diffusion, si jamais ils n'étaient pas repris avant la

tombée de la nuit. Il ne veut pas assister à la conférence de presse, préférant offrir sa voiture à Claire pour qu'elle s'y rende. Elle s'oppose aussitôt, sous prétexte qu'elle n'a jamais conduit une voiture de cette taille et de cette puissance. Il finit par la convaincre, insistant sur le fait qu'elle est tout à côté et n'aura pas à faire un grand trajet. Finalement, elle se range à son idée et quitte lentement les lieux sous le regard amusé de Gilles qui a pleinement confiance en elle.

À peine une heure plus tard, elle est de retour, déçue de n'avoir rien appris de nouveau. Elle semble épuisée lorsqu'elle rejoint Gilles et pousse un soupir de soulagement en lui remettant ses clés de contact.

– Alors cette conférence?

– Toujours le même bla-bla, on s'explique mal comment ils ont pu se procurer le couteau qui a servi à s'en prendre aux gardiens. Ils nous prennent pour des idiots, comme si nous ignorions les faiblesses qu'ils ont dans leur institution. On dirait qu'ils vivent dans un autre monde.

– Ce n'est ni toi ni moi qui allons changer ce système. Peu importe ce que nous pourrions faire, dire ou même écrire.

– Je suis entièrement de ton avis, il ne nous reste qu'à attendre.

Encore deux bonnes heures s'écoulent. Un policier informe Gilles que ses confrères ramènent les prisonniers qui ont été coincés tout près de

la haute barrière du Jardin zoologique. Il fait signe à sa partenaire et tous deux s'avancent lentement, afin de se placer de manière à être les premiers, sans éveiller les soupçons des autres journalistes qui sont détendus et tannés de cette longue attente. Gilles surveille le maître de chien qu'il connaît un peu, espérant obtenir une entrevue avec lui. L'attente est longue, mais en vaudra la chandelle, car c'est cet homme qui fut le premier à localiser les dangereux fuyards.

Finalement, le policier arrive épuisé et refuse toute entrevue à ceux qui lui courent après, alors que des confrères policiers les arrêtent, pour qu'il puisse se reposer calmement avec son animal. Gilles qui s'est placé tout à côté du camion qui sert de chenil à l'animal, interpelle le policier par son nom. Ce dernier se retourne en souriant. Ils discutent quelques minutes, alors que le maître de chien s'occupe à nettoyer son chien et en profite pour se changer ses vêtements trempés de sueur.

Quelque temps après, les deux journalistes quittent pour rentrer à la salle des nouvelles, préparer l'article qui doit être prêt pour le prochain tirage. Pendant ce temps, Claire va remettre son rouleau de pellicule au laboratoire qui se chargera de soumettre les épreuves. Le chef de pupitre décidera par la suite de ce qu'il entend faire avec ces dizaines de clichés.

Il est presque dix-neuf heures lorsque Gilles rentre chez lui. Sa mère qui avait mis le souper au réchaud le sert rapidement croyant qu'il

devait aller à son entraînement de football. Il l'avise de ne pas se presser, qu'il n'ira pas à son exercice habituel, ce qui la surprend. C'est la première fois qu'il le manquera. Il explique qu'il préfère relaxer sur le patio, protégé par un auvent et des rideaux qui seront encore une fois très utiles, tenant compte que le ciel de Québec se couvre déjà dangereusement, annonçant une pluie prochaine.

Lorsqu'elle le rejoint sur la terrasse couverte, Élisabeth ne peut retenir plus longtemps sa curiosité.

– Gilles, je peux te poser une question?

– Bien sûr, maman, depuis quand te gênes-tu?

– C'est personnel, tu sais.

– Si c'est trop personnel, je te le dirai maman.

– Que s'est-il passé entre Mireille et toi?

– En effet maman, c'est très personnel, mais je vais quand même te répondre. Elle voulait que nous emménagions dans un appartement et je lui ai dit que je n'étais pas encore prêt pour ce genre de vie. En voyant que je ne changerais pas d'idée, elle s'est fâchée, puis elle est partie. Nous nous sommes revus quelques fois et tout est devenu froid entre nous, alors j'ai rompu avec son consentement. Il y a plus de trois semaines que je n'ai pas eu de nouvelles.

– Je l'aimais bien, tu sais, mais si tu en as décidé autrement, je respecte ta décision.

– Merci! C'est gentil maman. J'apprécie beaucoup que tu ne me critiques pas.

Le téléphone sonne et Élisabeth Martin répond, mais passe aussitôt la communication à son fils. Il écoute sans rien dire et...

– Attends-moi j'arrive.

– Que se passe-t-il? C'est Mireille?

– Non, une amie qui a des problèmes.

Sans attendre, Gilles saute dans sa voiture et quitte la maison, sans prendre le temps de se changer. Il arrive vingt minutes plus tard au quartier général de la SPCUQ et s'identifie à la jeune policière de faction à la réception. Elle communique avec le bureau des enquêtes criminelles et on lui demande de laisser passer Gilles Martin. Il grimpe les marches deux par deux et arrive essoufflé au bureau du sergent détective Yves Lamarre. On le fait entrer et le policier l'informe des charges qui pèsent contre son amie et collègue Claire Dufour. Par respect pour son père, on lui donne une permission spéciale de la rencontrer quelques minutes, alors que la jeune femme est gardée à vue par une matrone qui ne quitte cependant pas la salle.

Il entre et se tire une chaise qu'il place tout à côté de Claire qui pleure. Son visage est bouffi, marqué par les larmes, la peine et le regret.

– Ne me dis surtout pas je te l'avais dit, je t'en prie épargne-moi les remarques de ce genre.

– Holà, jeune fille, on se calme. Raconte-moi plutôt ce qui s'est passé et fais vite nous n'avons que dix minutes.

– Il se passe que la petite salope m'accuse de l'avoir agressée. Elle sait que je suis lesbienne pour avoir fouillé toutes mes affaires à la maison. Elle m'a même volé mille huit cents dollars que je gardais pour mes vacances à l'automne. Elle a retrouvé des photos, des articles de revues et des lettres d'amour. Quand je suis rentrée, elle sortait de ma chambre. Elle m'a alors demandé de l'argent. J'ai refusé et elle m'a piqué toute une crise en menaçant de me dénoncer à la police pour l'avoir agressée sexuellement. J'ai tenté de la calmer, mais elle a déchiré son linge et elle est sortie dans le corridor en criant au viol. Pas besoin de te dire que la police n'a pas tardé à arriver. J'ai eu beau m'expliquer, mais la petite salope les a menés en bateau en disant que je la gardais prisonnière chez moi. Voilà, on m'a collé une accusation d'agression et séquestration d'une mineure.

– Où se trouve-t-elle maintenant?

– Je ne sais pas. Il va me falloir un bon avocat pour me sortir de là, mais ce n'est pas ce qui me fait le plus peur. C'est le bureau. J'en connais une gang qui vont rire à pisser dans leurs petites culottes.

– Laisse faire le bureau et pensons à te sortir de là, c'est beaucoup plus urgent. Je vais parler à Lamarre, je le connais bien. C'était un bon copain de papa.

Gilles retrouve le policier et tous deux discutent quelques minutes. Ils sont interrompus par le téléphone. Il décroche puis raccroche rouge de colère. Il informe Gilles que la plaignante a pris la poudre d'escampette en échappant à sa surveillante qui attendait l'arrivée de la Protection de la jeunesse. Elle vient de me confirmer ce que tu disais, avoue Yves Lamarre.

– OK! Gilles, je prends ta déclaration et je complète celle de ta copine, elle sera libre après cela, mais le procureur décidera de ce qui va se passer. Elle risque d'avoir quand même des ennuis, tu sais ça?

– Oui, je sais.

Il rejoint aussitôt Claire qui n'a cessé de pleurer. Il lui annonce la bonne nouvelle et elle se jette dans ses bras.

– Maintenant, cesse de pleurer et calme-toi. Il n'y en a plus que pour une heure environ, je vais t'attendre à côté.

Deux heures plus tard, ils se retrouvent dans la Camaro, Claire ne parle pas tout au long du trajet, elle est songeuse et joue continuellement avec ses doigts. Une fois devant chez elle...

– Tu montes prendre un café? J'aimerais parler avec toi si tu as encore quelques minutes à m'accorder.

Gilles acquiesce à l'offre de sa partenaire de travail et tous les deux se retrouvent dans le trois pièces et demi joliment décoré et meublé. Elle avait appréhendé rencontrer des gens dans l'ascenseur et le corridor, mais il n'en fut rien. Elle prépare le café et rejoint Gilles au salon. Une fois assise, la jeune femme qui n'est pas encore remise de ses émotions, tremble encore de tout son corps. Posant sa grosse main sur les siennes, il tente ainsi de la calmer. Des larmes coulent sans arrêt sur ses joues et elle les essuie du revers de la main, comme le font la plupart des hommes.

– Ce que je vais te raconter, je n'en ai jamais parlé à personne. Quand mon père nous a quittés, je n'avais que quelques mois et je t'ai dit que ma mère ne s'était jamais remariée. C'est vrai, mais elle s'est fait une copine qui est venue habiter chez nous à la maison. Jusqu'à l'âge de huit ans, je n'ai rien soupçonné, mais plus je vieillissais, plus je me rendais bien compte que quelque chose n'allait pas avec elle. Tous les six ou huit mois, elle changeait d'amie, mais je ne m'étais jamais rendu compte qu'elle s'adonnait au sexe avec ses compagnes. Puis un soir qu'elle me croyait endormi, je les ai entendues rire au salon. Je me suis levé et sans faire de bruit, je me suis rapprochée. Ma mère et sa copine s'embrassaient sur la bouche. J'ai eu très peur et je suis retourné dans mon lit où j'ai pleuré. Je savais que c'était mal, mais je ne pouvais rien y faire. Je n'en ai jamais parlé à ma mère par la suite. À partir de ce moment, les choses n'ont plus jamais été les mêmes

entre nous deux, sans qu'elle ne sache pourquoi et elle l'ignore encore aujourd'hui. Et puis, vers l'âge de douze ans, un samedi soir que ma mère travaillait, sa copine du temps est venue me rejoindre dans mon lit pendant que je dormais. Quand je me suis réveillée, elle était nue à côté de moi et me caressait. Je me suis mis à pleurer et elle m'a serré très fort contre elle. Elle me raconta alors que les hommes étaient tous des salauds, comme mon père qui nous avait abandonnés. Elle poursuivit en me racontant que son propre père et ses frères s'étaient amusés avec elle dès l'âge de huit ans. Depuis ce temps elle détestait les hommes et préférait se confier aux femmes, qui elles, étaient plus douces et plus fiables. Elle s'est excusée de m'avoir fait peur et m'a supplié de ne pas en parler à ma mère. J'ai gardé notre secret et souvent dans les mois qui suivirent, quand elle se retrouvait seule avec moi, elle me racontait des histoires et me collait contre elle, mais sans jamais plus me toucher comme elle l'avait fait. Puis, avec le temps, le soir quand j'étais couchée, j'explorais mon corps comme tous les adolescents et adolescentes. Mes seins grossissaient et prenaient forme et les caresser me procurait du plaisir, m'entraînant à faire certaines choses intimes, de plus en plus souvent. Un samedi soir, alors que Geneviève prenait sa douche, je l'observais par la porte entrouverte et finalement, trop attirée, je suis entrée dans la douche avec elle. On s'est amusée comme des enfants sans pour autant qu'elle ne me touche, puis nous sommes sorties. Elle m'a essuyé et c'est à ce moment que tout a

commencé. J'ai approché ma bouche pour toucher à la sienne et nous avons fait l'amour, du moins je crois. Elle est partie quelques mois plus tard, remplacée par une autre et une autre, jusqu'au jour où ma mère nous a surpris couché à faire l'amour. Il s'en est suivi une violente chicane entre ma mère et Diane. À partir de cette histoire, plus aucune autre femme n'est entrée dans la maison chez nous. Je sais que maman a été très malheureuse que je sois devenue comme elle, mais elle n'a pas réussi pour autant à changer ma déviation, qui déjà, était bien ancrée en moi. Je peux t'assurer que je n'ai jamais forcé qui que ce soit et jamais je ne le ferai, Dieu m'en garde bien. Je n'ai aucune violence en moi et je hais la violence sous toutes ses formes. Je suis demeurée quelques mois avec une fille, mais j'ai tout rejeté et nous nous sommes séparées bonnes amies. Je la revois de temps à autre, mais plus rien n'existe en nous. Je n'ai pas fait l'amour à une femme depuis plus de deux ans. Voilà toute mon histoire.

– Je suis désolé que les choses se soient passées ainsi pour toi, mais tu as fait ton choix et je le respecte. C'est ta vie et non la mienne.

– Qu'allons-nous faire pour le bureau? Ça va finir par sortir toute cette histoire quand ils vont retrouver Elsa.

– Je pense que nous avons deux choix. Le premier, c'est de ne rien dire et attendre le déroulement. Quant au deuxième, je pourrais écrire un article racontant les choses telles qu'elles sont survenues, mais en ne parlant pas de ton penchant, tout simplement en te

présentant comme une journaliste victime, ce qui est totalement la vérité. Je parlerai du vol en insistant sur le fait que tu voulais lui donner une seconde chance dans la vie, mais que les choses se sont retournées contre toi. Qu'en penses-tu?

– J'ai confiance en toi, cependant j'aimerais bien lire l'article avant que tu ne le remettes.

– Cela va de soi. OK! Je te laisse et merci pour le café. Je voulais aussi te dire que je suis ravi d'être ton ami et de la confiance que tu me portes.

– Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi. Tu sais, si j'avais eu un frère, c'est comme toi que j'aurais voulu qu'il soit. Merci mille fois pour tout ce que tu fais pour moi.

Après l'avoir serrée quelques instants contre lui, il quitte le petit appartement, la laissant avec un espoir, faible, mais présent. Il sait que Claire n'est pas au bout de ses peines, mais il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider.

Partie cinq

Dès l'entrée à la salle des nouvelles, Gilles s'applique à la composition de l'article touchant les événements survenus à sa partenaire et amie. À peine une heure plus tard, il a terminé le travail et va déposer la copie sur le bureau de Claire qui s'applique à lire le court, mais explicite article de son compagnon. Elle se montre satisfaite et accepte qu'il en fasse la remise à son patron, Émile Savoie, ce qu'il fait aussitôt. Le chef de pupitre accroche au titre « *Journaliste accusée faususement* ». Il fait une lecture rapide et dépose la feuille devant lui sans parler. Il tire sur sa cigarette et décroche l'inter, demandant à Claire de le rejoindre immédiatement. Claire se rend à la demande, inquiète et nerveuse à la fois, de ce qu'allait lui dire le patron. Elle ferme la porte derrière elle et reste debout devant lui.

– Ce qui devait arriver est finalement arrivé, lance-t-il à la jeune femme.

- Je n'ai rien à me reprocher dans cette affaire. J'ai simplement voulu aider cette jeune fille à retrouver une vie normale avec sa famille, c'est tout, rien de plus. Je ne voulais pas qu'elle ait une vie de merde, comme j'en ai eu une.
- Tu as pensé aux conséquences pour le journal?
- Il n'y a rien qui puisse m'être reproché, sinon la police ne m'aurait pas relâchée immédiatement.
- J'ose espérer pour toi que personne d'autre ne sorte cette nouvelle. Tu risques des problèmes pour avoir abritée une enfant en fuite, tu sais ça?
- J'ai pris le risque et ça n'a pas marché, mais je peux en tirer un très bon reportage avec tout ce qu'elle m'a avoué.
- Je me fiche de ton article et tu ne l'écriras jamais.
- Je sais que vous n'avez aucune confiance en moi parce que je suis lesbienne. Toute votre équipe me méprise, mais aucun de vous n'a quoi que soit à me reprocher. Avant de m'accuser, je vous conseille de prendre vos aplombs sinon, vous pourriez vous en mordre les doigts. Je suis un être humain comme vous, ne l'oubliez pas. J'ai droit à ma vie et en aucun temps je ne permettrai à quiconque de me brimer dans mes droits.
- Nous verrons quand le moment sera venu, maintenant retourne travailler et à l'avenir tu peux garder tes menaces.

Claire retourne dans la salle des nouvelles, le cœur rempli d'amertume et d'agressivité envers ceux qui la méprisent, mais elle se sent forte maintenant qu'elle a un allié dans la place. En passant près du bureau de Gilles, elle lui fait un clin d'œil. Quelques secondes plus tard, une jeune femme très jolie fait une entrée remarquée dans la salle de presse, attirant l'attention de tous. C'est Marie Ève Blanchet en personne, la fille du grand patron, qui par sa beauté et son élégance ne passe pas inaperçue. Elle s'arrête au bureau du chef de pupitre et lui dit quelques mots. Après une courte conversation, elle se dirige tout droit vers le bureau de Gilles Martin, rendant curieux tout le personnel et même Claire.

– Bonjour Gilles, dit-elle avec un charmant sourire.

Surpris, Gilles se lève aussitôt, renversant presque sa chaise ce qui en fait sourire plus d'un, alors qu'une chaleur intense monte en lui jusqu'à son visage. Il tend néanmoins la main à la jeune femme qui s'empresse de lui dire à voix basse. « *Ce soir au Gambrinus, à vingt heures et ne soyez pas en retard.* » Sans attendre la réponse, elle se dirige vers la sortie. Claire s'approche aussitôt, curieuse de connaître la raison de cette visite inhabituelle. Il lui fait part de l'invitation reçue et Claire tourne des talons sans poursuivre la conversation. Gilles croit déceler un brin de jalousie dans son regard et son comportement. Il sourit devant la réaction de sa partenaire qui agit comme une véritable sœur en se faisant protectrice. Pour sa part, il

est plus que surpris de cette invitation, il a hâte d'en connaître la raison.

La journée semble vouloir être calme pour les faits divers et Gilles décide de poursuivre son travail, afin de localiser quelques personnes qui pourraient l'aider. Il fait plusieurs appels, mais personne ne semble vouloir réveiller les morts dans cette affaire qui s'est terminée dans la tristesse et le chagrin pour plusieurs. C'est sur cette constatation qu'il réfléchit, ce qui l'amène à penser à quelqu'un de bien précis, Jeanine Gagnon, l'épouse et veuve de Pierre Gagnon.

~

Pendant ce temps, une rencontre se déroule au bureau de Jacques Gagnon. En apprenant le nom de son visiteur inattendu, Gagnon est devenu soudain nerveux, un peu comme si un mort lui apparaissait. Pourtant, la curiosité le pousse à recevoir cet homme qu'il n'a pas revu depuis bientôt quinze ans. Louis-Jacques Courtemanche s'avance dans le grand bureau et Jacques Gagnon a peine à le reconnaître. L'homme a vieilli considérablement et son comportement a beaucoup changé, tout comme sa présentation d'ailleurs. Il a perdu toute prestance et son bon goût pour les vêtements de qualité. S'il l'avait rencontré dans la rue, il aurait été incapable de reconnaître l'ex-comptable.

- Alors Louis Jacques, il y a une mèche que l'on s'est pas vu. Comment vas-tu mon vieux? dit Jacques Gagnon nerveusement en tendant la main à son visiteur qui la refuse.
- Laisse faire ta politesse d'hypocrite, ça ne prend pas avec moi, ne me fais pas chier, mon temps est aussi précieux que le tien.
- OK! Je n'insiste pas, alors que me veux-tu?
- 200 000 \$ en billets du Dominion.
- Tu es tombé sur la tête quoi? Pourquoi je te donnerais 200 000 \$ comme ça? Pour tes beaux yeux, lance Gagnon rouge de colère et essayant d'allumer un gros cigare pour contenir sa nervosité.
- À ta place, je serais plus poli et moins arrogant. Depuis ces quatorze années, j'ai vécu dans la misère, j'ai perdu ma famille et je n'ai jamais revu mes enfants. Sans compter que j'ai dû peiner du matin au soir et même de nuit pour gagner ma croûte pendant que tu t'enrichissais. J'ai fait des dizaines d'emplois, travaillant de soir, de nuit, le dimanche et tu crois que je viens ici pour faire rire de moi, tu te trompes. Je veux cet argent et tu vas me le donner gentiment, sinon, tu risques de passer plusieurs années en prison à te faire enculer dans ta graisse.
- Tu n'as rien contre moi, tous les papiers ont été détruits depuis longtemps et personne ne prendra ta parole. Souviens-toi de ton témoignage devant le tribunal.

– Mon témoignage n'est rien contre les papiers que je possède idiot. J'ai une copie de tous les grands livres secrets, de tous les pots de vin, des fausses paies, des fausses factures, de tout, il ne me manque rien. D'ailleurs, je t'ai apporté un petit échantillon.

Jacques Gagnon prend la photocopie et y jette un œil rapide. Il ne fait aucun doute qu'il s'agit bel et bien d'une partie des vrais documents.

– Pourquoi reviens-tu avec ça après quinze ans?

– Parce que j'ai rencontré un journaliste qui s'intéresse à ton dossier et à ce qui s'est passé chez ton seul concurrent avec qui tu viens de former une autre compagnie. Comme tu vois, je suis bien renseigné. Tu sais, c'était une très bonne idée de détruire son équipement, afin que tu sois le seul à soutenir la soumission de 47 millions de dollars pour l'expansion de l'autoroute Du Vallon. J'ai encore quelques bons amis dans le milieu et je sais que les compagnies extérieures ont été mises de côté pour le moment, à moins que personne du secteur ne puisse répondre aux critères avec les équipements et les expertises nécessaires. Sais-tu, à bien y penser, ce n'est plus 200 000 \$, mais 500 000 \$ que tu vas me verser, sinon je remets tous les documents qui sont en ma possession au journaliste. Il se fera un plaisir de tout publier, ce qui te mettra dans une position très désagréable mon vieux. Plus tu vas retarder à me répondre plus la mise va monter. Maintenant, essaie de me convaincre que tu n'as rien à voir avec l'histoire chez le père Benoît et peut-être vais-je te croire. Je sais trop

bien quel escroc tu es et doublé d'un salaud qui vole et abuse de son personnel pour remplir ses poches. Tu leur as volé des millions de dollars en salaire et en avantages sociaux. Pas content de ça, tu fraudes encore avec le béton contaminé, le gravier et tout ce qui va avec. Tu devrais très vite me payer, car je suis impatient, j'ai quatorze ans à rattraper. Tu vas souffrir à ton tour espèce de salaud. Je sais combien tu tiens à ton argent, Séraphin était un enfant à côté de toi.

– Et où tu gardes ces papiers pour qu'on puisse se rencontrer. J'aimerais bien les voir, mais surtout les récupérer au complet.

– Ne me prends pas pour un imbécile. Tu as deux jours devant toi et en attendant tu vas me remettre ce que tu caches dans ton bureau, tes poches et ton petit coffre secret. Courtemanche s'avance de quelques pas et fait bouger une porte de l'ensemble mural qui laisse aussitôt voir le coffre encastré.

Bien malgré lui, Jacques Gagnon lui remet tout l'argent qu'il possède sur place. Dès ce moment, l'ex-comptable sait que la partie est gagnée. Cette demande était le test final et Gagnon a flanché. Fini la pauvreté, les tracas d'argent, il va pouvoir enfin faire une vie agréable et même se lancer dans l'acquisition d'un petit commerce. Il quitte Gagnon, emportant dans ses poches plus de 9 000 \$ en argent liquide. Avant de refermer la porte, il s'adresse une dernière fois à son ex-patron...

– Je vais te téléphoner pour te fixer un rendez-vous. N'oublies surtout pas, 500 000 \$ pas un sou de moins, je sais très bien que tu les possèdes et même beaucoup plus encore. Tu me connais, je suis très pointilleux lorsqu'il s'agit d'argent.

La porte se referme alors que Gagnon est figé sur place. Il est sidéré par cette demande, il sait qu'il n'a aucun autre choix que de payer, sinon c'est la prison à coup sûr. Son cigare comme son humeur s'est éteint à l'idée de se départir d'autant d'argent, cela lui répugnait au plus haut point. Pour lui, l'argent c'est ce qu'il aime le plus, il est plus important que sa femme, sauf pour son fils qu'il adore au détriment de sa fille. Son rêve est de parvenir à modeler son fils à son image.

~

Pendant que Jacques Gagnon réfléchit à ce qu'il allait faire, Gilles Martin pour sa part, sonne à la porte d'une luxueuse résidence du quartier Le Mesnil. Une femme dans la quarantaine avancée, mais de très belle apparence lui ouvre la porte. Elle l'accueille avec gentillesse, mais il constate qu'elle a peut-être pris un verre de trop, sans doute précédé par celui qu'elle tient encore à la main. Son haleine dégage une forte odeur de boisson et elle ne semble pas se soucier de sa sortie de plage qui s'est complètement ouverte sur son maillot, exhibant largement sa poitrine, mais là n'est pas l'intérêt de Gilles. Il n'est pas là pour tomber en admiration de la somptueuse

résidence, pas plus que de sa voluptueuse maîtresse. Jeanine Gagnon l'invite à le suivre, en lui tournant le dos dans un déhanchement provocant et exagéré à la fois sur ses hauts talons sur lesquels elle marche avec maladresse et instabilité. Après avoir traversé le grand salon richement décoré, ils arrivent finalement dans le boudoir qui les conduit à l'extérieur tout près de la piscine. Sans attendre, elle s'allonge sur sa longue chaise en rotin blanc après avoir retiré nonchalamment son survêtement qu'elle laisse tomber près d'elle, non sans indiquer à ce charmant visiteur de prendre place face à elle. Elle le regarde prendre place, le comparant à son mari lorsqu'il avait cet âge, cette vision lui donne une forte envie de le conquérir, du moins essayer. Elle laisse tomber ses souliers, découvrant des ongles bien arrangés et vernis à la couleur de son rouge à lèvres, mais ne retire pas ses verres soleil, afin de pouvoir l'examiner à sa guise.

– Que puis-je faire pour un beau jeune homme comme vous et par surcroît un journaliste? demande Jeanine Gagnon avec son plus beau sourire, tout en passant le bout de ses longs doigts sur le haut de sa poitrine.

– Ma visite est très simple, madame, j'aimerais vous parler de votre mari, mais surtout de son ancienne compagnie et aussi de votre beau-frère Jacques, l'ex-associé de votre mari que je sais être décédé de façon tragique.

– D'abord, rectifions les choses, jeune homme. La compagnie m'appartient encore pour quarante-neuf pour cent. J'ai refusé de vendre après la mort de Pierre, par respect pour lui, malgré les offres alléchantes que m'a fait à plusieurs reprises et encore dernièrement mon beau-frère Jacques. Laissez-moi aussi vous préciser que je n'ai aucunement l'intention de vendre.

– À votre place, j'en serais moins certain. Je possède certaines informations qui pourraient bien vous faire changer d'idées rapidement.

Gilles a décidé de frapper de plein fouet la femme un peu trop certaine d'elle et qui semble ne pas vouloir attaquer son beau-frère.

– Allons jeune homme, allez droit au but et une fois cette affaire réglée nous pourrons nous détendre.

– Vous saviez que votre beau-frère trempe dans des combines illégales?

– Ne me faites pas rire, Jacques a toujours été un spécialiste de ces choses et en ce qui me concerne je m'en lave les mains, car je ne participe pas à ces combines comme vous dites. Je ne fais que ramasser l'argent que la compagnie me verse largement. Dites-vous une chose, si ce n'est pas Jacques qui en profite, ce sera un autre et pour monter une compagnie aussi solide que celle que nous possédons, il faut savoir être agressif et sans pitié pour personne.

– Je ne parle pas de petites fraudes, mais d'actes criminels qui pourraient bien vous faire perdre votre compagnie si lucrative pour le moment. Quand je dis perdre, c'est complètement lavé, madame.

– Je connais Jacques et jamais il n'ira aussi loin comme vous dites et si vous avez des preuves montrez-les moi, je jugerai de leurs importances.

– Je n'en ai pas beaucoup pour l'instant, mais sous peu, je devrais posséder certains documents très importants et impossibles à contourner ou à nier. Cependant, je comptais un peu sur vous pour en savoir un peu plus long.

– Si vous avez cru un seul instant que j'allais dénoncer mon beau-frère, celui qui pourvoit à mes besoins, vous faites fausse route, jeune homme. Maintenant, je n'ai plus rien à vous dire, vous connaissez le chemin du retour, alors prenez-le. C'est dommage, nous aurions pu devenir d'excellents amis, bonjour, monsieur Martin, dit-elle en se couchant sur le ventre, mettant ainsi fin à la conversation.

– Avant de partir, madame, j'aimerais vous faire lire quelque chose. Après avoir vu ce que je possède, si vous êtes encore du même avis, je partirai et ne vous dérangerai plus jamais. Jetez un œil sur ce document officiel et hautement confidentiel.

Jeanine Gagnon se retourne et prend avec impatience les trois feuilles. Elle avance la main vers ses lunettes de lecture posée sur la table en rotin, qu'elle plante sur le bout de son nez. Lentement, elle

fait la lecture à voix basse en marmonnant les mots, ce qui démontrait son peu d'instruction. Puis des larmes descendent sur ses joues, entraînant avec elles, le mascara généreusement appliqué. Les mains tremblantes, elle dépose le document sur ses cuisses, alors que son visage est durci par la colère, la rage et la douleur qui se bousculent dans son cœur.

– L'enfant de putain, il a vendu mon mari pour sauver son cul, le salaud. Il va le payer très cher ce pourri, ce chien dégoûtant, espèce d'ordures, lance-t-elle, incapable de rester assise, empreinte à une violente crise de larmes. Elle renverse la table en faisant voler verres et bouteilles qui se fracassent sur le revêtement de pierre-pavé.

Jeanine Gagnon lance son verre dans la piscine et marche de long en large en serrant les poings. Gilles l'observe et découvre rapidement les origines de cette femme, malgré qu'elle ait voulu à tout prix lui cacher en se comportant comme une femme du monde. Elle est là debout, tournant comme un animal en cage, cherchant quelque chose pour passer sa rage. Finalement, elle se calme et se plante devant son invité les deux mains sur les hanches.

– Qu'entendez-vous faire avec ce document?

– Sans votre aide, rien ou presque.

– Comment êtes-vous entré en possession de ceci?

Gilles lui raconte comment son père avait couvert cette enquête, l'entente avec le procureur et finalement la mort de son mari incapable de supporter cette honte. Elle est impressionnée et l'écoute attentivement, ayant repris place devant lui sur sa chaise. Elle est renversée par la franchise de cet homme et sans hésiter lui demande:

– Que puis-je faire pour vous aider?

– D'abord, prendre vos précautions financièrement, car aussitôt que j'aurai les preuves en main, je ne donne pas cher de votre compagnie et de votre beau-frère. Ce serait une excellente idée que de vous départir de vos actions avant de vous retrouver ruinée. J'aimerais aussi que vous me laissiez fouiller dans les papiers de votre mari, si toutefois il en reste des traces.

– Tous les papiers sont pêle-mêle quelque part dans le sous-sol. Je ferai un peu de ménage et vous remettrai tout ce qui pourrait représenter un intérêt pour vous. Quant à mes parts, elles valent au bas mot dix millions de dollars et je doute que ce salaud ait les liquidités pour payer, quoique c'est la dernière offre qu'il m'a faite.

– Ne vous en faites pas pour lui, il peut facilement emprunter, surtout avec le faramineux contrat qu'il s'apprête à signer. Il aura toutes les garanties nécessaires pour vous payer. Je vous recommande de rester calme et très prudente surtout. Ne lui laissez pas voir votre colère, cherchez plutôt une raison qui vous aurait décidé à vendre. Je ne sais pas moi, une soudaine envie de voyager

dans le monde sans avoir à vous préoccuper de la compagnie. Je ne suis pas inquiet, vous trouverez. Vous êtes une femme intelligente et pleine de ressources.

– Je commence à vous aimer jeune homme, vous venez de réveiller en moi la femme qui aimait se battre au lieu de se laisser vivre. Je suis ravie de votre visite et j'ose espérer vous revoir très bientôt. Je vous tiens au courant de ce qui va se produire avec cet enfant de salaud qui ne va pas tarder à connaître ma vengeance.

Gilles Martin quitte la résidence, accompagné jusqu'à la porte par Jeanine Gagnon qui a maintenant retrouvé tous ses moyens. Elle lui tend la main qu'il serre avec douceur, voulant ainsi lui laisser croire à son amitié. Il sait maintenant qu'elle est devenue sa meilleure alliée. Elle refusera de redevenir pauvre et fera tout ce qu'il lui demandera pour l'éviter, mais aussi pour venger son mari. Maintenant, les choses allaient bouger et son dossier deviendra de plus en plus complet, de manière à ce que son patron ne puisse pas refuser de publier cette fracassante enquête. Il compte bien sur cette affaire pour ancrer davantage sa présence au journal et ainsi obtenir son engagement permanent.

Il rentre à la salle des nouvelles souriant et joyeux. La journée allait très bien se terminer. Une fois à son pupitre, il cherche du regard sa partenaire dont il ne voit pas la bourse à l'endroit habituel. Il ne s'en

inquiète pas outre mesure et entreprend de compléter certaines nouvelles en provenance des réseaux internationaux.

Dix-sept heures approche et la salle est presque vide. Il décide de faire de même et remet en place ses affaires avant de quitter à son tour. Il repense à son rendez-vous fixé pour vingt heures et y voit un excellent moyen de bien terminer cette journée lucrative et hautement satisfaisante pour lui. Il se voit déjà marcher dans le Vieux-Québec avec Marie Ève, après un bon gueuleton avec cette jolie jeune femme qui a sans doute beaucoup à dire et à offrir. Il salive déjà en pensant à ce souper qu'il prendra en composant son menu de fruits de mer qui sont succulents à cet endroit.

En rentrant chez lui, il saute dans la piscine qu'il a fait installer au printemps, afin de permettre à sa mère de s'occuper un peu, mais aussi de se détendre avec ses amies. Après quelques minutes de baignade, il s'allonge sur le patio, afin de se faire sécher par les rayons du soleil encore très chaud. Une bonne bière froide vient compléter son bonheur pour le moment présent.

Comme il déteste être en retard, il se présente au restaurant dès dix-neuf heures quarante-cinq et laisse sa voiture au valet service, non sans lui faire quelques recommandations en lui remettant un généreux pourboire pour confirmer son attachement à ce bolide. Le maître d'hôtel lui indique la table réservée par mademoiselle Blanchet et Gilles lui remet le bouquet de fleurs qu'il a apporté, afin

qu'elles soient placées dans un vase sur la table. Par la même occasion, il commande une bière de micro-brasserie bien froide et s'installe en attendant sa charmante compagne. Un serveur revient quelques minutes plus tard avec les fleurs et la bière qu'il verse avec attention dans le verre approprié à une dégustation. Il n'a cependant pas le temps de prendre sa première gorgée que déjà, celle qui l'avait invitée, s'approche avec un merveilleux sourire de satisfaction en le voyant déjà sur place. Marie Ève s'approche et lui tend ses joues pour recevoir un baiser de bienvenue.

– Je vois que vous détestez comme moi les retards.

– Je suis de ceux qui croient que la politesse commande de ne jamais faire attendre quelqu'un, surtout lorsqu'il s'agit d'une jolie jeune femme.

– Je savais lorsque je vous ai croisé dans le bureau de mon père que vous étiez quelqu'un de bien. Je suis ravi de ne pas m'être trompé.

– Pourquoi m'avoir invité à ce souper, mademoiselle Blanchet? Je croyais que la famille du grand patron ne s'approchait jamais des employés.

– Mon père, c'est mon père et moi, je suis moi. J'ai vingt-six ans et je suis vacciné, alors je n'ai pas à faire ce que veulent mes parents. Je conduis ma vie comme je l'entends et vous m'avez séduite dès que je vous ai vu. Cela vous suffit comme explications? J'oubliais, merci

pour ces jolies fleurs, c'est charmant de votre part d'avoir pensé à cette attention particulière.

– Je suis heureux qu'elles vous plaisent, je ne savais trop quel genre de fleurs vous aimiez alors j'ai fait un mixte des plus jolies. J'ai suivi mon intuition.

– Elle vous a servi à merveille. Alors, comment trouves-tu ton nouveau travail?

– Je suis tout simplement emballé et j'ose espérer atteindre mon but, celui d'être accepté comme permanent et faire ainsi ma place au soleil.

– Je ne doute pas un seul instant que tu puisses y parvenir, avec tout le bagage que tu possèdes. Je me suis permis de jeter un œil à ton C.V. et je serais fort surpris que mon père ne voie pas en toi un excellent élément, sans aucun doute voué au succès. Je te prie de me croire qu'il s'y connaît en la matière.

– Je constate que vous connaissez beaucoup de choses sur moi, beaucoup plus que je n'en connais sur vous. Alors, parlez-moi de vous. Qui est Marie Ève? Cette jeune et jolie jeune femme que vous êtes.

– Avant d'aller plus loin, j'ai soif. Je prendrais bien un peu de vin frais et tu vas cesser de me dire vous, cela m'indispose. Pour ce qui

est de moi, tu as tout dit, je suis jolie, belle, intelligente et en plus la fille du grand patron. Non, non, je blague, n'en crois surtout rien.

Marie Ève lui explique qu'elle est fille unique et que ses parents ne lui refusent rien. Elle a fait ses études en administration et s'attend à prendre la relève de son père le temps venu. Pour le moment, elle se contente de suivre les séances du conseil d'administration et celles du conseil de presse, afin de se familiariser le plus possible avec toute cette énorme machine très complexe. Elle lui avoue ne pas vouloir perdre la moindre occasion de participer aux grandes et petites décisions, mais aussi vouloir savoir tout ce qui se passe, même pour le renvoi ou l'embauche d'un employé, précise-t-elle. Elle l'informe qu'elle n'a pas d'amis de cœur, qu'elle n'en a pas eu le temps jusqu'à maintenant, quoiqu'elle ait quelques bons amis dans son entourage. Elle dit adorer surtout la lecture de biographies et que ses « AB » sont le sport, particulièrement la plongée sous-marine, la natation et la planche à voile. Elle termine son exposée en ne lui cachant pas s'être informée quelque peu sur lui, ce dont elle s'excuse avec un merveilleux sourire.

– Il aurait peut-être mieux valu me demander.

– C'est la raison qui m'a fait t'inviter ce soir, je voulais m'excuser de ma curiosité et de mon indiscretion à ton endroit. Je suis désolé si cela t'as offensé, là n'était pas mon but. Je suis honnête et franche et je

n'aurais pas été capable de garder cela plus longtemps. Je te demande pardon, je suis peut-être allée trop loin.

– Cela ne fait rien.

– Tu m'en veux?

– Qui pourrait en vouloir à quelqu'un comme toi? Maintenant, si nous mangions, j'ai une faim de loup.

Le couple commande le repas agrémenté d'un bon vin. Au cours du repas, le couple s'échange quelques confidences et Gilles se permet quelques blagues qui font rire aux larmes sa charmante compagne. Marie Ève semble s'amuser et Gilles en est très heureux. Le repas terminé, il l'invite à l'accompagner, afin de prendre une marche dans le Vieux-Québec, histoire de faire digérer le succulent repas. Elle accepte avec plaisir et tous deux se retrouvent à marcher l'un à côté à côté, parmi les nombreux autres marcheurs qui apprécient cette merveilleuse soirée. La jeune femme profite des nombreuses occasions qui se présentent à elle pour se frôler contre son compagnon sous prétexte de laisser passer des gens un peu trop pressés. Finalement, elle lui prend la main, ce qui ne semble pas déplaire à Gilles. Les battements du cœur de Marie Ève s'accélèrent, chaque fois qu'elle le frôle, elle rêve déjà de se retrouver entre ses bras.

Après deux heures de marche, la fatigue se fait sentir, alors que la soirée avance.

– Gilles, ça t'irait de m'accompagner à la maison, nous pourrions nager un peu, histoire de nous rafraîchir. Le temps est si lourd, je suis toute en sueur.

– Il est presque minuit et je dois me lever tôt demain, je travaille moi...

– Moi aussi je travaille figure-toi, mais c'est vendredi, tu auras tout le week-end pour te reposer, à moins bien sûr que tu le passes en ma compagnie.

– Bon, si tu le dis. On se retrouve chez toi, si tu me donnes l'adresse.

Devant le Gambrinus, les deux voitures attendent leurs propriétaires et quittent l'une derrière l'autre le vieux quartier. Marie Ève qui est en tête, choisit de passer par le boulevard Champlain et dès qu'elle y est, elle accélère la vitesse de sa Mercedes décapotable, suivie de près par la Camaro qui ne se laisse pas distancer. La jeune femme enfonce l'accélérateur en tenant compte de la faible circulation. Surpris, Gilles ne tarde pas à faire de même et la puissante Camaro bondit, rattrapant facilement sa compagne qui semble en manque de puissance. Il passe à sa hauteur et lui fait un signe de la main, prenant une confortable avance sur la Mercedes qui n'arrive pas à le suivre. Puis, par mesure de prudence, il reprend une vitesse normale et s'arrête finalement devant l'adresse que lui a donnée de vive voix Marie Ève. Elle arrive derrière lui et passe devant, l'invitant à la suivre. Lorsqu'il descend de voiture, il s'approche d'elle et...

– Tu crois que c'est une bonne idée? Tes parents dorment sans doute à cette heure.

– Nous n'allons pas allumer, ni même faire de bruit. On se contentera des veilleuses, de la lune et des étoiles.

– Je dois t'aviser que je n'ai pas de maillot, dit Gilles un peu mal à l'aise.

– Tu es gêné d'être nu devant une femme? Si cela peut te consoler, je n'en porterai pas non plus. Non, je blague, nous avons tout ce qu'il faut, suis-moi.

Ils partent en courant et se retrouvent derrière la grande maison. Elle ouvre électroniquement la porte de la clôture et referme derrière lui. Sans attendre, elle se dirige vers une armoire qu'elle ouvre toute grande, laissant ainsi le choix à son compagnon de se choisir un maillot. Il s'empresse de le faire et cherche un endroit pour se changer, alors que sa compagne s'est simplement tournée de dos en laissant tomber sa robe pour se retrouver en sous-vêtements. Elle se retire à l'écart de quelques pieds, enfle son maillot deux pièces et sans hésiter, elle se lance dans l'eau en y invitant Gilles avec des gestes de la main. Il n'a d'autres choix que de l'imiter et la rejoint en exécutant un magnifique plongeon tout près d'elle. Il demeure sous l'eau, nageant vers l'autre bout de la piscine alors qu'elle tente de le rejoindre. C'est impossible de rattraper cette machine de muscles qui se déplace avec force. Il se retient au rebord de la piscine, attendant

qu'elle arrive à sa hauteur. Aussitôt, elle s'accroche à ses épaules alors qu'elle est à bout de souffle. Elle approche son visage en le regardant dans les yeux, sollicitant du regard un contact. Il n'hésite pas et appose doucement ses lèvres sur les siennes et un long baiser s'ensuit. Après quelques instants, elle recule...

– Je te lance un défi. Le premier arrivé à l'autre bout devra payer un gage à l'autre.

Sans attendre sa réponse, elle plonge sous l'eau et nage de toutes ses forces. Il sourit et se lance à son tour vers la destination d'arrivée. Rapidement, dans des mouvements de brasses, il la dépasse avec aisance et reste debout les bras croisés en l'attendant.

– Je me doutais bien que tu me rattraperais, dit-elle, tentant de reprendre son souffle. Tu es un excellent nageur, impossible pour moi d'être ton égal, je n'ai malheureusement pas ta puissance et surtout ta grandeur.

– Tu veux lever un protêt?

Elle se jette sur lui alors qu'il se laisse tomber à la renverse, l'entraînant avec lui au fond de l'eau. Là encore, leurs bouches se rejoignent et ensemble, ils sortent de l'eau alors qu'il la serre dans ses bras.

– Je suis heureuse d'être avec toi, dit-elle en se dégageant. J'aimerais beaucoup que l'on puisse se revoir, qu'en dis-tu?

– Écoute, je ne voudrais pas te décevoir, mais j'ai passablement de travail et durant le weekend j'ai deux parties de football à jouer à l'université.

– Je vois, se contente de répondre, Marie Ève.

– Je ne veux pas te contrarier, je me sens bien avec toi, mais je ne voudrais pas aller trop vite. Je sors d'une relation et je préfère...

Elle lui place le doigt sur les lèvres, l'invitant à ne pas fournir plus d'explications. Elle se blottit contre lui tout en caressant les poils de ses bras. Elle sait pour sa part qu'elle est déjà très attachée à cet homme. Il représente ce qu'elle a toujours souhaité retrouver dans un homme et au fond d'elle, elle est heureuse qu'il soit aussi réservé, ce qui est un signe qu'il n'est ni profiteur, ni frivole et que son but n'est pas une relation avantageuse avec la fille du patron. Elle ne veut donc pas, de son côté brusquer les choses et courir le risque de tout voir s'envoler. Elle entend bien tout faire pour le conquérir, mais elle sait aussi qu'il lui faudra être patiente.

– Je crois qu'il serait temps que je rentre, dit-il en se séparant d'elle. Il remet rapidement ses vêtements, alors qu'elle l'observe discrètement.

– Dis, ça te dérangerait si je me rendais à ta partie de foot samedi?

– Si tu n'as rien d'autre à faire, j'en serais ravi.

Les deux jeunes gens s'embrassent avec passion et elle le raccompagne à sa voiture, espérant ainsi recevoir un autre baiser. Ce

qui se produisit. Elle le regarde s'éloigner et retourne lentement vers la piscine où elle récupère ses vêtements tout en rêvant d'un futur qu'elle souhaite prometteur. Plusieurs jeunes gens l'avaient déjà attirée, mais chaque fois, quelque part, elle avait été déçue. Marie-Ève était de ces femmes réalistes et savait très bien qu'elle possède beaucoup de choses attirantes pour quiconque voudrait profiter d'elle. Pourtant, ce qu'elle recherchait, c'était qu'on l'aime comme une femme, pour ses qualités et ses défauts, avec ses forces et ses faiblesses. Jamais elle ne pourra tolérer qu'un homme s'intéresse à elle pour ce qu'elle représente dans sa position de fille unique de l'un des magnats de la presse écrite. Elle refuse de souffrir et elle entendait bien prendre tous les moyens pour l'éviter.

Partie six

En ce vendredi, Gilles Martin est heureux de rentrer au journal pour compléter sa première semaine de travail comme journaliste. Arrivé à sa table de travail, il n'y voit pas sa partenaire, qui pourtant est toujours sur place avant lui. Il se dirige vers Émile Savoie qui discute avec des collègues, alors que leur conversation semble très drôle. Il attire l'attention de son patron et le groupe cesse de parler à son approche. Il a un mauvais feeling, quelque chose d'anormal se trame et il aimerait bien connaître le sujet de cette conversation qu'il vient d'interrompre par sa seule présence. Un à un, ses collègues regagnent leur bureau respectif, laissant Savoie seul dans son bureau avec le bleu, le nouveau, le jeune, celui qui est en probation.

Sans attendre, Gilles s'informe de ce qui arrive avec sa partenaire, la croyant malade. Émile Savoie lui fait part qu'elle a été suspendue indéfiniment pour le geste irréfléchi qu'elle a posé. Il lui lance cette information sans ménagement et poursuit en expliquant qu'elle le

restera, aussi longtemps que les procédures judiciaires ne seront pas terminées. Il met fin à la conversation, précisant qu'un autre partenaire lui sera désigné dès lundi. Gilles serre les poings en entendant ces paroles. Il ne peut s'empêcher de montrer son mécontentement en soulignant au chef de pupitre, qu'il risque gros dans cette décision hâtive, qui va à l'encontre de la charte des droits et libertés. Sans insister dans ses remarques, il préfère quitter pour se rendre consulter le représentant syndical, Luc Marceau.

Il s'enquiert auprès de ce dernier, de ce qu'il entend faire du cas de Claire. C'est avec un sourire à peine voilé que le syndicaliste lui fait part qu'il ne fera rien, considérant qu'il est en accord avec la décision prise par la direction. Il ajoute, non sans ironie, que tous ses collègues appuient sa position. Gilles sent monter la colère en lui, mais néanmoins se contient, refusant de s'attaquer à cet homme pour qui il a un profond mépris. Il sait très bien que Claire ne se battra pas pour défendre ses droits, elle est trop durement touchée par les émotions qui l'assaillent et sur lesquelles elle n'a que peu ou pas de contrôle.

Cependant, Gilles refuse de laisser les choses où elles en sont, il a horreur des injustices et qui plus est, lorsque c'est basé sur la malice, la malhonnêteté et pire, la discrimination. Sans attendre, il quitte la salle de presse pour se retrouver dans le corridor. Une seule personne peut encore l'aider, Marie Ève, c'est une belle occasion de voir qui elle est et ce qu'elle vaut vraiment. Il compose le numéro qu'elle lui a

laissé, mais on lui répond qu'elle est absente pour la journée. On refuse de lui révéler où elle se trouve, même s'il insiste, expliquant qu'il est de ses amis. La domestique n'en démord pas et refuse catégoriquement de l'informer. Il ne lui reste qu'une possibilité, le grand patron lui-même. Il monte les étages et parvient finalement devant la secrétaire qui l'informe que le vendredi, son patron ne vient que très rarement au bureau. Elle semble complètement ignorer à quel endroit il pourrait être rejoint. Déçu, il regagne son bureau et recompose le numéro de Marie Ève, cette fois en demandant monsieur Blanchet lui-même. La même réponse lui est faite, lui et madame sont absents pour la journée. Il raccroche, mais ne se compte pas encore pour battu, une autre idée pourrait bien être la solution à son problème. Un ami avocat en droit du travail va certainement pouvoir l'aider dans ses démarches, afin de faire respecter les droits de sa partenaire et amie. Bien sûr, il est le petit nouveau à la salle des nouvelles, à peine cinq jours qu'il est là, mais il ne peut accepter une telle situation sans réagir. Il communique avec Me André Saint-Jean qui, après avoir entendu la version de Gilles, lui dit que son amie a effectivement droit un à recours, soit en vertu de la charte des droits et libertés ou envers le Code du travail. Cependant, elle devra elle-même portée plainte et lui accorder le mandat de la représenter comme procureur. Une injonction pourrait alors être demandée au tribunal, mais le temps presse, tenant compte que l'avant-midi de ce

vendredi est très avancé. Il rappelle à Gilles que les bureaux de la justice ferment ses portes vers quinze heures ou quinze heures trente. Gilles fournit tous les détails et insiste pour qu'il prépare tous les documents, pendant que de son côté, il tentera de rejoindre Claire. Il quitte aussitôt son bureau, pour se rendre directement chez sa nouvelle amie. Il appuie sur le bouton du système téléphonique interne de l'édifice, mais personne ne répond. Il profite de l'arrivée d'un locataire, pour passer la porte habituellement interdite sans la volonté des locataires. Il monte à l'appartement où il frappe dans la porte, mais toujours pas de réponse. Il redescend rapidement et se rend au garage souterrain, la petite voiture est bien garée à sa place. L'inquiétude le gagne, il craint quelque chose de grave. Il repart et localise finalement l'appartement de la concierge et frappe sans arrêt jusqu'au moment où une femme, cigarette entre les lèvres, lui ouvre la porte. Il lui exprime ses craintes concernant son amie Claire Dufour, mais elle refuse carrément d'aller lui ouvrir, s'appuyant sur le fait que seule la police a ce privilège. Devant l'entêtement de la concierge, il saisit son cellulaire, compose le 911 et demande de l'aide pour une personne en état de crise suicidaire. Il donne l'adresse à la préposée, qui en retour, l'incite à demeurer sur place, afin de diriger les secours vers le bon endroit. Maugréant contre Gilles qui lui fait perdre son roman savon, la concierge réintègre son appartement et revient avec les clés en main, invitant Gilles à la suivre. Le temps

qu'ils arrivent devant le trois cent six, déjà la sirène d'une autopatrouille se fait entendre par les fenêtres ouvertes à cause de la chaleur.

Avant que les policiers ne soient en vue, la femme fouille son trousseau de clés à la recherche de celle du trois cent six. Gilles refuse d'attendre plus longtemps, il donne puissant coup d'épaule dans la porte, bousculant la concierge qui échappe cigarette et clés. Il fait sombre dans le salon, toiles et rideaux sont fermés, alors qu'une désagréable odeur de boisson et de vomissure le frappe au visage. Il gagne rapidement la chambre à coucher, personne. C'est finalement dans la salle de bain qu'il retrouve Claire, secouée par de violentes convulsions, la tête appuyée contre la cuvette, le visage blanc comme cire et respirant à peine.

– Vite, une ambulance, c'est urgent, crie-t-il aux policiers qui pénétraient dans le salon.

L'un d'eux décroche sa radio portative et demande aussitôt du secours pendant que Gilles allonge Claire sur la céramique. Elle ne respire presque plus et il tente une réanimation par le bouche-à-bouche, afin de libérer ses voies respiratoires des déchets de vomissures, son pouls est à peine perceptible. Il remarque alors deux bouteilles de pilules ouvertes et vides, sans doute déposées par Claire sur le bord de l'évier. Il n'a plus de doute, la vie de sa copine est en

danger et il faudra faire vite pour la sauver avant que la mort ne fasse son œuvre.

Les ambulanciers arrivent, traînant derrière eux la civière. Gilles explique rapidement l'intoxication aux médicaments et à la boisson, pendant que l'autre préposé cherche à trouver le pouls de la jeune femme. Gilles remet les bouteilles vides de médicaments et laisse maintenant aux professionnels le soin de faire leur travail. Pendant ce temps, il retourne au salon et se laisse choir sur le divan. Une enveloppe blanche et adressée à son nom attire son attention lorsqu'il regarde sur la table basse. Il l'ouvre et fait la lecture des deux pages qu'elle contient. Son rythme cardiaque s'accélère à mesure qu'il progresse dans sa lecture, la première et dernière lettre qu'il aurait pu lire d'elle.

Claire quitte maintenant l'appartement toujours inconsciente et attachée solidement sur la civière qui l'emporte. Gilles replie la lettre qu'il remet à l'un des policiers qui en fait lui aussi la lecture.

– Considérant que mademoiselle Dufour n'est pas décédée, vous allez garder cette lettre au cas où les choses tourneraient mal. À ce moment les détectives en prendront possession en vous contactant, dit le policier qui inscrit les coordonnées du journaliste.

Gilles quitte à son tour, refermant du mieux qu'il pouvait la porte lourdement endommagée, informant la concierge de faire réparer qu'il paiera les dommages. Il remet sa carte dans les mains de la

femme qui n'a pas osé pénétrer dans l'appartement et s'en va la tête basse. Il réalise davantage toute l'étendue du mal qu'on a fait à la jeune femme, la poussant vers le désespoir et l'amenant ainsi à poser un tel geste, attenter à sa propre vie pour se libérer de ce fardeau venu s'ajouter au poids qui l'écrasait déjà.

Pour Gilles, le suicide était un acte inacceptable, qui n'a pas sa raison d'être. Il n'arrive pas à comprendre que quelqu'un puisse trouver dans ce seul aboutissement absurde, ce moyen unique de régler un ou des problèmes qui ont toujours quelque part une solution plus logique et moins dévastatrice. Bien sûr, Claire s'était sans doute vue perdre son emploi, sa profession et en même temps tous ses rêves, du moins l'avait-elle cru pour en arriver là. Pourtant, depuis le peu de temps qu'il la connaissait, il avait observé une forte détermination, mais peut-être n'était-ce qu'un paravent, un bouclier pour ne pas trop souffrir.

Pour sa part, il connaît les salauds qui sont les responsables et la cause de tout ce drame évité de justesse et qui laissera peut-être des séquelles graves à cette jeune femme qui ne demandait pourtant qu'à vivre sa vie où elle se trouvait déjà malheureuse. Il monte dans sa voiture, regarde sa montre, trop tard, il ne reste plus personne au bureau. Il en est soulagé sinon, il aurait pu poser des gestes regrettables ou dire des choses irréparables. Il préfère se rendre à

l'hôpital, après avoir avisé sa mère qu'il ne rentrera pas pour le souper.

À L'hôpital de l'Enfant-Jésus, où il se présente à l'urgence, on l'informe que la jeune femme est maintenant sauvée, mais de justesse. Elle devra cependant passer les deux prochains jours en observation, son cœur ayant souffert de la trop forte dose de médicaments. Il remet sa carte pour qu'il soit avisé si des complications survenaient au cours de la nuit, expliquant qu'elle n'a aucune famille proche dans les environs. Pour le moment, l'état de Claire est stable et elle dormira jusqu'au lendemain. Il n'a donc d'autres choix que de rentrer, ne pouvant apporter davantage d'aide à son amie.

~

Le soleil est radieux sur Québec en ce samedi matin. L'équipe de football est réunie sur le terrain de l'Université Laval, alors que l'entraîneur donne ses dernières instructions à ses joueurs. Gilles avait quand même eu le temps de prendre des nouvelles de Claire qui n'était pas encore sortie de son sommeil. Il n'avait pas la tête à jouer au football, mais il avait une responsabilité envers son équipe, et ses compagnons n'avaient rien à y voir dans ce qui arrivait dans sa vie personnelle. Comme il ne fut pas envoyé sur le premier jeu, il jette un œil vers les estrades où un petit nombre de personnes se sont

rassemblées, mais il n'y voit pas Marie Ève. Peut-être l'a-t-elle oubliée!

La partie se déroule rondement et dans l'enthousiasme, il ne cherche plus à savoir si son amie est présente ou pas. La première demie terminée, il s'installe sur le banc pour prendre un peu de repos et c'est en se retournant que son cœur s'emballe, remarquant directement derrière lui, à quelques rangées de sièges, celle qu'il n'espérait plus voir. Elle le salue de la main et l'applaudit en souriant. La période de repos écoulée, la deuxième demie débute dans un rythme effréné et il joue avec le cœur plus léger. Son équipe remporte de justesse la partie, suite à un coup très précis de Gilles, qui envoie valser le ballon entre les deux perches des buts, marquant ainsi le point gagnant.

Épuisé, il se rend aux douches pour en ressortir environ trente minutes plus tard, presque remis à neuf. Il marche vers Marie Ève et elle se jette dans ses bras pour le féliciter de son exploit sportif. Il aurait tellement voulu la serrer aussi fort qu'il le pouvait et lui dire tout le bonheur qu'il avait ressenti en la voyant, mais il était trop préoccupé par l'état de Claire.

– Tu as ta voiture? s'informe Gilles.

– Quelque chose est arrivé à la tienne? s'inquiète la jeune femme.

– Non, elle est stationnée sur l'autre stationnement qui nous est réservé. Je voulais seulement que tu me suives, j'ai une visite à faire, mais je ne peux pas t'en dire davantage. Tu es d'accord à me suivre?

– OK! Je t'attends ici sur le stationnement.

Quelques minutes plus tard, Gilles arrive au volant de la Camaro et fait signe à sa copine de le suivre. Après une vingtaine de minutes de route, il gare sa voiture en front de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, suivit de près par Marie Ève.

– Tu peux me dire ce que nous faisons ici?

– Je veux te présenter quelqu'un, une amie qui a eu une malchance. Suis-moi, nous ne serons pas longtemps.

À l'entrée, Gilles prend information pour le numéro de la chambre de Claire. Une fois sur place, il entre dans la petite pièce occupée par trois autres personnes. Marie Ève entre, appréhendant ce qu'elle pourrait voir à cet endroit. Claire a les yeux fermés et semble dormir, alors que du sérum coule dans le long tube qui est relié à son poignet droit. Gilles lui touche délicatement le bras, Claire ouvre les yeux et esquisse un bref sourire en reconnaissant son seul et unique ami, mais devient inquiète en reconnaissant celle qui l'accompagne. Elle est honteuse de son geste et tente de dissimuler son visage aux regards de cette femme qui a tout dans la vie. Gilles prend place sur le rebord du lit, alors que sa compagne hésite encore à s'avancer,

visiblement très mal à l'aise. Il lui caresse les cheveux, alors qu'elle ne peut retenir ses larmes.

– Calme-toi, c'est terminé. Tout va s'arranger, tu vas voir, je suis là maintenant. Sèche tes larmes et sois sans crainte, j'ai compris ton geste même si je ne l'approuve. Nous en reparlerons plus tard. Allez, calme-toi. J'aimerais te présenter une amie que tu connais pour l'avoir aperçu au journal. Claire voici Marie Ève Blanchet.

La jeune femme s'approche du lit et serre la main froide de Claire. Elle est impressionnée, ne sachant pas à qui elle avait à faire vraiment, croyant rencontrer l'ex-petite amie de Gilles. Il glisse quelques mots à l'oreille de Claire et l'embrasse sur la joue, en lui promettant qu'il reviendra en début de soirée lui rendre une autre visite. Il lui précise avec un sourire qu'il compte bien la trouver maquillée et souriante.

Une fois hors de la chambre, Marie Ève n'ose pas questionner Gilles, sans doute trop inquiète de la réponse qu'il pourrait lui donner. Cependant, Gilles se doute bien de tout ce qui se passe dans la tête de la jeune femme et il juge qu'il a laissé le supplice assez duré. Parvenu à la hauteur des voitures, il lui demande de prendre place dans la sienne, lui disant qu'il avait certaines choses à discuter avec elle avant qu'ils ne se quittent. Dès qu'elle est installée, il sort de sa poche la lettre de Claire et lui tend. Surprise, Marie Ève la prend de ses mains tremblantes. Elle ouvre l'enveloppe et débute la lecture. Elle ne peut

retenir les larmes qui descendent sur ses joues, à mesure qu'elle comprend la situation. Elle est bouleversée, consternée, mais aussi fort choquée par ce qu'elle vient de lire.

– Comment ont-ils pu faire ça?

Elle s'essuie les yeux du bout des doigts, endommageant du même coup son maquillage, mais ne semble pas s'en faire pour si peu. Trop d'émotions et de colère se font la lutte en elle pour qu'elle s'arrête à un détail aussi futile. Elle serre les poings, alors que Gilles lui raconte la triste histoire de Claire, son employée. Elle comprend maintenant, comment Claire en était venue à poser un tel geste de découragement. Marie Ève semble dans une colère noire.

– Jamais je ne tolérerai que nos employés agissent de la sorte. Dès lundi matin, je vais régler ce problème une fois pour toutes et elle n'aura plus jamais à subir pareil affront. Je peux t'assurer que si quelqu'un offre une résistance à mes ordres, je le fiche carrément dehors, peu importe ce que cela coûtera au journal.

Elle est interrompue par la sonnerie du cellulaire de Gilles qui s'empresse de répondre. Il parle quelques instants avec son interlocutrice et coupe la conversation.

– Gilles, je peux t'emprunter cette lettre, je te la remettrai après la réunion de lundi. Je tiens à ce que mon père sache ce que ses valeureux employés ont fait. Je ne me suis jamais sentie aussi

humiliée et honteuse que maintenant. Tu m'amènes prendre un café quelque part?

J'ai besoin de me rafraîchir un peu pour faire passer cette rage.

– OK! Tes désirs sont des ordres. Tu prends ta voiture?

– Non, j'en serais incapable, nous la récupérerons plus tard, sinon je la ferai prendre par quelqu'un.

La Camaro quitte le stationnement de l'hôpital et Gilles a son plan en tête. Il se dirige vers sa résidence, sans que Marie Ève ne remarque le chemin qu'il prend, trop occupée à parler au téléphone, donnant ses ordres pour qu'on livre des fleurs à Claire. Il est impressionné du comportement de la jeune femme et ne peut s'empêcher de le lui dire.

– Je suis ravi que tu aies réagi comme tu l'as fait, je n'en attendais pas moins de toi.

– Je suis heureuse de te l'entendre dire, mais tu peux m'expliquer où tu me conduis?

– Chez moi... Non, non, calme-toi, il n'y a que ma mère et tu es très bien comme tu es. Tu vas voir, elle est charmante.

Le couple descend de voiture et Gilles la fait passer devant lui alors qu'elle tente de retoucher rapidement son maquillage. Il fait les présentations et Marie Ève ne tarde pas à reconnaître en la mère, les mêmes qualités que possède Gilles. Tous deux passent sur le patio arrière, pendant que madame Martin s'empresse de préparer du café,

quelques biscottes et gâteaux. Quelques minutes plus tard, elle rejoint son fils et son invitée inattendue. Elle observe le comportement de son fils, elle sait qu'il est heureux avec cette jeune femme, une mère ressent toujours ces choses-là. Il a beau être grand et fort, il restera toujours son petit garçon qu'elle a protégé depuis la mort de son mari. Elle parle quelques minutes avec Marie Ève et trouve un prétexte quelconque pour laisser les deux jeunes en tête à tête.

– Ta mère est très gentille, c'est agréable de rencontrer quelqu'un comme elle, cela nous fait voir qu'il y a encore des gens bien, pas comme ces imbéciles qui ont commis cette erreur épouvantable de jugement. Tu sais, je commence à comprendre d'où te viennent ces merveilleuses qualités que tu possèdes.

– Ne crois surtout pas me connaître, ajoute Gilles en riant. Il y a heureusement beaucoup de côtés de moi que tu ne connais pas encore, tu n'as qu'à bien te tenir jeune fille.

– Je ne suis nullement inquiète. Dis-moi, c'était pour le travail cet appel tout à l'heure.

– Oui, une excellente nouvelle d'ailleurs, mais je ne peux pas t'en dire plus pour le moment. Tu devras me faire confiance jusqu'au bout.

– Tu as flairé quelque chose sur lequel tu travailles en secret?

– C'est un peu ça, mais ne me pose pas de question, je n'en dirai strictement rien.

– Comme tu voudras.

– Écoute, ce soir je passe rendre visite à Claire et après on pourrait se rejoindre quelque part. Qu'en dis-tu?

– J'ai une bien meilleure idée. Si tu venais me rejoindre sur le bateau de papa. Il est seul et il pourrait nous faire balader sur le fleuve.

– Pourquoi pas.

Le couple passe le reste du weekend à faire du bateau sur le yacht de la famille Blanchet et des liens se tissent très serrés entre les deux jeunes gens qui se découvrent de plus en plus d'affinités. Joseph Edward Blanchet qui est seul, se fait discret et laisse la place aux jeunes. Son épouse, qui avait dû s'absenter pour assister à un colloque qui réunissait les femmes du troisième âge, aurait bien aimé rencontrer Gilles. Le patron du Courrier s'est donc changé en capitaine et pilote son navire, profitant de la magnifique température pour descendre le fleuve.

Le dimanche soir, de retour à la marina de Québec, un peu après le coucher du soleil, il avait laissé les deux jeunes tourtereaux, pour rentrer rejoindre son épouse, sans doute de retour à la maison. C'est du moins le prétexte qu'il donna aux jeunes pour les laisser seuls. Au cours du weekend, il n'avait pas été question de l'affaire concernant Claire.

~

Le lundi matin, une réunion est convoquée par le grand patron. Tout le personnel sans exception devra assister à cette rencontre, c'était là l'ordre émanant directement de Joseph Edward Blanchet, lequel ordre avait été donné par écrit et déposé sur le bureau de chacun des journalistes de la salle des nouvelles, incluant Émile Savoie.

Il est neuf heures précis lorsque les deux têtes dirigeantes du journal Le Courrier entrent. Joseph Edward Blanchet prend aussitôt la parole et introduit sa fille Marie Ève qui poursuivra, afin de livrer un message très important pour l'ensemble du personnel. Certains chuchotent entre eux, croyant apprendre que le journal était sur le point d'être vendu ou qui sais encore!

Lorsqu'elle prend la parole, Marie Ève est ferme et sa voix porte durement aux oreilles de ceux qui l'écoutent, même son père est surpris. Chaque mot qu'elle prononce est pesé, pensé et n'invite pas à la réplique. La majorité des journalistes, tant féminins que masculins, sont très mal à l'aise et certaines laissent échapper des larmes, en se rendant compte de la méchanceté avec laquelle ils avaient traité Claire Dufour, leur consœur de travail et tout ça à cause de son orientation sexuelle. La fille du grand patron termine son exposé, par un sévère avertissement. Joseph Edward Blanchet n'en revient tout simplement pas, il ne peut s'empêcher de reprendre la parole, appuyant sans réserve ce que venait de dire sa fille pour qui son admiration était sans borne.

Ils quittent tous les deux la salle de conférence, mais avant de sortir, Edward Blanchet invite Gilles Martin à le suivre à son bureau. Un lourd silence règne dans la grande salle, alors que chacun et chacune porte sur ses épaules, l'horreur de leur geste. Émile Savoie doit leur demander de retourner au travail pour qu'ils se décident finalement à bouger de leur chaise où ils semblaient rivés.

Parvenu à son bureau, Joseph Edward Blanchet se retourne et tend la main à Gilles qui se retrouve là pour la seconde fois en moins de deux semaines, alors que nombre de ses confrères n'y avaient jamais mis les pieds.

– Jeune homme, vous avez fait preuve de civisme, de courage, d'honnêteté et de bon jugement envers notre journal et votre collègue. Je vous félicite et vous incite fortement à poursuivre dans cette voie. N'eût été votre sens particulier de la justice et de votre bon jugement, mon journal aurait pu se retrouver dans une fâcheuse position aujourd'hui, merci du fond du cœur. Avant que vous nous quittiez, ma fille et moi, j'aimerais vous inviter à vous joindre à nous pour un petit souper ce mardi à dix-neuf heures. Si cela vous convient bien entendu?

– Ce sera avec plaisir, monsieur.

Marie Ève ne peut se retenir et l'embrasse devant son père. Gilles fort mal à l'aise faillit trébucher sur un gros fauteuil en se retournant pour

sortir. Il referme la porte du bureau et pousse un soupir de soulagement, sous le regard amusé de la secrétaire.

– Je suis fier de toi ma chérie, dit Joseph Edward Blanchet en la serrant contre lui. Je sais maintenant que tu es plus que prête à me succéder. Tu as l'étoffe d'une dirigeante et je ne crois plus que qui que ce soit dans ce journal, n'ose se frotter à toi.

– Les choses ont été faciles pour moi papa, je n'ai eu qu'à suivre l'exemple que tu me donnais chaque jour.

– Ce n'est pas si facile. Beaucoup de jeunes ont ce genre d'exemples bien à la vue, mais ne les voient pas et n'en profitent pas. Toi au contraire, tu as su profiter. Je voulais aussi te dire à propos de Gilles, je crois qu'il sera pour toi un support important, il a d'excellentes qualités qui jouent en sa faveur. Cependant ne va pas trop rapidement ma chérie. Assure-toi qu'il est bien celui que tu crois avant de lui donner tout ton cœur. Je sais que tu vas me dire que tu es certaine, mais sois quand même prudente, tu ne sais pas grand-chose de lui.

– Papa, ce que je sais de lui vaut la peine que je m'y attache. Attends de le connaître mieux et tu verras que j'ai raison à son endroit.

– Je te le souhaite ma chérie.

~

Pendant ce temps, Gilles rejoint son pupitre et ramasse son équipement, s'apprêtant à sortir. La grande majorité de ses collègues le saluent pour la première fois avec sincérité, un sourire timide sur les lèvres. Il n'a pas de temps à perdre avec eux, pas plus qu'il n'a envie d'argumenter ou même de discuter avec ces gens, qui pourtant, sont réputés pour posséder un esprit large et un bon jugement. Il est déçu de constater que dans le cas de Claire, ce même esprit fut très étroit et le jugement grandement discriminatoire. Il se demande même si ces journalistes sont capables de faire leur travail comme il devrait être fait, avec impartialité et dans le plus grand respect des droits et des libertés de chacun. Pour sa part, il voyait le métier de journaliste, comme quelqu'un qui rapporte les faits d'événements, sans juger, sans parti pris, sans dissimulation, laissant de côté les sentiments personnels et n'ayant comme seul but que de renseigner le public. Ce qu'il avait vu en cette première semaine ne ressemblait pas du tout à cette image décevante, ce qui malgré tout, ne l'empêchera pas de devenir un vrai journaliste. Il a de plus en plus l'intention de poursuivre cette carrière, mais à sa manière à lui, avec ses propres idées et ses propres vues. S'il le faut, il quittera Le Courrier pour devenir indépendant et vendra ses propres reportages à travers le monde. Pour lui, être journaliste, c'est de fouiller la nouvelle jusqu'au fond et de rapporter les faits à ceux qui ont le droit de savoir et qui paient pour savoir la vérité et non l'avis des journalistes. Il se rend bien compte que sa philosophie du

journalisme ne semble pas concorder avec celle de ses collègues, à tout le moins jusqu'à maintenant. Peut-être en sera-t-il autrement dans quelques semaines, quelques mois, il ne sait pas. Allait-il lui aussi un jour, tomber dans ce piège qu'il méprise aujourd'hui et devenir un simple scripteur. Il a bien l'intention de lutter contre cela et résister le plus longtemps possible, pour éviter ce piège qui pousse à verser dans la routine, la facilité et le syndicalisme assurant un poste intouchable au détriment du professionnalisme.

Il stationne la Camaro dans l'entrée privée de la résidence de Jeanine Gagnon. Il est reçu avec enthousiasme par cette femme excentrique qui n'a pas hésité, par crainte de perdre son argent et son confort, à se joindre à lui. Elle porte une robe en lin blanc qui lui donne une tout autre allure et son maquillage léger la fait paraître presque jolie, mais son âge est là.

C'est avec gentillesse qu'elle conduit son invité au salon où les attendent café, muffins miniatures et petits croissants. Elle l'invite à prendre place alors qu'elle verse elle-même le café pour prendre place par la suite dans un fauteuil directement en face de lui. Elle déploie tout son charme pour attirer l'attention de Gilles, qu'elle voudrait bien voir devenir plus chaleureux envers elle. Gilles s'amuse de cette situation, mais ne veut pas la décevoir trop brusquement, afin de ne pas nuire aux informations dont il a besoin pour son épineux dossier.

Il n'a pas à faire d'efforts pour la faire parler. Dès sa première gorgée de café avalée, elle lui fait part qu'elle a contacté son beau-frère, qu'il lui a semblé agréablement surpris qu'elle accepte finalement de céder ses parts. Après un peu de marchandage, il fut convenu que les papiers seraient prêts rapidement et que le montant serait de dix millions de dollars, dès qu'il aura en poche le contrat de quarante-sept millions de la CUQ pour le prolongement de l'autoroute Du Vallon. Gilles est ravi et fort intéressé d'entendre ces paroles dont il ne connaît pas vraiment les retombées finales. Elle lui raconte différentes autres choses en rapport à la mort de son mari et des combines de Jacques Gagnon. Elle lui remet plusieurs documents qu'elle avait en main, s'approchant de Gilles pour les lui expliquer. Il se montre hautement intéressé, elle ne se prive pas de lui toucher les mains, le frôlant aussi souvent qu'elle le peut osant même appuyer sa poitrine sur son bras dans une tentative de lui montrer quelque chose. Gilles commence à se sentir mal à l'aise, mais ne peut bouger par crainte de la frustrer. Elle se penche vers lui, découvrant le haut de sa poitrine par l'encolure évasée de sa robe.

Gilles en sait suffisamment et se lève, prétextant un autre rendez-vous. Il prend possession des documents qu'elle a déposés sur ses genoux. Elle semble déçue qu'il ne soit pas plus entreprenant envers elle et sans hésiter, elle accroche ses longs bras autour du cou de son visiteur, l'attirant vers elle pour l'embrasser sur la bouche avec

passion, grognant son plaisir et sa satisfaction. Gilles pour sa part, n'a pas l'intention de poursuivre ces ébats, il se détache sans la brusquer, lui expliquant qu'il devait absolument quitter. Elle fait la moue comme une enfant à qui l'on vient de retirer sa poupée, mais ne se compte pas pour autant battue. Elle lui fait une invitation prochaine en lui promettant de belles surprises. Avant qu'il ne sorte, elle lui souffle du bout des doigts, un baiser imaginaire tout en faisant son plus beau sourire, agissant comme une jeune fille quittant son amoureux. Gilles referme la porte derrière lui avec un soupir de soulagement. Il voudrait bien essuyer sa bouche, mais n'ose le faire avant d'être assez loin, par crainte qu'elle ne l'observe de la fenêtre et interprète ce geste comme un geste de dégoût. Il est content de lui et de tout ce qu'il a pu apprendre, tout ceci venait appuyer solidement son dossier. Maintenant, il n'avait plus aucun doute, Jacques Gagnon est bel et bien l'auteur des dommages chez les Constructions Benoît et l'octroi du contrat en était le mobile.

Partie sept

Pendant ce temps, dans le bureau du P.D.G. des Constructions Routières du Québec, Jacques Gagnon est dans tous ses états. Ses hommes ont fait une gaffe magistrale qui l'a mis dans une colère noire. Les coups de poing pleuvent sur son bureau, accompagnés de mots peu élogieux à l'endroit des trois hommes qui acceptent sans répondre les nombreux reproches. Ce qui rend Gagnon aussi furieux, ce n'est pas surtout l'état de Courtemanche, ça, il s'en fiche complètement. C'est le fait que ses incapables d'hommes n'ont pu récupérer les documents recherchés et fort compromettants pour lui. Une autre raison s'ajoute à cette colère, ils n'ont pas identifié le journaliste qui s'acharne depuis quelques jours à vouloir réveiller les morts.

Le téléphone sonne, il décroche avec rage, hurlant un oui qui résonne lourdement aux oreilles de sa secrétaire. Après quelques secondes, il repose doucement l'appareil, le visage complètement changé,

souriant, alors que toutes traces de colère ont maintenant disparues. Il se rend à son unité murale, ouvre les deux portes pour en sortir une bouteille de gros gin et quatre verres qu'il remplit presque à ras bord. Les trois hommes se regardent sans comprendre ce qui a provoqué ce changement subit de la part du patron. Ils ne tardent cependant pas à connaître cette raison. On venait de l'aviser que le contrat était maintenant et sans contredit dans sa poche. Gagnon lève son verre en même temps que ses hommes de main, voyant déjà les millions entrer dans ses poches. Il avale le contenu de son verre avec une grimace qui se change en sourire de satisfaction. Il allume son gros cigare tout en offrant la boîte à ses hommes, alors qu'habituellement elle lui était réservée uniquement. Il regarde ses hommes de main et...

– Vous autres au travail, vous avez assez perdu de temps, je vous verrai plus tard.

Jacques Gagnon se cale dans son gros fauteuil de cuir capitonné, tenant fermement son cigare entre ses dents, il rêve du futur. Il sera maintenant le seul à accumuler les profits. Il n'aura plus à remettre sa part à cette idiote de belle-sœur, qui a finalement accepté son offre, sans connaître vraiment les retombées de ce faramineux contrat. Il revoit le père Benoît avec qui il a signé une entente, qui lui permettra de récolter encore plus d'argent par des économies directes et imprévues auparavant dans son plan. Il se voit déjà devenir l'associé direct du père Benoît, ce vieil idiot qui avait cru le posséder, lui et sa

compagnie pour une bouchée de pain. Tout se déroule comme prévu par lui. Son plan est sans faille et parfait, sauf bien entendu l'erreur commise par ses hommes de main, qui n'ont pas su compléter la mission qu'il leur avait confiée: Attaquer Courtemanche et lui faire cracher l'endroit où se trouvaient les documents qui pouvaient lui coûter un demi-million de dollars. Son ex-comptable va cependant apporter son secret dans sa tombe. Il n'a donc plus à s'en faire, tout est bien qui finit bien.

~

Gilles Martin attend au poste de l'urgence de l'hôpital saint François d'Assise, pour rencontrer le médecin responsable du cas, Courtemanche. Armé de patience, il passe son temps à observer les gens qui déambulent derrière les écrans placés autour des lits. Infirmières et internes courent dans tous les sens, pressés par les événements qui s'accumulent les uns à la suite des autres.

Un jeune médecin, avisé par une infirmière, se dirige vers Gilles qui se lève aussitôt. Il s'avance vers le professionnel en lui tendant la main. Les deux hommes parlent quelques minutes et se séparent au grand désappointement du journaliste qui vient d'apprendre que Courtemanche, s'il est sauvé, demeurera un légume, incapable de parler, d'entendre ou même de réaliser son propre état. Il reprend place sur sa chaise, réfléchissant rapidement à ce qu'il vient

d'entendre. Son meilleur témoin s'est envolé vers d'autres cieux, celui-là même qui aurait pu dévoiler les plus beaux secrets de Gagnon. Il décide de revoir l'infirmière-chef, afin de lui demander l'autorisation de rendre visite à Courtemanche, malgré son état.

Dans la chambre commune où se trouvent six lits, l'homme, inerte, est enveloppé de nombreux pansements qui laissent à peine voir ses yeux et deux trous à la hauteur du nez d'où sortent les tubes qui l'aident à respirer. Gilles regarde autour de lui, personne ne semble porter attention à sa présence. Il ouvre le tiroir du petit bureau servant à entreposer temporairement les effets personnels de l'homme. Son portemonnaie est là replié et gonflé de papiers peu importants et sans intérêt. Même sa propre carte de visite est là, il la tourne entre ses doigts et c'est à ce moment qu'il remarque le mot « tapis » écrit à la main. Il cherche à comprendre, mais n'y parvient pas et place simplement la carte dans sa poche, voulant ainsi éviter qu'elle ne tombe dans des mains dangereuses. Tout le temps qu'il demeure sur place, Courtemanche ne bouge pas, il reste inconscient de ce qui se passe autour de lui. Gilles lui touche la main, mais n'obtient aucune réaction.

Une fois qu'il a quitté le malheureux homme, il se retrouve dans sa voiture, toujours tracassé par ce qu'il a lu derrière sa carte qu'il regarde à nouveau. Il s'arrête devant le gros immeuble de trente-six logements, plus ou moins dans un bon état. Il cherche le concierge et

finit par le localiser au deuxième plancher. Alors qu'il lui pose certaines questions, l'homme semble impatient et peu coopératif. Gilles tire un billet de 50 \$ de sa poche, ce qui semble le décider à collaborer. Il accepte finalement de lui ouvrir la porte du 416, lui demandant de bien refermer après son départ. Une fois seul, il examine attentivement les lieux qui sont dans un désordre absolument incroyable. Tout est brisé et renversé sur le sol, le matelas complètement éventré, les vêtements éparpillés dans tous les sens, bureaux et commodes renversés, tiroirs brisés et même les rideaux ont été arrachés. Tous les cadres décoratifs sont sur le plancher, brisés, alors que les coussins du divan ainsi que le fauteuil berçant sont également éventrés. Pas un coin, pas un objet n'a été épargnés par les auteurs de cette sauvage attaque. Il relève une chaise de la cuisine et s'assoit quelques instants, cherchant à élucider pourquoi le mot « tapis » avait été écrit au dos de sa carte d'affaires et pas ailleurs. Une idée surgie dans sa tête, il passe au salon et entreprend de soulever le tapis qui obéit aussitôt. Sans peine, il découvre une feuille, puis une deuxième. Il se relève et enlève les meubles qui lui font obstacle. Une fois la place dégagée, il se remet à quatre pattes et poursuit son investigation. Il récupère ainsi plus d'une centaine de feuilles photocopiées, où sont inscrits des chiffres et des noms. Il termine à peine de replacer le tapis qu'il reçoit un violent coup sur la tête, qui l'envoie dans les bras de Morphée.

Il ne sait pas combien de temps il est demeuré allongé sur le plancher. S'il en juge par l'engourdissement qu'il ressent aux jambes, certainement plus d'une trentaine de minutes ont pu s'écouler. Il se masse l'arrière de la tête où il touche une importante bosse très sensible, accompagné d'un mal de tête. Ce qui lui fait encore plus mal, c'est précisément en s'apercevant qu'il n'a plus les documents récupérés, ils ont disparus en même temps que son ou ses agresseurs. Il reste assis quelques minutes le temps de récupérer complètement et retrouve son portefeuille sur le plancher. Après une rapide vérification, il n'y manque rien, même son argent y est. Cependant quelque chose le tracasse, ces hommes connaissent maintenant son identité, son adresse et pour qui il travaille.

Il referme la porte derrière lui, comme promis au concierge qu'il a retracé pour la seconde fois. Il sonne à la porte identifiant son appartement. Quelques secondes d'attente et la porte s'ouvre devant l'homme qui semble surpris de le voir. Il prend peur et veut refermer sa porte, mais la main puissante de Gilles la bloque rapidement en même temps que son pied. Il repousse la porte et le concierge le regarde en tremblant. Gilles comprend le pourquoi de cet énervement, en voyant deux billets de 100 \$ sur la table du salon tout à côté de celui de 50 \$ qu'il lui a versé quelques minutes auparavant. Il s'avance vers l'homme qui tremble en voyant ce colosse prêt à tout. Il recule et finit par tomber sur le divan qui renverse presque sous

son poids. Gilles le prend par l'avant-bras et serre fortement en le soulevant pour le remettre debout, provoquant des grimaces de douleurs sur le visage de l'homme. Il y met encore plus de force et l'homme finit par lui avouer avoir reçu cet argent de deux hommes qu'il ne connaît pas, mais qui lui avait demandé de les avertir si quelqu'un d'autre que la police venait à l'appartement. Même après l'insistance de Gilles, l'homme ne peut dire le nom des hommes, sauf un numéro de téléphone qu'il lui donne. En voyant le numéro, le journaliste sait qu'il s'agit d'un cellulaire.

Sans s'attarder plus longtemps, Gilles ramasse les trois billets de banque et quitte les lieux alors que le concierge masse son avant-bras douloureux. Il sait qu'il peut obtenir facilement le nom du détenteur du numéro par son service téléphonique. Il procède rapidement à la vérification et obtient un nom qu'il ne connaît pas, qu'il entend pour la première fois. Malgré le fait qu'il possède le nom, il n'a pas pour autant l'adresse du détenteur, car on lui a refusé cette information. Dans l'annuaire téléphonique, aucun nom ne figure à la description reçue. Il est certain que ce sont des hommes de Gagnon, mais il n'en a aucune preuve et encore moins une relation directe avec ce salaud. Il compose numéro de la compagnie de Gagnon, mais la réceptionniste l'informe qu'aucun employé ne répond à ce nom. Déçu, il raccroche dans un geste d'impatience.

Il regagne la salle des nouvelles après avoir inscrit à son carnet les quelques noms qui lui trottent encore dans la tête après les avoir lus sur l'une des feuilles. Installé à son pupitre, il réfléchit à tous ces événements qui se sont déroulés ces derniers jours. Il procède à une révision complète du dossier, ne sachant plus vraiment où il doit se diriger. Doit-il tout remettre à la police ou simplement poursuivre ses recherches en espérant être un peu plus chanceux? La police arrivera-t-elle à prouver quelque chose contre Gagnon ou manquera-t-elle son coup comme cela s'est produit dans le dossier de son père?

Il préfère rentrer chez lui penser à tout cela à tête reposée, malgré le message laissé par Marie Ève à son intention. Dans sa voiture, il ne peut résister à l'envie de communiquer avec cette femme qu'il apprécie de plus en plus à chaque fois qu'il est en contact avec elle. Elle semble déçue qu'il refuse son invitation à la baignade, préférant se reposer pour le lendemain soir. Elle se résigne à accepter ses explications et lui demande d'arriver un peu plus tôt le lendemain. Il poursuit sa route vers chez lui, rêvant déjà à la bonne bière qu'il allait s'envoyer après une bonne trempette dans la piscine. Il est surpris que son patron Émile Savoie ne l'ait pas contacté de toute la journée.

Il rentre finalement chez lui et sa mère qui connaît ses habitudes, lui apporte sa bière tout près de la piscine, dont l'eau éclabousse déjà la pelouse tout autour. Elle l'observe quelques instants, puis rentre poursuivre son souper. Sorti de l'eau, il s'allonge sur sa chaise

préférée pour se faire sécher par les derniers rayons du soleil. Il tente de faire le vide en lui, afin de mieux y voir clair dans toute cette histoire complexe.

Alors qu'il est absorbé dans ses pensées, il entend soudain un bruit qui attire son attention, en provenance de l'intérieur de la maison. Il se lève lentement, voulant s'enquérir à sa mère de ce qui se passait. Dès qu'il met les pieds dans le salon, il est accueilli par le canon tronqué d'un gros calibre 12. Dans un miroir fixé au mur de la pièce, il aperçoit l'homme portant une cagoule qui le tient en joue. Il lève aussitôt les bras, cherchant sa mère du regard, alors que la noirceur commence à descendre sur la ville. Il est nerveux et inquiet lorsque son agresseur le pousse vers la cuisine. La scène qu'il y découvre déclenche la colère en lui, mais il ne peut rien faire sans risquer de causer des blessures à sa mère. Deux autres gars sont assis à la table de la cuisine et boivent une bière par l'ouverture de leur cagoule. Sa mère est là, assise sur le plancher et appuyée contre le réfrigérateur. Ses poignets sont liés ainsi que ses chevilles, alors que des larmes coulent sur son visage inquiet et apeuré. En apercevant son fils, elle ne peut retenir un long cri de détresse, aussitôt atténué par un des hommes qui lui plaque une main sur la bouche. Elle tente dans un effort désespéré de se défaire de ses liens. Gilles lui demande de se calmer, craignant qu'elle ne se blesse trop gravement. Le colosse serre les poings, il doit éviter toute tentative qui pourrait mettre la vie de

sa mère en danger. Il ne connaît pas les intentions de ces hommes pas plus que les motifs qui les fait poser ces gestes. Il a bien une idée, mais il n'ose y croire vraiment. Gagnon serait-il allé jusqu'à les faire attaquer, lui et sa mère?

Celui qui semble être le chef du petit groupe, mais aussi le plus corpulent, se lève et avance vers lui.

– La leçon donnée à Courtemanche t'a pas suffi comme exemple. Il faut que tu fourres encore ton nez dans nos affaires. On connaît tes moindres gestes et maintenant tu vas me donner tous les autres documents que t'as en ta possession, sinon ça va être ta fête. J'attends, mé abuse pas de ma bonté, elle est très limitée et pis ta mère pourrait bien payer à ta place.

– Je n'ai aucun autre document ici ou en ma possession, vous avez tout pris chez Courtemanche.

Au même moment, Gilles reçoit un violent coup de crosse derrière la tête, appliqué avec force par l'homme derrière lui, celui-là même qui le menaçait avec son arme de calibre 12.

– Attachez-le comme il faut, surtout bouchez-lui lé yeux pis la bouche, y va dormir pour un bon moment. T'aurais pas pu attendre que j'te donne lé ordres avant de le mette K.O., j'avais dé choses à lui faire dire. Grouillez-vous, je m'occupe de la vieille.

Sans attendre, l'homme s'agenouille près d'Élisabeth Martin qui est morte de peur. À l'aide d'un couteau à cran d'arrêt, il coupe le devant de la robe au niveau de la poitrine, faisant sauter les boutons les uns après les autres, puis s'attaque au soutien-gorge qu'il coupe en plein centre, libérant la poitrine de la pauvre femme, qui hurle son dégoût et sa peur. L'homme ne s'arrête pas là, il enfonce un morceau de la robe dans la bouche de la femme terrifiée. Elle tente de le mordre, mais n'y parvient pas. Déchaîné par l'envie, il lui assène un solide coup au visage. Elle perd conscience et sa tête retombe mollement sur le côté du réfrigérateur, pendant que du sang coule de sa lèvre inférieure, poursuivant sa course sur la peau blanche de sa poitrine mise à nue. Il ne perd pas instant, poussé par l'excitation, il lui prend les seins qu'il masse avec fureur. Il s'arrête un moment, défait son jeans sale et en retire son membre en érection, qu'il s'empresse de masturber, mordillant le bout des mamelons avec rage, tout en grognant de jouissance. Il éjacule sur elle et termine en s'essuyant avec la robe à la portée de sa main. Un des hommes qui l'accompagne s'avance à son tour en baissant rapidement son pantalon pour s'exécuter à son tour. Il est aussitôt empêché par son patron qui le retient, lui faisant remarquer qu'ils ne doivent pas la violer sinon ils n'obtiendront rien du fils. Il leurs demande d'être patients, que plus tard, ils pourront s'en donner à cœur joie si l'homme ne répond pas avec satisfaction. Bien malgré eux, les deux hommes refoulent leurs instincts sauvages de bête, pour se défouler

sur Gilles qui commence à bouger. Ils le frappent des pieds et des poings au visage et au corps sans même regarder où les coups atteignent le journaliste.

Dans un râlement, Gilles ouvre finalement les yeux, tentant de se défaire des liens qui retiennent ses poignets, mais sans succès. Le chef du trio ordonne qu'on les reconduise au sous-sol, voulant ainsi éviter d'être pris par surprise par un éventuel visiteur. Alors que Gilles descend l'escalier, parvenu sur la cinquième et avant la dernière des marches du bas, une violente poussée le fait plonger vers le tapis où il tombe lourdement. Heureusement pour lui, son entraînement de football lui permet de se protéger considérablement, évitant ainsi une blessure grave. Il demeure face contre le sol, attendant les instructions de ses agresseurs. Lorsqu'il est passé près de sa mère encore inconsciente, il a pu entrevoir ce qu'ils lui avaient fait. La rage le ronge, poussée par une colère sans borne. Cependant, malgré l'horreur, une voix intérieure lui dit de ne rien faire pour le moment, qui pourrait retomber sur sa mère. Il n'a plus le sens du temps qui s'écoule, tout lui paraît extrêmement long. Puis, après un certain temps, sa mère est descendue elle aussi et projetée sans ménagement sur le divan-lit devant le foyer au gaz. Il entend refermer la porte du sous-sol, tout en haut de l'escalier, qu'il n'avait jamais descendu aussi rapidement.

Le chef du petit groupe s'approche à nouveau de lui et le retourne sur le dos malgré sa forte corpulence. Au même moment, il reçoit une ruée de coups qui lui font prendre conscience de toute la douleur accumulée et dont l'engourdissement diminuait. Il se rend alors compte que la corde qui retient ses poignets avait dû se relâcher dans sa chute, pas suffisamment pour le libérer, mais il y avait relâchement. Pendant que les trois hommes discutent entre eux, il en profite pour donner toute la puissance à ses muscles et dans un dernier geste de confiance, il libère une main, non sans ressentir une forte douleur. Alors que l'un des hommes prend position à cheval sur son estomac, il risque le tout pour le tout, l'agrippant de ses mains puissantes, il crie sa colère en le projetant contre le mur derrière lui. Il se relève, mais retombe aussitôt vers le sol, après avoir reçu une décharge d'arme à feu, tirée par l'un des deux autres qui pris de panique devant le coup de force, n'a pu se contrôler. La balle du revolver l'a atteint au centre du ventre, tirée à bout portant par l'homme qui est encore surpris que son arme ait craché avec autant de force et de précision. Élisabeth Martin, qui avait entretemps repris conscience, se défait du morceau de vêtement qu'elle a dans la bouche et hurle sa douleur de voir son fils qu'elle croit mort. Pour elle, c'est la mort qui l'a frappé, tout comme son pauvre mari. En quelques secondes elle revoit toute l'horreur de la mort de son mari et ne cesse de hurler pendant que les trois hommes, pris de panique, quittent rapidement le sous-sol. La douleur d'Élisabeth Martin lui

donne le courage et la force alors qu'elle se laisse tomber sur le sol en fournissant un effort surhumain pour se libérer, ce qu'elle réussit finalement, sans savoir comment elle y était parvenue. Au chevet de son fils unique, elle crie sa douleur en voyant la blessure d'où coule un filet de sang qu'elle cherche à arrêter en y appliquant un morceau de linge qu'elle déchire à même sa robe déjà en morceaux. Prenant les deux mains de Gilles, elle les place sur la blessure en espérant que leur poids sera suffisant pour arrêter l'hémorragie. Sans attendre, elle décroche le téléphone et compose le 911, demandant de toute urgence l'assistance d'une ambulance pour son fils blessé par une arme à feu. Elle crie son adresse puis laisse tomber le combiné malgré les instructions de la réceptionniste, pour retourner auprès de son fils qui, à sa grande surprise, semble vouloir reprendre conscience.

– Ne bouge pas mon chéri, ne bouge pas, une ambulance sera là bientôt. C'est terminé, ils sont partis mon bébé.

Gilles ouvre les yeux, alors que des larmes s'y accumulent en voyant que sa mère était là, encore vivante. Elle l'embrasse tendrement sur le visage tout en lui caressant les cheveux. Il n'y en plus que pour lui, oubliant ses propres blessures et sa souffrance. Maladroitement, elle cherche à refermer sa robe, mais n'y parvient pas, le tissu étant trop endommagé.

Elle entend marcher en haut puis des voix lui parviennent lorsque la porte du sous-sol s'ouvre. Un policier descend prudemment, tenant

fermement son arme en main. En voyant Gilles étendu sur le sol, il avise son confrère de faire descendre immédiatement les ambulanciers et s'occupe de fouiller les lieux. Satisfait, il revient vers Élisabeth Martin qu'il relève et conduit au divan pour qu'elle y prenne place, laissant ainsi les ambulanciers faire leur travail. Pendant ce temps, il tente de connaître la nature des événements qui ont entraîné cette blessure et son état. Elle n'arrive pas à parler, étant maintenant sous l'effet d'un violent choc nerveux. Le jeune policier doit la laisser quelques instants, le temps de prêter assistance aux ambulanciers qui n'arrivent pas à monter Gilles, allongé sur la civière, dans l'escalier étroit. Élisabeth reste là, incapable de bouger, le regard fixe devant elle.

Le capitaine Louis Duchaîne descend au sous-sol sur les indications de son agent en surveillance et y retrouve la meilleure amie de sa femme.

– Élisabeth, je rentrais chez moi lorsque j'ai entendu les informations vous concernant. Que s'est-il passé?

Élisabeth Martin ne bouge pas et elle ne répond pas. Il prend place près d'elle en la serrant contre lui. De sa main libre, il compose le numéro de sa résidence préalablement programmé sur son cellulaire. Il parle quelques instants avec son épouse Marjorie et replace son appareil dans la poche de sa chemise alors qu'il enlève son veston pour couvrir les épaules de cette amie sauvagement attaquée. Il

comprend toute la douleur, le chagrin et les émotions qui habitent cette femme qui s'est maintenant retirée dans un monde où elle n'a plus conscience de cette troublante et douloureuse réalité.

Aussitôt que Marjorie arrive, elle rejoint son mari au sous-sol et c'est les larmes aux yeux qu'elle le remplace auprès d'Élisabeth. Il lui demande de la conduire dans sa chambre, afin de lui faire revêtir d'autres vêtements plus décents, tout en prenant soin de conserver ceux qu'elle porte. Louis Duchaîne remonte au rez-de-chaussée et donne des instructions à son personnel, afin que tout soit passé au peigne fin.

Le téléphone sonne chez les Martin et c'est Louis Duchaîne qui décroche. Une jeune femme demande à parler à Gilles, mais il répond que ce dernier n'est pas disponible pour le moment, de rappeler dans quelques jours. Au même moment, Élisabeth Martin arrive, accompagnée par Marjorie qui doit la supporter pour qu'elle marche.

– Louis, le linge est sur le lit, je la conduis à l'hôpital immédiatement.

– Attends, je t'accompagne.

Le capitaine Duchaîne ordonne qu'on place des hommes en surveillance autour de la maison avant de quitter les lieux en plaçant son gyrophare portatif sur le toit de sa voiture banalisée. Dès que la voiture de police arrive à l'urgence de l'hôpital, Louis aide son épouse à faire descendre Élisabeth qui, aussitôt rentrée, pousse un hurlement à s'arracher les cordes vocales. Une infirmière s'approche

aussitôt croyant avoir à faire à quelqu'un atteint mentalement d'une crise violente. Le policier la met rapidement au courant des principaux événements, alors que Marjorie garde son amie appuyée contre son épaule. La crise est passée et maintenant la pauvre femme pleure doucement en réalisant l'endroit où elle se trouve. On demande à Marjorie de la conduire dans l'une des salles d'examens, mais Élisabeth s'y oppose, exigeant d'être conduite auprès de son fils. Louis et Marjorie insistent et lui font comprendre qu'on s'occupe de son fils qu'il est hors de danger. Seulement alors, la pauvre femme se calme et accepte de les suivre.

~

Pendant ce temps, Gilles Martin est sur la table d'opération. Un chirurgien s'affaire à réparer les dommages causés par le projectile d'arme à feu, qui n'a heureusement pas touché de points vitaux. Le spécialiste a finalement repéré la trace du plomb qu'il suit à l'aide d'un instrument sophistiqué qui montre la trajectoire à mesure qu'il avance dans son opération. Dès qu'il parvient à proximité du plomb, il apparaît nettement sur l'écran observé par le médecin spécialiste. Une fois les nombreux écarteurs en place, le chirurgien dans des gestes rapides et précis s'applique à le retirer à l'aide d'une longue pince qu'il dirige à l'endroit précis. Il extrait lentement le morceau de métal et le place ensuite dans un Vial, qui sera remis à la police.

Il n'a plus qu'à prendre le crochet auquel est lié le fil chirurgical et à refermer l'intérieur de la plaie aux intestins. Son travail terminé, le chirurgien laisse le soin à son assistant de refermer entièrement la blessure qu'il avait dû agrandir.

Un peu plus d'une heure s'est écoulée alors que Gilles Martin est poussé sur une civière et conduit en salle de réveil où l'attendent sa mère et son amie Marjorie. À peine trente minutes plus tard, le jeune homme ouvre les yeux pour la première fois, revenant d'un long voyage dans l'inconnu de ce monde où certains ont vécu des événements difficiles à raconter et encore plus difficiles à croire.

Élisabeth Martin prend la grosse main de son fils qui se referme sur la sienne. Avant qu'elle n'ouvre la bouche...

– Maman, comment vas-tu? parvient à prononcer faiblement Gilles.

– Ne t'occupe pas de moi, ta santé est bien plus importante que la mienne. Repose-toi, je vais rester là près de toi toute la nuit.

– Non, maman, rentre avec Marjorie. Va te reposer, je vais m'en tirer, t'en fais pas.

En prononçant ces dernières paroles, Gilles Martin sombre dans un sommeil profond, alors qu'une infirmière vient prendre son pouls et sa pression. Elle explique à la mère que l'opération s'est bien déroulée et que son fils allait rapidement s'en remettre, qu'il n'y avait plus rien à craindre. Quelques semaines l'aideraient à se remettre

complètement sur pieds. Élisabeth Martin ne peut retenir quelques larmes de joie, qui descendent sur ses joues pour s'arrêter sur ses lèvres encore très enflées. Elle serre la main de son fils tout en y appuyant son visage mouillé.

Derrière elle, une voix douce prononce son nom. Elle se retourne et reconnaît Marie Ève qui se jette aussitôt dans ses bras. Même si les deux femmes se connaissent à peine, des vibrations très fortes passent entre elles. La jeune femme regarde Gilles et n'ose s'approcher du lit, ne sachant à quoi s'en tenir sur l'état de cet homme pour qui elle ressent un amour encore plus profond qu'elle ne le croyait. Élisabeth Martin la rassure en lui donnant quelques nouvelles sur l'état de santé de son fils. La jeune femme essuie ses yeux du bout des doigts, voulant assécher ces larmes de peur, de joie ou d'appréhension, elle ne savait plus.

Elle prend place près du lit et pose le bout de ses lèvres sur le front de Gilles. De ses petites mains tremblantes, elle touche son visage avec beaucoup de tendresse et d'émotions.

Élisabeth sait maintenant qu'elle peut quitter, son fils est entre bonnes mains et sera très heureux de la retrouver à son réveil. Les deux femmes s'éloignent doucement et quittent la chambre.

Partie huit

– Vous n’êtes que des incapables, crie Jacques Gagnon, qui venait d’apprendre de la bouche de son homme de main, le résultat désastreux du déroulement de l’intervention à la résidence des Martin.

Il marche nerveusement de long en large dans son bureau. Il sait maintenant qui est vraiment ce salaud de journaliste. De cruels et répugnants souvenirs remontent à sa mémoire en se bousculant. Il se souvient maintenant de Gérard Martin, ce de policier zélé qui, voilà près de quinze ans, avait voulu les ruiner, lui et son frère. Mais lui, Jacques Gagnon, avait été le plus fort. Il allait maintenant, devoir s’acharner à l’être avec le fils qui semblait avoir repris le flambeau du père. Il était beaucoup trop près du but ultime pour risquer de perdre à cause de cet homme. Ce jeune imbécile ne connaissait pas encore le pouvoir d’un homme tel que lui. Il se chargera de lui donner la leçon qu’il mérite le moment venu.

– Sortez, je ne veux plus vous voir pour plusieurs jours. Allez à mon camp de pêche et attendez mes ordres. Je vous téléphonerai dès que les choses se calmeront. Allez, dehors, ordonne Jacques Gagnon à bout de nerfs, en mordillant vigoureusement son cigare.

Après que les trois hommes furent sortis, il remplit un verre de gros gin, qu'il avale d'un trait en faisant la grimace. Il regardait sa montre au moment même où la porte de son bureau s'ouvre. C'est Jeanine, sa belle-sœur préférée, qui fait son entrée. Il la regarde s'avancer, alors que l'eau lui vient à la bouche. Il a envie de cette femme à la cervelle légère, mais au corps enivrant et c'est ce soir, sur son confortable divan de cuir noir, qu'il va enfin pouvoir la posséder. Elle lui a si souvent fait des avances, qu'il ne manquera certainement pas cette chance inespérée qui s'offre à lui. Comme il ne reste plus personne dans les bureaux, ils seront seuls. Il en ressent déjà une jouissance seulement à y penser. Un autre de ses rêves allait enfin se réaliser.

– Alors ma chérie, comment vas-tu? lance-t-il en se dirigeant vers elle.

– Comme nous l'avions convenu, je suis venu signer les papiers et recevoir mon chèque.

– OK! Nous allons faire ça tout de suite et après nous pourrions relaxer un peu. Mon notaire a tout préparé, même que le chèque a été certifié par lui sur son compte « *In Trust* ». Tu n'as donc rien à craindre pour le paiement. Attends, je te montre.

Jacques Gagnon ouvre son coffre-fort et en retire plusieurs documents, que Jeanine examine rapidement, pressée de terminer cette affaire. Elle appose sa signature à tous les endroits marqués d'un petit «x» au-dessus de son nom dactylographié. Elle retire le chèque que tient dans sa main droite son beau-frère et l'enfouit dans sa bourse avec un large sourire.

L'homme d'affaires s'empresse d'ouvrir une bouteille de champagne, rempli deux longues flûtes et en remet une à celle qui vient de faire de lui, l'un des hommes les plus puissants de la ville, mais aussi l'un des plus riches. Les deux verres tintent lorsqu'ils se frappent délicatement et tous deux avalent une longue gorgée du précieux liquide, approprié pour la circonstance.

Elle remarque sans peine que son beau-frère ne cesse de regarder sa poitrine, qu'elle a pris soin d'exposer à souhait. Elle prend place sur l'un des fauteuils de cuir noir et croise ses longues jambes qui, dans cette position, laissent largement voir le haut de sa cuisse. Il s'avance vers elle et passe lentement derrière. Après une légère hésitation, il décide de tenter sa chance, après tout elle ne peut que l'engueuler pour son audace. Nerveusement, il lui pose la main dans le cou, puis descend vers l'épaule. Elle feint le plaisir, ce qui a pour effet de l'encourager à poursuivre. Il masse le cou, puis progressivement descend la main vers le décolleté plongeant de son invitée, qui semble vouloir s'offrir à lui. Il frôle cette chair tant convoitée et c'est

précisément ce moment que choisit Jeanine, pour lui demander de remplir son verre. Elle l'observe s'éloigner, ce qui lui donne l'occasion de constater qu'il est grandement perturbé dans son pantalon. Prétextant une chaleur insupportable, il enlève son veston et sa cravate avant de lui apporter son verre. Il prend bien son temps, en espérant sentir se réduire son ardeur un peu trop apparente à son goût. Lorsqu'il s'approche pour lui remettre son verre, elle touche le haut de sa poitrine, comme pour lui confirmer qu'il faisait vraiment chaud. Il passe à nouveau derrière elle et cette fois, entreprend de descendre la fermeture éclair de la robe qui libère aussitôt la proéminente poitrine fortement compressée. Voyant qu'elle ne s'opposait toujours pas, il revient devant elle et caresse du bout des doigts la chair ainsi exposée à ses yeux et à son appétit. Comme pour lui donner le change, elle entreprend de défaire la ceinture du pantalon de son beau-frère, puis lentement s'attaque à la fermeture éclair, alors que le pantalon descend lentement vers le sol, laissant apparaître le sous-vêtement rouge et blanc de modèle boxer, qui avait peine à contenir la protubérance de son sexe de mâle prêt à combattre. De sa main droite, elle retire le membre en érection du vêtement et s'applique à le caresser doucement. Jacques Gagnon est au troisième ciel lorsqu'il se sent ainsi toucher. Les yeux fermés, il s'abandonne à cette femme qui le caresse de plus en plus. Elle s'approche le visage et du bout de sa langue touche légèrement le gland gonflé à pleine expansion, puis ouvrant sa bouche dans un

geste bien décidé, elle mord fortement le membre, qui change les grognements de plaisir en un hurlement de douleur de la part de son propriétaire. Jacques Gagnon porte les deux mains à ses parties intimes qui le font atrocement souffrir. Jeanine, satisfaite d'elle, se lève rapidement tout en refermant avec maladresse sa robe, pour quitter aussitôt la pièce en riant, sans oublier de prendre au passage sa bourse laissée sur le divan qui devait-être la suite logique des événements. Pendant qu'elle sort, son beau-frère s'est laissé tomber à genoux, grimaçant de douleur et refusant toujours de regarder les dommages.

La puissante Cadillac STS quitte le stationnement des bureaux de Jacques Gagnon, dans un crissement de pneus. Jeanine chantonne joyeusement dans sa voiture, heureuse d'avoir pu assouvir avec tant de succès son rêve de vengeance, qui en si bonne route, n'allait surtout pas s'arrêter là. Elle rentre directement chez elle et dépose son précieux chèque dans le coffre-fort, bien à l'abri. Elle laisse aussitôt tomber sa robe, abandonnant derrière ses souliers et elle marche vers la salle de bain en enlevant son seul sous-vêtement avant de passer sous la douche, afin d'effacer toute trace de cette saleté qu'elle a dû toucher.

~

À l'autre bout de la ville, à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, Marie Ève est endormie dans le fauteuil tout à côté du lit de Gilles. Elle n'avait pas eu la force de résister au sommeil. Gilles ouvre les yeux pour la seconde fois et sent la présence de quelqu'un tout à côté. Croyant y retrouver sa mère, il est agréablement surpris de reconnaître celle qu'il avait complètement oubliée au cours de cette aventure. Du bout des doigts, il caresse son visage, provoquant instantanément le réveil de la jeune femme.

– Qu'est-ce que tu fais ici?

– Je remplace ta mère qui semblait exténuée. Elle est rentrée avec son amie Marjorie.

– Je suis heureux que tu sois là.

– Moi aussi, reprend-elle. Lorsque j'ai téléphoné chez toi et que cet homme m'a répondu de rappeler dans quelques jours, je n'y ai rien compris. Mon père était très déçu que tu ne te sois pas présenté à notre souper et cela sans même nous avoir avisés, mais nous avons tout compris en entendant les nouvelles à la télé. Je n'ai pas pu résister et c'est mon père qui m'a conduit jusqu'ici. J'étais complètement incapable de prendre le volant de ma voiture. Voilà, je suis là et très heureuse que tu sois dans cette forme.

– Tu es gentille, dit Gilles qui veut bouger, mais la douleur qu'il ressent l'oblige à renoncer.

– Tu as mal?

– On dirait qu'un train m'est passé sur le dos. Ces salauds n'y sont pas allés de main morte. Mais... le pire c'est maman. Il ne put retenir les larmes qui envahirent ses yeux.

Marie Ève s'avance pour essuyer ce chagrin, alors qu'il lui raconte les événements survenus à sa mère, tout en serrant les dents et les poings avec colère. Il entend bien faire payer chèrement cet affront qu'ils lui ont fait. Il poursuit malgré sa colère, expliquant que sa mère ne méritait pas de subir ce supplice et cette humiliation. Il se sent coupable d'être le responsable de ces affreuses souffrances qu'elle a dû supporter à cause de lui, provoquées par le trop d'enthousiasme donné à son travail. La jeune femme lui prend à nouveau la main et l'ouvre, espérant ainsi effacer cette violence qui lui fait peur. Refusant de lui faire supporter sa peine, il feint d'abandonner sa rage, mais au fond de lui, il sait qu'un jour ces hommes paieront pour leur crime.

– Que comptes-tu faire en sortant? Je veux dire où penses-tu aller, certainement pas chez toi?

– Où veux-tu que j'aille, chez moi bien entendu.

– Tu n'as pas peur qu'ils reviennent?

– Je ne crois pas. De toute manière la police va protéger la maison encore plusieurs jours, je pense. Louis ne permettra pas qu'ils

reviennent faire du mal à maman. Je pourrais aussi faire venir une jolie infirmière qui prendrait bien soin de moi.

– Salaud, dit-elle en riant.

– Tu serais donc jalouse, dit-il en riant malgré la douleur.

– Sois sérieux. Si tu venais chez moi avec ta mère, vous pourriez vous y installer confortablement. Maman serait très heureuse de s'occuper de vous et moi aussi d'ailleurs. Je pourrais engager une infirmière assez âgée et...

– Ne te donne pas cette peine. Je serais très surpris que Louis et Marjorie permettent que nous allions ailleurs.

– Qui sont-ils pour vous, des parents?

Gilles raconte l'histoire de la mort de son père, survenue dans des circonstances tragiques. Il explique le lien qui unissait son père et Louis, décrivant l'aide que le couple leur avait apportée au décès de son père et la grande amitié qui les liait depuis de longues années. Il poursuit en parlant de sa brève carrière, suite à une promesse faite à son père. Marie Ève l'écoute religieusement, sans l'interrompre une seule fois. Elle est bouleversée par ce récit, digne des grands romans de fiction. Quand il eut terminé...

– Tu pourrais m'expliquer pourquoi ces hommes vous ont ainsi attaqué?

Il dresse un portrait rapide de cette sordide affaire, débutée par son père quatorze ans plus tôt, et maintenant sous sa responsabilité. Il affirme avec fermeté, que personne ne lui fera abandonner cette affaire, pas même elle. Malgré les craintes qu'elle lui exprime, Gilles ne se laisse pas influencer, lui expliquant que maintenant, les choses étaient allées beaucoup trop loin pour faire marche arrière. Elle sait qu'il n'abandonnera pas, que jamais il ne pardonnera à ces hommes pour ce qu'ils ont fait.

– Si tu dormais un peu maintenant, tu sembles fatigué.

– Rentre chez toi, tu as besoin de repos et ce n'est pas dans cette chaise que tu vas le trouver.

– Crois-tu que je puisse te laisser comme ça?

– Tu n'as rien à craindre dans l'état où je suis. Vas, tu reviendras en après-midi, si tu as quelques minutes.

– Gilles Martin, tu n'as pas le droit. Tu sais très bien que je resterais avec toi jusqu'à ta sortie si...

– Ne me fait pas rire, ça me fais mal.

– Tant pis, c'est pour les bêtises que tu dis.

La jeune femme pose ses lèvres sur la bouche de Gilles, dont les lèvres fissurées sont encore enflées et malgré tout elle y demeure quelques secondes. Avec regret, elle le quitte au moment où un infirmier entre dans la chambre. Il croise la jeune femme qu'il salue

poliment, avant d'ouvrir à pleine grandeur la porte de la chambre, qu'il bloque avec un morceau de bois coupé en biseau, le poussant du bout du pied. Il s'informe de la santé de son patient, pendant qu'il prend la pression et le pouls. Par la même occasion, il informe Gilles, qu'il sera transféré dans une autre chambre au cours de l'avant-midi et qu'une très jolie infirmière va le remplacer, considérant qu'il est à la fin de son service.

– Dès que le médecin sera passé vous rendre visite, je crois bien qu'il va vous inciter à vous lever. N'essayez surtout pas avant. Maintenant, autre chose, on a rasé votre masculinité afin de vous poser les sondes, ne soyez donc pas surpris.

– Je m'en étais rendu compte, je me sens encore, vous savez, lance Gilles en retenant sa blessure, afin de pouvoir rire.

Tout en continuant à parler, l'infirmier ouvre le grand et vieux rideau qui laisse aussitôt pénétrer les rayons du soleil, qui déjà est levé sur la ville. Gilles est heureux de le revoir, conscient qu'il aurait pu en être autrement. Lorsque l'infirmier quitte la chambre, il ferme les yeux et revoit Marie Ève. Comment ne pas aimer une telle femme, pense-t-il. Puis ses idées vont vers sa mère, alors qu'il serre fortement les poings. Comment va-t-elle s'en tirer, pauvre maman? Pourquoi l'ont-ils violé ainsi, pourquoi? Ils n'avaient pas à faire ça, il leur aurait donné ces saletés de documents s'ils le lui en avaient laissé le temps. Il est interrompu dans ses pensées par l'arrivée de son infirmière et il

a peine à retenir un sourire en la voyant. Elle mesure à peine cinq pieds et son poids doit friser les 165 livres, mais malgré ce fait, son visage était beau et décoré d'un superbe sourire et très doux à la fois. Ils parlent quelques instants et elle lui confirme les informations de l'infirmier quant à son transfert après la visite du médecin.

Dès qu'elle a quitté, une préposée aux malades entre avec un cabaret, transportant le petit déjeuner, qu'elle pose sur la table montée sur roues qu'elle approche vers Gilles. Aussitôt, elle tourne la poignée sous le lit qui se soulève afin de le rendre plus confortable. Après avoir replacé les oreillers, elle lui souhaite bon appétit. Comment avoir un bon appétit en voyant ce plat qui contient des œufs brouillés presque froids, deux petites rôties à moitié couvertes de margarine, tout à côté d'un petit morceau de salade sur lequel on a pris soin d'y mettre, non pas une tranche de tomate, mais une demie. Malgré cela, Gilles mange entièrement ce qu'il a devant lui, puis s'attaque à la petite orange qu'il pèle rapidement, ce qui complètera son repas qu'il considère comme insatisfaisant.

Il doit patienter plus de deux heures avant que le médecin ne daigne lui rendre visite. Pendant qu'un infirmier soulève le pansement, après avoir coupé les bandes entourant sa taille, le médecin examine attentivement la blessure qu'il trouve belle pour la circonstance. Alors qu'il écrit ses remarques sur le dossier, l'infirmier de son côté, s'apprête à refaire le pansement. Le docteur Coulombe l'informe qu'il

devra demeurer encore deux ou trois jours sous surveillance, mais qu'il devra se lever dès qu'il s'en sentira capable, précisant cependant de tenter de le faire le plus rapidement possible, en prenant soin de ne pas trop forcer. Gilles esquisse un sourire et remercie l'homme qui le salue de la main en sortant.

Il est un peu plus de dix heures lorsque quelqu'un se présente à la porte de la chambre. Elle reste là et l'observe, alors qu'il tente maladroitement de se lever. Elle porte des verres soleil, un petit chapeau de paille et un bouquet à la main. Elle remarque les grimaces qu'il fait en posant ses pieds sur le sol, elle a mal pour lui. Gilles qui se sent regarder se tourne, il reconnaît aussitôt Claire qui, malgré son visage encore bouffi, est presque redevenue jolie. Il l'invite à le rejoindre et délicatement elle se colle à lui. Elle enlève ses verres et ses yeux pleins d'eau regardent Gilles, cherchant à comprendre ce qui avait bien pu arriver à son protecteur.

– Je suis si heureux de te voir, je me suis inquiété pour toi, tu sais.

– Je sais. J'ai fait une grosse bêtise et je le regrette. Jamais plus je ne te décevrai. J'ai douté de ton aide et de ta sincérité envers moi. Je te demande pardon Gilles.

La jeune journaliste ne peut plus se retenir, elle fond en larmes dans les bras de son sauveteur, son seul ami. Elle reste comme ça un long moment avant de se reprendre et d'offrir ses fleurs à cet homme qui

lui avait sauvé la vie. Gilles fait quelques blagues et réussit à la faire sourire.

– J’aime bien quand tu ris, fait-il remarquer.

– Je voulais aussi te dire merci pour tout ce que tu as fait pour moi au bureau. Je n’y suis pas encore retournée, mais j’ai reçu la visite de Marie Ève qui m’a tout expliqué. Je suis heureuse Gilles et c’est grâce à toi.

– Maintenant, c’est assez les mercis, sèche-moi ces yeux et dis-moi quand tu reprends le travail?

– Dès lundi prochain, je rentrerai au bureau et je t’avoue que ça me fait un peu peur. Autant je m’en fichais par le passé, autant cela me touche aujourd’hui. Émile Savoie est passé me voir et m’a apporté des fleurs, au nom de tout le monde, avec un petit mot exprimant tous les regrets qu’ils avaient.

– Alors tout est bien qui finit bien. Tu n’as plus à t’en faire maintenant. Tu vas pouvoir travailler librement, être ce que tu es et devenir ce que tu veux. Plus personne ne va te faire de mal, je suis là.

– Je sens que tout va bien aller et c’est à cause de toi et Marie Ève. Je sais que je peux rentrer tranquille.

– C’est tout ce que tu as à faire, nous verrons pour le reste à mon retour. Je dois sortir dans deux jours, tu pourrais passer à la maison, je te présenterai ma mère.

– OK, dit-elle, en l’embrassant une dernière fois.

Gilles la regarde sortir. Il est heureux que les choses se soient arrangées pour elle, elle le méritait bien. Un infirmier entre dans la chambre en poussant devant lui un fauteuil roulant. Péniblement et avec l’aide de l’homme, il réussit à prendre place dans le fauteuil sur roues. Il est conduit sur un autre étage, dans une chambre beaucoup plus agréable, où une surprise l’attendait. Sa mère et Marjorie étaient là pour l’accueillir avec de merveilleux sourires, alors que le capitaine Louis Duchaîne sort de la salle de bain privée. Les deux femmes prétextent vouloir aller chercher du café, afin de laisser le policier avec Gilles.

– Alors, tu peux m’expliquer ce que ces hommes sont allés faire chez toi? Surtout, n’essaie pas de me promener en bateau, n’oublie pas que je connais la musique et j’ai déjà vu nager les poissons.

– Je ne sais pas quoi vous dire, je vous assure Louis.

– Gilles, toi tu peux toujours te défendre, pas ta mère. Souviens-toi qu’elle est très vulnérable et tu ne seras pas toujours avec elle pour la protéger.

– Je sais et jamais je ne lui ai souhaité ça. Je vous jure que je vais retrouver ces hommes et leur faire payer très cher ce qu’ils lui ont fait. Louis, pourquoi l’ont-ils violé et humilié comme ça? Ils n’avaient pas à s’en prendre à elle, c’est à moi qu’ils en voulaient.

– Mettons certaines choses au point tout de suite. Dans le cas de ta mère, elle n'a pas été violée comme tu le crois. Bien sûr, elle a subi de l'humiliation et certaines blessures physiques qui se guériront rapidement. Quant à son esprit, je n'en sais rien, sauf qu'elle est très forte et nous sommes tous là pour l'aider, mais ce qui est le plus difficile pour elle en ce moment, c'est toi. Gilles, elle a peur pour toi.

– Merci mon Dieu de l'avoir épargné, lance Gilles qui a peine à contrôler ses émotions.

– Elle m'a aussi dit que ces hommes voulaient obtenir certains papiers de toi. Quels étaient ces documents? Avant que tu ne me répondes, laisse-moi te dire certaines choses. Je suis allé voir dans le dossier que tu as fait sortir aux archives. Je me suis rendu compte que tu en avais retiré la déclaration de Jacques Gagnon, pourquoi?

– Comment avez-vous fait pour vous rendre compte?

– C'est très simple, mais tu étais trop pressé ou excité pour t'en rendre compte. Au début de chacun des dossiers, il y a une ou plusieurs feuilles qui décrivent tous les documents importants du dossier. Que veux-tu à Gagnon?

– Je suis certain que c'est lui qui est le responsable des dommages causés chez Constructions Benoît et j'entends bien le prouver. J'ai des preuves qu'il a trafiqué beaucoup de choses, mais malheureusement, j'en ai perdu certaines que ses hommes m'ont volées.

Gilles lui raconte les recherches qu'il a faites, ainsi que sa rencontre avec les hommes de main de Gagnon chez Courtemanche. Toutefois, il néglige de parler des rencontres avec Jeanine Gagnon, maintenant son principal et seul témoin. Il préfère garder cette carte en réserve dans sa manche. Le capitaine Louis Duchaîne lui intime l'ordre de ne plus toucher à ce dossier, sous peine de poursuites pour entrave ou dissimulation de preuves essentielles à une enquête criminelle. Gilles à une envie de rire, mais se retient, il sait qu'il a le droit de faire ces recherches, pourvu qu'il n'interfère pas dans une enquête en cours. Comment pourrait-il le faire dans un dossier vieux de quinze ans et classé fermé. Il simule donner raison à l'ami de son père et de sa famille, voulant ainsi éloigner les doutes du capitaine.

– Alors c'est promis, tu laisses tomber ce dossier?

– C'est promis Louis, confirme Gilles en lui serrant la main.

Louis Duchaîne invite les deux femmes à rentrer, afin de retrouver Gilles qui semble en excellente forme, considérant ce qu'il a subi. Il prend sa mère entre ses bras et la serre aussi fort qu'il le peut, tout en prenant garde à sa blessure. Il sait qu'elle restera craintive de cette sauvage attaque pour un certain temps, mais il a confiance que les choses vont se calmer. Il devra cependant régler cette affaire assez vite, afin de régulariser la situation et il entend bien la terminer, aussitôt qu'il sera dans une forme minimale pour agir en toute sécurité.

Après le départ de sa visite, il téléphone à Jeanine Gagnon.

– Alors mon petit chou, comment vas-tu? demande-t-elle en riant, très heureuse de l'entendre.

Il lui explique dans les grandes lignes ce qui s'est produit dans les derniers jours. La voix de la femme change rapidement, elle ne sait que dire et répond par de simples murmures. Il lui donne rendez-vous à sa chambre au cours de l'après-midi, chambre 306. Elle lui dit qu'elle ne pourra se résigner à attendre, qu'elle sera là dans trente minutes tout au plus.

Gilles s'empresse de faire sa toilette et enfile la robe de chambre apportée par sa mère. Il a à peine le temps de reprendre place sur son lit, que déjà sa visiteuse entre comme un coup de vent. Son apparence est toujours aussi lumineuse et excentrique, refusant de passer inaperçue où qu'elle aille. Sans attendre, elle lui donne un baiser léger sur chaque joue, alors que quelques larmes apparaissent au coin de ses yeux, qu'elle essuie aussitôt. Finalement, elle prend place sur le fauteuil peu confortable et croise ses longues jambes.

– Je suis vraiment désolé pour ce qui vous est arrivé.

– Ne vous en faites pas pour moi, je vais m'en tirer et dans quelques semaines il n'y paraîtra plus. Racontez-moi plutôt ce qui s'est produit avec votre beau-frère.

Jeanine entreprend d'expliquer comment les choses se sont déroulées, insistant longuement et avec jouissance, sur les détails croustillants, qui incitent Gilles à se serrer les jambes instinctivement. Après avoir bien ri de son exploit, elle ouvre sa grande bourse et en retire plusieurs documents qu'elle remet à Gilles, étant d'un certain intérêt pour ce qu'il cherche. Elle précise que même s'ils sont vieux, ils contiennent des indices qui ne trompent pas, sur la manière d'agir de son beau-frère et son mari de son vivant. Elle lui dit espérer qu'avec ces documents, la vérité sera rétablie concernant son mari. Sans s'arrêter de parler, elle sort un petit carnet avec un crayon bille et demande à Gilles de lui fournir le numéro de son compte bancaire ainsi que la succursale, afin qu'elle puisse lui souligner sa gratitude. Gilles s'y oppose énergiquement, refusant de lui fournir ce renseignement. C'est avec un sourire de défi qu'elle lui explique qu'avec ses contacts bancaires, il lui sera vite fait de l'obtenir, qu'il le veuille ou non.

Après avoir tout replacé dans sa bourse, elle ne peut résister à la tentation, de poser sa main sur la cuisse de Gilles, dont la robe de chambre s'était entrouverte. Il réagit aussitôt en se levant pour marcher dans la chambre, expliquant qu'il a les jambes engourdis. Jeanine Gagnon n'est pas dupe et réalise son geste maladroit, tenant compte que ce n'est pas l'endroit idéal, pour débiter quelque chose dont elle ne peut avoir le plein contrôle. Elle ne manque toutefois pas

l'occasion de passer ses longs bras autour du cou de Gilles, l'obligeant à se pencher pour qu'elle l'embrasse. Croyant qu'elle s'entendrait aux joues, elle le trompe et plaque sa bouche sur la sienne quelques instants et quitte la chambre en riant.

Trop heureux qu'elle soit enfin partie, il s'avance vers son lit, curieux de consulter les documents qu'elle lui a laissés. Il entend un bruit et s'empresse de dissimuler les papiers sous ses couvertures, geste qui n'échappe pas à celle qui lui rend visite. Il pousse un soupir de soulagement en constatant qu'il s'agit de Marie Ève. Après l'avoir serré dans ses bras, il reprend place sur son lit et sans qu'il ne se rende compte, elle réussit à soutirer une feuille mal dissimulée.

– Qui était cette invitée aussi remarquable? demande-t-elle en examinant le papier.

– Serais-tu jalouse?

– C'est elle qui t'a apporté ça?

– Oui, ça et plusieurs autres que je ne peux cependant pas gardés ici. Tu me rendrais service si tu pouvais les conserver en attendant que je puisse rentrer chez moi.

– OK! Mais ce service va te coûter quelque chose, lance-t-elle en riant.

– Tout ce que tu voudras.

– OK! Je retiens cette promesse de ta part et ne t'avise surtout pas de la renier, sinon...

Les deux jeunes gens passent un long moment ensemble. Elle le quitte finalement quelques minutes avant que la préposée aux malades ne lui apporte le souper. Toujours pareil, que des choses peu appétissantes, mais qu'il doit quand même avaler pour reprendre des forces. Il vient à peine de terminer son repas, alors qu'il remarque un homme qui passe pour la seconde fois devant sa porte de chambre.

– Monsieur Martin, s'informe le visiteur que Gilles identifie aussitôt.

Sans se préoccuper de sa blessure, il se lève d'un bond. Jacques Gagnon continue d'avancer vers lui en tendant la main, mais Gilles a les poings fermés et ne semble aucunement vouloir fraterniser avec cet homme répugnant, envers qui il a une profonde haine. L'homme d'affaires ne semble pas s'offusquer de ce refus, qu'il accepte avec un certain sourire.

– Alors monsieur Martin, j'espère que votre santé se rétablit après ce terrible accident.

– Accident mon cul, oui, c'est sur votre ordre que ces salauds ont agi.

– Je vous arrête tout de suite. Je suis justement venu pour éclaircir cette situation, avant que les choses ne s'enveniment entre nous.

– Je ne veux rien avoir à faire avec vous, ni de près ni de loin.

Jacques Gagnon lui explique qu'avant de le rejeter aussi rapidement, il pourrait au moins prendre la peine de l'écouter. Il précise que ce qu'il a à lui dire pourrait bien atténuer sa haine injustifiée envers lui

et que certaines choses l'aideraient dans le futur, pouvant même donner un autre sens à sa vie. Il ouvre le porte-documents qu'il avait préalablement posé sur le lit et montre les paquets de billets de 100 \$, avançant le chiffre de 100 000 \$, qui constitue en fait, une avance sur ce qui pourrait suivre, jusqu'à concurrence de 200 000 \$. La seule chose qui le sépare de cet argent, ce sont les documents qu'il possède.

– Quelques papiers contre 200 000 \$ en argent liquide, je crois que cela est bien payé. Il pourrait vous permettre à vous et à votre mère de passer d'agréables moments. Que pensez-vous de ma proposition de faire la paix entre nous?

– Je n'en pense rien, dit Gilles en s'avancant menaçant.

– Écoutez, je n'étais aucunement forcé de vous faire cette offre. Je le fais pour excuser mes hommes pour les maladresses et les abus qu'ils ont commis envers vous et votre mère. Je ne vous cacherai pas qu'ils ont été sévèrement punis pour ces actes disgracieux et fort regrettables. Je sais que toutes mes excuses ne pourront effacer ces mauvais souvenirs, allez prenez cet argent. Vous savez, il n'avait jamais été convenu que les choses se produisent ainsi, ils ont agi de leur propre chef, outrepassant mes ordres qui pourtant étaient simples: obtenir les papiers en votre possession et ne concernant que moi.

– Vous auriez dû y penser avant. Maintenant, vous allez sortir et apporter votre sale argent.

– À votre place, je réfléchirais bien avant de refuser mon offre. Deux cent mille dollars, c'est une jolie somme de nos jours. Il vous faudra des années de travail pour accumuler une telle somme.

– Je me fiche de votre argent, mais retenez bien ceci: si jamais vous touchez encore une fois à un seul cheveu de ma mère, je vous tue de mes propres mains. Maintenant, dehors avant que je ne vous y jette moi-même.

– Attendons d'abord que vous en ayez la force, monsieur Martin, lance en riant Jacques Gagnon qui referme sa petite valise.

N'en pouvant plus de retenir sa rage, Gilles empoigne l'homme par son veston et rassemblant toutes ses forces, le pousse avec fureur hors de sa chambre. Gagnon heurte violemment le mur en face de lui dans le corridor et tombe sur le plancher, échappant son porte-documents. Un infirmier accourt pour l'aider, mais il refuse, se relevant avec un sourire de défi sur le visage. L'infirmier, surpris, regarde vers l'intérieur de la chambre et remarque Gilles Martin qui, appuyé contre son lit, a le visage blanc comme cire et grimace de douleur. Comme il tente de regagner son lit pour s'allonger, il tombe lourdement sur le sol, emportant avec lui les couvertures, alors que sa tête frappe violemment le parquet. L'infirmier s'empresse d'enfoncer le bouton d'urgence.

Deux infirmières accourent, alors que Gilles semble avoir perdu conscience. L'une des femmes décroche le téléphone et parle avec

quelqu'un, demandant l'assistance d'un médecin pour une intervention d'urgence. Elle craint la rupture des points internes, ce qui aurait pour effet d'avoir provoqué une grave hémorragie. La pression sanguine et le pouls sont vérifiés sur le patient toujours inconscient, mais qui ne ressent plus sa douleur.

Le médecin ne tarde pas à arriver et ordonne aussitôt le transport en salle d'opération, pendant qu'il donne des instructions au téléphone, expliquant un cas très urgent et nécessitant l'aide d'un chirurgien. On glisse Gilles sur une civière et l'infirmier le pousse à toute vitesse dans le corridor en direction de l'ascenseur, dont quelqu'un tient la porte ouverte.

Pendant ce temps, un chirurgien encore sur place se prépare dans l'arrière-salle, pour ce cas survenu au moment où il s'apprêtait à quitter. Calmement, il traverse les portes battantes, pendant qu'une infirmière marchant à reculons tente de lui enfiler des gants chirurgicaux. Son patient est maintenant sur la table, alors que des gens s'affairent à installer tous les équipements d'assistance nécessaire à ce genre d'intervention médicale importante.

Le spécialiste explore rapidement les dommages dans des gestes précis. Il procède avec dextérité à la réparation des tissus, pendant qu'une infirmière éponge le sang qui s'échappe abondamment. En moins de quinze minutes, la situation est prise en main et tout rentre dans l'ordre, l'hémorragie est arrêtée et la blessure suturée pour la

seconde fois en autant de jours. Gilles est une nouvelle fois reconduit à la salle de réveil, où il attendra inconscient, que passe le temps du retour dans ce monde.

Partie neuf

Huit jours se sont maintenant écoulés depuis les événements survenus chez les Martin, où Gilles est de retour. Il a repris lentement ses habitudes et les bons repas préparés par sa mère, tout en retrouvant le confort de son foyer. Le médecin lui a recommandé quelques exercices pour reprendre sa condition physique rapidement, mais comme la plupart des personnes qui sortent de l'hôpital pour regagner la maison, il avait hâte de retrouver sa forme et il en faisait un peu plus que demandé. Il n'avait d'ailleurs que ça à faire, ses exercices, un peu de lecture et profiter de la piscine, car depuis longtemps sur Québec, la température n'avait pas été aussi belle et enivrante. Sa première journée à la maison avait été une fête pour lui, retrouver ses affaires et reprendre une normale. Pourtant, la seconde journée devint un peu plus ennuyeuse, il commençait à sentir le poids de l'inaction, mais aussi celui de sa mère qui ne cessait de le surveiller, de le dorloter, l'empêchant de poser le moindre geste

qu'elle jugeait dangereux pour sa blessure. Il avait aussi tenté de la faire parler, de se confier sur les sentiments pénibles qu'elle vivait intérieurement, mais habilement, elle détournait toujours la conversation, sous prétexte que l'état de son fils était plus important que le sien.

La troisième journée, le soleil était puissant et chaud, il n'en pouvait plus de rester exposer à cette humidité étouffante où la moindre petite brise refusait de souffler, ne serait-ce que quelques minutes, afin de rafraîchir cette insupportable chaleur. Cette journée-là pourtant, il profita du fait que sa mère s'était absentée pour quelques courses, pour monter en voiture et prendre la direction du journal. Il s'était ennuyé du Courrier, de la salle de presse et surtout de son travail.

Il est reçu en véritable héros, alors tout et chacun s'empresse de lui donner la main, soulignant à leur manière son courage et lui souhaitant du même coup, que sa santé aille en s'améliorant et qu'aucune trace ne subsiste à ce terrible drame. Une seule personne n'a pourtant pas bougé de sa chaise. Il marche vers elle bras ouverts. Claire se lève et coure presque se jeter dans ses immenses bras où elle sait qu'elle trouvera toujours la sécurité et le réconfort. Ils restent quelques secondes serrés l'un contre l'autre, liés par cette amitié sincère et profonde, que peut quelquefois développer un drame chez certains individus. Les collègues de la salle de presse les observent,

certains en ont presque les larmes aux yeux. Le « bleu » et la lesbienne ne sont plus le « bleu » et la lesbienne, mais deux amis, deux confrères, deux journalistes comme eux.

– Alors champion, comment vas-tu?

– Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus, mes forces reviennent rapidement, mais le médecin préfère que j'attende encore une ou deux semaines de plus avant de reprendre le boulot, mais dis-moi, et toi?

– Moi, les choses vont bien, sauf qu'il me manque mon bras droit et il me manque beaucoup.

– Les autres peaux de vaches comment se comportent-ils?

– Les choses ont beaucoup changé, plus rien n'est comme avant. J'ai confiance qu'un jour j'oublierai. Pour le moment je tiens la barque et j'essaie d'oublier. Les policiers sont venus me rencontrer, pour m'informer qu'ils avaient retrouvé Elsa et qu'elle avait avoué sa machination contre moi. Pauvre enfant, que va-t-elle devenir dans ce monde de fous? Le détective voulait que je porte une plainte officielle contre elle pour le vol. J'ai refusé en souhaitant que cela lui donne une chance de plus, tout en lui faisant comprendre que tout le monde n'était pas aussi mauvais qu'elle semble croire. Le policier m'a aussi informé que le ministère public ne retenait aucune charge contre moi. Je sais que c'est à toi et à ton ami que je le dois. Tu sais, il m'a passé tout un savon.

- Vaut mieux un savon qu'une prison, tu ne crois pas?
- Sans aucun doute, tout est bien qui finit bien.
- Tu m'en vois très heureux.
- Merci encore pour tout ce que tu as fait.
- Oublis ça, c'était un mauvais rêve. Comme je ne suis passé que pour te dire bonjour et prendre quelques papiers, je les prends et je me sauve. Allez, on se revoit bientôt et n'oublie pas, ma porte sera toujours grande ouverte.

Gilles quitte la salle de presse et file directement chez lui avant que sa mère ne se rende compte de son absence. Malheureusement pour lui, elle sort de la maison dès que sa voiture s'engage dans l'entrée pavée. Elle lui fait alors une foule de remontrances, comme s'il avait encore dix ou douze ans. Après quelques secondes, elle s'arrête et réalise vraiment ce qu'elle venait de lui dire. Ils se regardent et rient tous les deux en pénétrant dans la maison. De retour sur le patio, Gilles cherche l'abri des gros arbres qui étendent leurs tentacules en créant un peu d'ombre. Il s'installe avec ses papiers, concernant cette affaire qui occupe la plus grande partie de ses pensées. Depuis les incidents, il n'avait eu aucune nouvelle de la police concernant les agresseurs qui avaient envahi leur maison. Son attention est soudain attirée par la lectrice de nouvelles de la station de télé, qui annonce le début des travaux de prolongement de l'autoroute Du Vallon, par la firme Constructions Routières du Québec. Le petit téléviseur lui montre la

levée de la première pelletée de terre, faite par le nouveau président de la CUQ, Étienne Lecours, ex-maire de la ville de Québec. Il se tient fièrement aux côtés du ministre du Développement urbain, alors que tous deux posent une main sur le manche de la pelle, tout à côté de celle de Jacques Gagnon. Gilles n'en peut plus d'entendre de telles sottises et ferme le poste, écoeuré de constater que plus le système changeait, plus il était pareil.

Dès le lendemain matin à l'aube, il se rend près du stationnement des Constructions Routières du Québec, voulant prendre sur vidéo la rentrée de tous les employés, espérant y capter l'image des trois salauds qui avaient pénétrés chez lui. Muni de sa caméra, il capte autant de personnes qu'il peut, fixant sur la caméra numérique le visage de ces hommes à la merci de Gagnon. En un peu moins d'une heure, il réussit à prendre plus d'une centaine d'individus qui, à première vue, ne semblaient pas correspondre à ses souvenirs, bien qu'il n'ait pu apercevoir un seul des visages dissimulés sous les cagoules. Déçu, il préfère quitter les lieux, la machinerie commençant à quitter la cour arrière. Il s'arrête à un petit restaurant de *fast food* y prendre son petit déjeuner, tout en jetant un œil sur le journal, écrit et préparé par ses collègues. Encore une fois, il ne peut manquer de voir le gros visage rond de Jacques Gagnon qui posait avec son chapeau blanc de patron, installé fièrement aux manettes d'une énorme pelle mécanique.

Il rejette le journal et termine son repas gâché par ces images qui le répugnent. Il choisit de passer directement au chantier de construction, espérant voir de nouveaux visages. Il s'est à peine stationné qu'il n'en croit pas ses yeux de voir arriver les camions de la firme Benoît, propriété de celui-là même qui fut la victime de Gagnon, selon ses informations. Il ne comprend pas comment le père Benoît a pu s'associer avec son agresseur. Qu'a-t-il bien pu se passer pour que pareille chose se produise?

Sans attendre, il se rend aux bureaux de la CUQ, mais il doit patienter plus de trente minutes avant l'ouverture des bureaux. Dès que la porte s'ouvre au public, il fonce vers l'intérieur et cherche le bureau des soumissions. Après s'être identifié comme journaliste, il demande à consulter les documents relatifs au dossier Du Vallon. La jeune femme hésite, mais finit par lui apporter un dossier dont elle retire certains papiers avant de le lui confier. Gilles s'oppose, mais elle lui précise qu'il s'agit de documents confidentiels, uniquement reliés à l'administration.

Il passe plus d'une heure à examiner attentivement les papiers et ne peut manquer de retrouver la soumission des Constructions Benoît, sur laquelle une large estampe affiche annulée. Il vérifie chiffres et dates qu'il consigne dans un calepin noir. Il en vient rapidement à la conclusion que n'eût été les dommages à sa machinerie, Benoît aurait possiblement obtenu le contrat. Il tente sa chance en demandant une

photocopie, mais la préposée s'y oppose. Devant ce refus, elle lui propose finalement de rencontrer son supérieur, qui lui, pourrait lui donner une permission spéciale. Le journaliste préfère ne pas trop insister, ne voulant pas éveiller de soupçons inutiles et attirer l'attention sur lui. Il a malgré tout la réponse à ses questions. La compagnie ayant obtenu le contrat n'est pas celle de Gagnon, mais pourtant c'est lui qui dirige les travaux. Tout devient clair dans la tête du journaliste, Gagnon et Benoît se sont alliés.

Dans sa voiture, il reste sur place quelques minutes, cherchant à comprendre ce qui pouvait bien se cacher sous cette association des deux rivaux. En une fraction de seconde il réagit, croyant avoir trouvé la solution. Il démarre la Camaro et se dirige vers le palais de justice, plus particulièrement au greffe des compagnies. Sur place, il se fait expliquer le fonctionnement de l'ordinateur renfermant les fiches informatiques sur toutes les compagnies au Québec.

Il s'installe derrière l'écran et pianote rapidement les coordonnées pour aboutir dans le fichier qui attirait son intérêt. Après de nombreuses recherches, il n'arrive toujours pas à relier les deux compagnies, tant directement qu'indirectement. Il renonce finalement, désappointé de n'avoir pu confirmer son idée, pourtant logique. La compagnie formée à la hâte est soit illégale ou soit qu'elle n'a pas encore été informatisée. Derrière son volant, il communique à l'aide de son cellulaire avec Marie Ève et ils se donnent rendez-vous,

afin qu'il puisse récupérer les documents qu'elle garde pour lui. La jeune femme profite de la conversation pour lui soumettre une invitation de la part de sa mère qui voudrait bien le connaître. Elle lui rappelle de ne pas oublier son maillot, sinon il devra se baigner à poil. Ils rient de bon cœur.

De retour à son domicile, Gilles en profite pour se rafraîchir dans la piscine où l'eau est quand même passablement chaude. Deux amies de sa mère sont là et il en profite pour les taquiner, alors que l'une d'elle, très jolie pour son âge, porte un deux pièces provocateur. Après quelques minutes, il se retire dans sa chambre afin de s'allonger quelques minutes avant de se préparer pour le souper. Par prudence, il programme son cadran pour six heures, ce qui lui donnera le temps de récupérer deux bonnes heures de repos.

~

Pendant ce temps, Jacques Gagnon est sur son chantier et surveille ses hommes qui travaillent avec acharnement, malgré l'étouffante température. Confortablement installé dans sa Jeep de grand luxe, il semble satisfait de l'allure des travaux. Après quelques minutes, il quitte les lieux dans un nuage de poussière, qui recouvre une partie des travailleurs qui tentent de se protéger en se plaçant à contre vent. Gagnon est le patron et personne n'a à redire sur son comportement.

Il roule déjà en direction du domicile de sa belle-sœur, à qui il aimerait bien passer un certain message.

Lorsqu'il se présente dans le quartier Le Mesnil, il est déçu de ne pouvoir y retrouver la grosse Cadillac STS. Par dépit, il accroche volontairement deux pots à fleurs avec ses pneus, les renversant sur le pavé de l'allée, tout en se promettant bien de revenir plus tard. Il regarde sa montre et constate qu'il risque d'être en retard pour un autre rendez-vous, accepté celui-là à la dernière minute. Il n'apprécie pas l'endroit choisi par celui qu'il doit rencontrer, mais néanmoins, il s'y prête par curiosité de ce qu'il pourrait bien apprendre de cette rencontre. Le *Bar Le Trident* est un bar de second ordre où ses vrais amis ne risquaient pas de le rencontrer. Après avoir habitué ses yeux à la pénombre, il s'avance vers la table où il a repéré celui qui avait insisté pour ce rendez-vous. Arthur Sanfaçon est là, assis en retrait à une petite table ronde.

Jacques Gagnon refuse de lui serrer la main, le regardant d'un air arrogant. Il s'enquiert de la raison ayant provoqué ce rendez-vous peu habituel et contre toute prudence.

– Quelqu'un, un journaliste est venu au bureau ce matin. Il voulait obtenir une photocopie des soumissions pour le contrat. Je suis inquiet, jamais un journaliste n'est venu consulter ce genre de documents par le passé.

– Tu n'as pas à t'en faire, nous n'avons rien d'illégal sur ces papiers, ils sont en parfait ordre et conformes aux normes. Je ne veux plus aucun rendez-vous de ta part, à l'avenir c'est moi qui les fixe, c'est bien compris, lance Gagnon en se levant.

Jacques Gagnon qui avait réussi à se contenir, jette un billet de vingt dollars sur la table et se retire sans même regarder le fonctionnaire, le laissant avec ses peurs et ses craintes. Pourtant, en regagnant son camion, il explose de rage à propos de ce qu'il a appris. Martin n'avait pas compris la leçon. Sans tarder, il saisit son cellulaire et compose le numéro de son camp de pêche. Il doit refaire la composition plus d'une dizaine de fois, avant de pouvoir enfin entendre la voix de Raymond Gauthier. L'homme à bout de souffle a peine à parler et tente d'expliquer qu'il avait dû courir pour répondre à son patron. Gagnon lui transmet ses ordres qui sont précis et non discutables, renforcés d'une forte recommandation de prudence cette fois.

Les trois hommes de main sont très heureux de pouvoir enfin quitter ces lieux isolés, où ils s'ennuyaient à mourir depuis plusieurs jours. Les bagages se font rapidement et dans la bonne humeur. En moins d'une heure, tout est prêt et ils s'engouffrent dans le camion Van de Ville, pleinement satisfait de regagner la civilisation après ces dix jours passés avec les mouches et les poissons. Bien sûr, ils étaient bien installés, pratiquant la pêche à volonté et consommant de la boisson.

Néanmoins, ils avaient des familles et la joie des vacances s'était vite passée, remplacée par l'ennui. Prétextant des travaux au chalet du patron, ils avaient tous trois quitté leur famille, le soir même des événements qui avaient tourné au vinaigre chez les Martin, dû à la trop grande nervosité de l'un d'entre eux. Les ordres qui avaient été aussi précises que les dernières, n'impliquaient nullement l'utilisation des armes feu, portées pour faire peur et obtenir le respect. Ils avaient expliqué que le manque d'expérience était à l'origine de cette erreur, mais le patron s'en fichait, ils avaient outrepassé ses ordres et ils devaient se cacher. Les frères Dufresne n'étaient pas comme Gauthier, des criminels ou des spécialistes en crime de tous genres. Ils avaient tout simplement été dépassés par les événements, dont ils n'avaient pu garder le contrôle. Aujourd'hui, ils étaient des hors-la-loi, recherchés par la police, mais aussi à la merci de Jacques Gagnon, de qui dépendait leur avenir maintenant.

Les trois hommes sont maintenant en route pour Québec, afin de se placer au service du patron qui en redemandait, alors que lui ne se mouillait pas les mains. Malgré tout, ils avaient une confiance extrême en ce patron, riche et puissant, qui ne négligerait rien pour les sortir du pétrin et les protéger.

– Raymond, qu'est-ce qu'on fait si les bœufs (mot employé pour désigner un policier dans le jargon criminel) nous arrêtent? s'informe le plus jeune des frères Dufresne.

– On fait rien, y ont rien contre nous autes, les armes sont ben cachées, pis on a rien laissé chez le journaliste, pas même une empreinte, à moins que ayez pas tout essuyé, s'inquiète Raymond Gauthier.

– J' m'en su occupé, lance l'autre frère. On avait nos gants d'infirmiers, pis même les bouteilles de bière ont été ramassées.

– Alors pourquoi vous casser la tête comme vous faites?

– Moé j'ai hâte de reprendre le volant de mon truck, j'ai pas l'esprit tranquille avec toutes cé affaires là, ajoute Patrice Dufresne.

– On se calme, le patron sé ce qui fait et pis vous avez tu à vous plaindre de la paie? Il a assez d'argent pour acheter qui y veut, alors cassez-vous pas la tête, on a qu'à se tenir tranquille et suivre ses ordres à la lettre cette fois.

– Pis là, y nous fait descendre à Québec pour quoi faire?

– Tu le verras quand on sera rendus, se contente de répondre Gauthier qui commence à être irrité par toutes ces questions.

L'homme de main s'applique à conduire sur la dangereuse route de montagne. Il arrive finalement en vue de Québec après plus de deux heures de route. Ils entrent dans la cour de la compagnie et le plus jeune des frères Dufresne s'empresse d'aller ouvrir la grande porte électrique du garage de rangements, où à cette heure, il n'y a plus

personne. Chacun rentre à la maison, passer quelques heures avec leur famille, en attendant de passer à l'action en fin de soirée.

Pendant ce temps, Gilles Martin quitte son domicile pour son rendez-vous à la résidence Blanchet. Il est reçu par Joseph Edward Blanchet, heureux de revoir le jeune homme pour qui il a de plus en plus de respect. Tous deux rejoignent le salon où les deux femmes les attendent avec impatience. Marie Ève ne manque pas d'embrasser Gilles, signifiant par-là à ses parents, à quel point elle tient à cet homme qu'elle présente avec passion à sa mère. Cette dernière, depuis quelques jours, n'avait cessé d'entendre parler de Gilles Martin, cet homme si exceptionnel aux yeux de sa fille unique. Jamais par le passé elle n'avait eu autant d'enthousiasme envers un homme.

Après le verre de l'amitié, les deux couples passent à table pour le souper, parlant de choses et d'autres. Le repas se déroule dans la bonne humeur, alors que Françoise Blanchet ne cesse d'accaparer l'attention de Gilles, qui semble avoir fait une forte impression sur elle. Finalement, Marie Ève intervient, pour soutirer à sa mère son compagnon, qu'elle attire vers le bord de la piscine afin d'y prendre le café. Gilles est heureux qu'elle soit enfin intervenue pour le soulager et n'avoir plus à répondre de cette avalanche de questions.

Les jeunes tourtereaux passent la soirée ensemble, laissés seuls par le couple qui s'est retiré. Ce qui n'empêche pas la mère de venir offrir une consommation, un café, un digestif. Vers dix heures trente, le

couple Blanchet vient saluer les jeunes avant de se retirer pour la nuit. Aux environs de minuit, Gilles quitte Marie Ève et la somptueuse maison de ses parents. Il a beaucoup de difficultés à s'adapter à cette bourgeoisie, malgré la simplicité des Blanchets. La jeune femme s'en rend bien compte et tente par quelques caresses, de lui faire oublier ce malaise. Elle le reconduit à sa voiture, en lui souhaitant une bonne nuit.

Gilles rentre directement chez lui, heureux que finalement cette corvée soit enfin terminée. Alors qu'il s'engage sur sa rue, il croise une voiture qui roule à toute vitesse. Cette voiture est nouvelle dans le coin. Il est tenté de faire demi-tour pour en relever le numéro, mais décide finalement de ne pas faire de paranoïa.

Partie dix

Il est un peu plus de neuf heures lorsque Gilles Martin se lève. Il traîne quelques instants à la cuisine, puis se retire au sous-sol. Il a hâte de faire une vérification plus avancée des documents que Marie Ève lui a remis la veille. Il passe plusieurs heures à s'acharner contre les chiffres et les notes multiples. Finalement, il comprend le système employé par les frères Gagnon, pour détourner dans leurs poches des sommes faramineuses, en payant aux bons fonctionnaires et en trafiquant les fiches des salaires du personnel. Jeanine Gagnon avait eu raison de lui donner ces documents qui viennent en tous points confirmer ses soupçons. Bien sûr, Pierre Gagnon, ne pourra être blanchi de tout, mais sera à tout le moins, rétabli dans sa propre participation et non considéré le seul responsable comme l'avait démontré le résultat des procédures judiciaires.

Il ne peut s'empêcher de penser à Jeanine, cette femme excentrique et un peu fofolle, il ne peut retenir un sourire amusé. Il la revoit dans

son comportement rempli d'excitation de femme fatale et s'offrant au premier venu qui lui plaît. Gilles Martin n'est cependant pas dupe, car cette manière d'agir pourrait bien cacher une intelligence au-delà de la moyenne. En agissant de la sorte, elle ne risque rien et en apprend certainement beaucoup plus. D'autant plus qu'elle n'éveille pas de doute, ce qui lui octroie une certaine liberté, tout en étant facilement excusable pour tout gâchis qu'elle pourrait provoquer. Il est certain que cette femme cache admirablement son jeu sous ce masque de désinvolture. Un point précis l'amène à croire à cette hypothèse. Si elle était ce qu'elle prétend être, comment avait-elle pu faire le tri de tous ces documents et n'en sélectionner que les plus importants. Elle joue parfaitement son rôle, car il n'y a rien comme de paraître imbécile ou naïf, pour comprendre les jeux sournois des autres et juger s'ils sont sincères ou pas, honnêtes ou pas, profiteurs ou pas.

Il prend le temps de classer les documents par ordre d'importance, place le tout dans une enveloppe matelassée, qu'il referme avec soins. Il appose ses initiales sur le joint du rabat préencollé une fois bien scellé. Il programme le code d'ouverture du coffre de son père, là même où était remise son arme de calibre 38mm, Smith et Wesson, employée durant toute sa carrière. Sa mère avait reçu l'arme des mains du Directeur, en appréciation pour les services rendus par le policier hautement respecté dans son service.

Il referme le coffre, non sans se souvenir de ce passé encore si présent en lui. Il remonte et laisse un mot à sa mère, l'avisant qu'il n'entrerait pas pour le souper. Il retourne au greffe du palais de justice et s'installe à nouveau derrière le petit écran qu'il espère cette fois être plus collaborateur. Il pianote le clavier avec adresse et trouve enfin ce qu'il n'espérait plus. Le registre des faillites du district de Québec au cours des cinq dernières années. Six compagnies se sont retrouvées en faillite. Il imprime les données qui contiennent le nom des actionnaires et la dernière adresse connue de chacun d'eux. Il se propose de les visiter un à un. Il recueille aussi plusieurs informations sur les compagnies qui sont encore en fonction dans le domaine de la construction routière de la grande région de Québec. Il choisit celles qui n'avaient pas les reins assez solides ou les équipements nécessaires pour produire une soumission contre Gagnon et le père Benoît.

Les trois premières rencontres ne donnent pas ce qu'il espérait, alors que certaines de ces personnes ont même de l'admiration pour Gagnon qui, à l'occasion, leur donne des sous-traitances. À sa quatrième rencontre, l'homme à la fin de la trentaine le reçoit avec courtoisie. Éric Brisebois lui raconte qu'il a, avec ses deux frères, tenté de remonter la compagnie de travaux routiers léguée par son père. Il explique qu'il avait joint à sa soumission les documents certifiant qu'il aurait la machinerie nécessaire par l'entremise d'une autre

compagnie qui partagerait le contrat avec lui, compagnie qui opérait dans le comté de Charlevoix, où se trouve encore une grande partie de sa parenté. L'homme en a gros sur le cœur, car il avait espéré ainsi, pouvoir donner l'expansion souhaitée à sa compagnie. Le fait d'avoir perdu ce contrat l'avait forcé à mettre plus de la moitié de ses employés au chômage. Il avoue avoir espéré vraiment qu'enfin, avec l'avènement des nouvelles dispositions de la CUQ, que les choses changeraient, mais elles étaient demeurées les mêmes et peut-être pires encore. Éric Brisebois va aussi loin que de nommer certains fonctionnaires qui l'avaient approché pour lui soutirer de l'argent, des sommes allant jusqu'à 100 000 \$, argent que malheureusement il ne possédait pas. Il admet également que s'il avait eu l'argent nécessaire, il aurait payé, car pour lui, c'est là le seul moyen de s'assurer du travail payant. Il avait un tel ressentiment envers ce monde pourri où il devait pourtant travailler, qu'il avait accepté que le journaliste laisse fonctionner son enregistreuse miniaturisée. Il termine en expliquant que lui et ses frères en étaient à se demander s'il ne valait pas mieux mettre simplement la clé sur la porte. Il se dit complètement écœuré de payer des montants variant de 1 000 à 5 000 \$ pour enrichir les charognards sur qui reposent la vie ou la mort de son entreprise.

Avant que son visiteur ne le quitte, Éric Brisebois prend un bout de papier et y inscrit plusieurs noms qui, eux aussi, pourraient bien en

avoir long à raconter. Gilles Martin est heureux, mais à la fois renversé de constater toutes ces illégalités qui enrichissaient les riches et les ordures qui jouaient à volonté avec l'argent des contribuables. Plus il avançait dans son dossier, plus la soupe devenait chaude et il avait le pressentiment que bientôt, elle pourrait bien atteindre le point d'ébullition et renverser. Après plus de trois heures de conversation, les deux hommes se quittent, satisfaits de part et d'autre.

– Quand je vous aviserai que vous avez le champ libre, vous pourrez alors allumer votre charge d'explosifs. Je vais contacter mes amis et vous recommander, monsieur Martin. J'ai confiance en vous beaucoup plus qu'en la police. Je suis certain que l'impact de vos reportages va faire beaucoup plus de bruit et forcera ceux qui détiennent le pouvoir de la loi, à nettoyer une bonne fois pour toutes, ce secteur avarié et foncièrement pourri de notre économie.

– Vous pouvez compter sur moi, monsieur Brisebois. Avant de sortir tout ça au grand jour, je vous contacterai. Je ferai ce qu'il faudra pour éviter que vous ayez des problèmes. À très bientôt, j'espère.

Gilles marche vers sa voiture comme s'il était porté par un nuage. Pour se rassurer qu'il n'avait pas rêvé, il fouille la poche de sa chemise et en retire le papier remis par ce nouveau collaborateur. Non, il n'a pas rêvé, les noms étaient bien là et certains concordaient avec la liste qu'il s'était déjà préparée. Il n'en croyait pas ses yeux

d'avoir pu discuter avec cet homme, malgré la frustration qui l'habitait. Qui pourrait ne pas ressentir un tel sentiment, quand il voit que tout ce qu'il a mis des années à construire, s'écroule sous la corruption. Gilles est de plus en plus convaincu qu'il doit dénoncer ces criminels qui ne se gênent pas pour profiter du système bureaucratique, trop lourd et gourmand des fonctionnaires aux dents longues. Lui qui avait cru que seul le monde judiciaire avait des défaillances souvent vicieuses. Il s'était lourdement trompé.

Alors qu'il était policier, il avait voulu combattre ce système de l'intérieur, mais sans appui, cela lui avait été impossible. C'est ce qui expliquait en grande partie sa démission des forces de l'ordre. Ce qui lui avait été alors impossible comme policier, il avait voulu le réaliser comme journaliste, lui le « bleu », allait surprendre ceux qui se sont encrassés dans la routine d'un journalisme compatissant, syndiqué et sans doute pourri lui aussi. On allait être obligé de lui accorder de la crédibilité lorsqu'il apporterait toutes ces preuves. Il refusait d'accuser, préférant faire son travail de renseigner. Ceux qui ont été nommés pour porter des accusations n'auront qu'à faire le travail pour lequel ils sont grassement payés. Il dénoncera avec force et preuves à l'appui, sans laisser de choix à la justice, car le public saura tout.

Il aurait bien aimé rencontrer son prochain témoin, mais l'heure du souper approchait et il ressentait la faim. Dans le restaurant où

l'achalandage n'est pas encombrant, il se retire vers une table isolée. Une fois sa commande donnée, il sort son enregistreuse et entreprend d'écouter le résultat de son travail. Il prend des notes de références, afin de pouvoir faire confirmer les dires de Brisebois et qui sait, peut-être les renforcer. Il se rend compte à l'écoute, que plusieurs choses importantes avaient été dites par son témoin et qu'elles n'avaient pas attiré toute son attention. Maintenant qu'il possédait ces informations de premier ordre, un sentiment inconnu de lui jusqu'à ce jour l'envahissait, inquiétude, insécurité ou peur, il n'en sait rien. Pourtant, quelque chose s'était déclenchée en lui. Il ne sait pas comment définir ce malaise qui l'indispose, le poussant à plusieurs reprises au cours de son repas, à regarder si quelqu'un l'observait. Inquiet, il replace le petit appareil dans sa poche. Il a peine à manger, l'appétit a disparu sans qu'il ne sache pourquoi.

Dans sa voiture, alors qu'il est en route pour le journal, il vérifie à plusieurs reprises s'il est suivi. Dans le garage souterrain du journal, pendant qu'il se dirige vers l'ascenseur, il se retourne pour vérifier. Dans la salle de presse presque déserte, seul un chroniqueur sportif est encore là, parlant fermement au téléphone, sans doute avec quelqu'un de particulier, car il baisse le ton en voyant Gilles qu'il salue de la main. Dans le tiroir de la table de travail de Claire, il récupère une autre enregistreuse, qu'il utilise pour doubler la cassette audio prise chez Brisebois. Valait mieux être trop prudent que pas

assez. Avant de débiter, il enregistre la date et l'heure du début de cette copie. Le travail terminé, il place les deux cassettes dans une enveloppe, sur laquelle il inscrit le nom de Marie Ève, espérant ainsi que personne n'y touchera, même si son bureau est fermé à clé.

Aussitôt après, il communique avec le premier nom indiqué par Brisebois sur la liste qu'il avait eu la prudence de photocopier. Ubald Samson accepte de le rencontrer le soir même, dès vingt heures. Il lui donne son adresse et promet d'attendre le journaliste. Impatient, Gilles Martin arrive plus tôt que prévu à son rendez-vous et attend nerveusement dans sa voiture. Il appréhende cette deuxième rencontre qu'il espère voir se dérouler aussi bien que celle de Brisebois. Lui, qui était reconnu pour son calme désarmant, n'arrivait pas à comprendre cette réaction de méfiance et de nervosité. Il avait pourtant maintes fois fait face au danger dans son ancienne carrière et jamais pareille sensation ne l'avait dérangé.

Il sonne à la porte. Un homme dans la cinquantaine, presque aussi grand que lui, ouvre. Ubald Samson l'invite à passer au salon, tout en expliquant qu'il avait, pour la circonstance, demandé à son épouse d'aller rendre visite à sa sœur à l'autre bout de la ville. Avant que l'enregistreuse du journaliste ne soit mise en action, Samson lui demande qu'elles étaient ses intentions, une fois qu'il aura en mains, les informations qu'il s'appête à lui communiquer. Gilles lui explique rapidement une partie des événements survenus ces

derniers jours, ainsi que son projet de produire une série d'articles, afin de faire déclencher une enquête sérieuse de la part des gouvernements. Rassuré, Ulbald Samson accepte avec un sourire que l'enregistreuse soit mise sous tension. Cependant, il demande à Gilles de le laisser parler, qu'il pourrait poser toutes les questions qu'il voudra une fois qu'il aura terminé si certaines choses ne sont pas assez claires.

Plus d'une heure trente s'est déjà écoulée et Samson ne semble pas vouloir s'arrêter. Il explique certains des procédés utilisés par Gagnon qui connaît les rouages de l'appareil gouvernemental et ses fonctionnaires. Ainsi, il sait qui il doit ou non payer. Il ne se gêne pas pour parler du béton contaminé qu'utilise plus souvent qu'à son tour cette compagnie, pour qui les pertes n'existent pas ou peu. Il précise que du béton, trop clair ou ayant chauffé, est utilisé pendant l'absence prévue du surveillant des travaux ou de l'inspecteur privé qui, payé par la ville, doit rendre compte de la teneur en force du ciment et sa qualité selon les normes techniques exigées. Que ce soit dans le domaine du trottoir, des chaînes de rue, des appuis de granite de rue ou encore des conduites souterraines pour l'enfouissement de fils électriques, Gagnon ne perd rien. Il ne jette rien et ne fait aucun cadeau, s'il doute ne pas en retirer un avantage quelconque.

Samson admet, que lui aussi est lentement poussé vers la fermeture ou la faillite. Il reconnaît qu'il aurait dû dénoncer Gagnon, mais qui

aurait écouté un compétiteur? Il explique que plusieurs des choses racontées lui ont été rapportées par un ex-contremaître que Gagnon a chassé soi-disant pour alcoolisme. Il poursuit en racontant que l'une des forces de Gagnon était de jouer avec des milliers de tonnes de gravier et de sable, payé par une ville pour les travaux en cours. Souvent des dizaines de camions transportent leurs chargements sur d'autres contrats, alors que les factures sont enregistrées sur un autre. Sur certains contrats, ce matériel de remplissage est inclus dans le prix de la soumission, il doit donc le payer. Par contre, si les factures sont inscrites sur le numéro d'un autre contrat d'une autre ville qui elle doit payer pour le matériel qui n'est pas inclus à ses contrats, Gagnon est donc gagnant, car en plus de n'avoir pas à payer son matériel, c'est l'autre ville qui paie par l'entremise de son gérant qu'il tient sous sa coupe, alors qu'il est le seul à signer les factures que devra payer sa ville. Sans compter aussi que, quelques fois, une partie de ce matériel peut servir à compléter des travaux chez des fonctionnaires ou des amis, soit à la maison ou au chalet.

– Vous savez, poursuit Samson, il en est de même pour l'asphalte. Un ex-camionneur de Gagnon m'a raconté et je vous donnerai son nom, que durant plusieurs semaines, il chargeait des dizaines de tonnes sur le contrat d'une autre ville dont les travaux étaient à peine commencés en excavation. Je crois même que mon gars à des numéros de factures signées par le gérant de la deuxième ville, alors

qu'il savait parfaitement que pas une tonne n'avait été posée dans sa propre ville. Tout ça, c'est sans compter les quantités de béton qui sont étirées et je m'explique. Un trottoir ou une chaîne de rue doit avoir une certaine dimension dans son ensemble. Suivez-moi bien, comment croyez-vous sauver si vous réduisez cette dimension de quelques centimètres sur la hauteur, la largeur et la profondeur, alors que vous mettez un peu plus de gravier pour augmenter la hauteur au point exact. C'est payant, même très payant.

– Je ne comprends pas très bien votre affaire de facture de pavage, demande Gilles.

– C'est pourtant simple, il s'arrange avec le gérant de la ville qui lui, est le seul autorisé à faire payer les factures produites avec sa seule signature. C'est le gérant qui s'occupe de commander, de vérifier et de signer les travaux. Encore là, je ne parle pas des surplus de mesurage. Suivez bien mon exemple. Moi je suis le P.D.G. de ma compagnie, pourquoi j'irais moi-même effectuer le mesurage des travaux, seul avec le gars autorisé par la ville. N'est-il pas facile à ce moment de mettre un pied ou deux de plus, sur six, huit ou dix jobs? Posez-vous la question, si ce même gars de la ville vous accompagne à Atlantic City pour quatre ou cinq jours, qu'il achète la voiture de votre femme, alors que les papiers sont passés chez votre meilleur ami qui est concessionnaire automobile. Quant est-il maintenant des entrées privées qui sont faites sous la table, à la connaissance du

surveillant des travaux qui laisse employer les matériaux, ciment, asphalte, gravier et pelouse, sans compter la machinerie et le temps des hommes, qui tout entier, sera payé par la ville, les factures étant signées et autorisées par un fonctionnaire grassement payé. N'est-ce pas dégueulasse pareil procédé?

– C'est absolument dégueulasse comme vous dites, ne peut s'empêcher de reprendre le journaliste.

– Je ne vous le fais pas dire. Cela représente des dizaines de milliers de dollars sans impôt et complètement au noir. N'oubliez jamais que lorsqu'un fonctionnaire a le malheur d'accepter une seule fois un pot-de-vin, il est sous l'emprise de celui qui l'a payé pour le reste de sa carrière.

– Je suis renversé de l'étendue de cette affaire.

– Un autre petit détail qui rapporte gros. Lorsque vous avez des travaux d'excavation, vous devez calculer le transport du matériel à excaver et l'endroit où vous devrez le déposer. Un particulier qui a un site d'enfouissement, peut charger en général pour un dix roues, entre soixante et soixante-quinze dollars du voyage pour vous laisser utiliser son espace. Faites le calcul: vous avez un contrat qui nécessite cinquante voyages d'excavation, vous calculerez alors un minimum de trois milles dollars que vous inclurez donc dans votre soumission. Par contre, si au lieu de déverser ces voyages chez un particulier, vous avez une passe pour un site d'une ville comme Québec, en

payant cent ou deux cents dollars le gars de la guérite de surveillance, vous économiserez alors deux milles huit ou deux mille neuf cents dollars.

– Comment une ville peut-elle laisser passer de telles choses?

– Vous croyez encore à l'honnêteté, vous me faites rire. Une ville fait confiance à son personnel, vous devez sans doute savoir cela, monsieur Martin. Continuons, reprenons encore nos cinquante mêmes voyages, mais cette fois, ils contiennent des matières refusées par l'environnement sur certains sites d'enfouissement. Vous devrez alors payer jusqu'à près de cent vingt-cinq dollars du voyage pour un site spécialisé. Par contre, si vous prenez un arrangement avec un site privé, que vous y amenez un bélier mécanique, vous pourrez alors le faire presque gratuitement, en procurant certains avantages à son propriétaire. Les voyages de gravier par exemple, évidemment payés par une ville et non vous, pour lui aménager un petit chemin d'utilité, une piste pour son avion ou ses chevaux d'entraînement. Vous savez, l'environnement ne regarde que le dessus et le peu de visites qu'ils font, vous permettent une latitude assez grande. Des dizaines de sites sont ainsi contaminés par des salauds comme Gagnon, alors que des gars comme moi devront payer le gros montant. Nous devons alors soumissionner le plus précis possible, si nous ne voulons pas nous ramasser avec de grosses factures, car on ne peut pas toujours savoir ce que contient le sol qu'on va excaver.

– Je commence à comprendre comment des hommes comme lui ont monté leurs grosses compagnies et disposent d'autant d'argent au noir, admet Gilles.

– Je vous parlais des entrées privées faites sous la table. Cela me rappelle une rue de Québec où environ une vingtaine de ces entrées ont été faites au coût de mille dollars minimum chacune. Comment voulez-vous arriver avec des choses pareilles en étant honnête? J'espère seulement une chose, c'est que vous sortiez toute cette merde, même si je sais que pour moi, il sera peut-être trop tard, cependant, d'autres vivront beaucoup mieux.

– Laissez-moi vous dire que ce dossier va être mis à jour, vous pouvez compter sur moi, personne ne me fera baisser les bras.

– Je l'espère pour vous, monsieur Martin, je l'espère.

Il est plus de vingt-trois heures lorsque Gilles quitte enfin son collaborateur qui lui donne une solide poignée de main. Il vient à peine de s'engager sur le boulevard Henri-Bourassa, qu'une voiture de police l'intercepte aussitôt, lui signifiant de se ranger sur le côté. Surpris, Gilles ne comprend pas, quelle infraction avait-il pu commettre?

– Vous êtes Gilles Martin? demande le constable.

– Oui, quelque chose ne va pas?

– Nous vous cherchons depuis plus d'une heure.

– Je ne comprends toujours pas, s'inquiète Gilles.

– Je vous suggère de vous rendre chez vous. Quelque chose s'y est produit, d'ailleurs le capitaine Duchaîne vous y attend. Soyez prudent, ne vous cassez surtout pas la gueule en chemin.

Gilles est bouleversé et ses mains tremblent sur le volant lorsqu'il remet en route. Il roule plus vite que la normale, essayant de ne pas penser à ce qui pouvait l'attendre. Il n'a pourtant qu'une seule idée en tête, sa mère. À peine dix minutes lui suffisent pour arriver chez lui. Le spectacle qui s'offre à ses yeux est horrible. Les pompiers sont encore là, alors que les curieux se massent tout autour. Il ne reste que la fondation du petit bungalow, complètement écrasé en un amas de débris calcinés. Même les arbres autour ont été en partie touchés. Gilles cherche nerveusement Louis Duchaîne, qu'il repère finalement, discutant avec le chef des pompiers. Il coure vers le policier qui au même moment l'aperçoit. Les deux hommes se rencontrent devant ce qui reste de la petite maison. Des cendres encore fumantes sont copieusement arrosées par les pompiers.

– Gilles, calme-toi, crie le capitaine en s'approchant.

– Louis, où est maman?

– Calme-toi et écoute. On l'a transporté au service des grands brûlés, elle est en très bonnes mains et on ne craint pas pour sa vie, rassure-toi. Son état est grave, mais pas sans espoirs. Tu comprendras que je ne suis pas médecin, mais je crois bien qu'elle va s'en tirer.

Gilles n'en peut plus, son poing part à la vitesse de l'éclair, mais avec la force d'un ouragan et s'écrase sur le toit d'une voiture de patrouille près de lui. Un policier en uniforme s'approche pour intervenir, mais le capitaine lui fait signe de ne pas bouger. Des larmes coulent sur les joues du jeune homme, dans des sanglots impossibles à retenir ou à contrôler. Il est dans une telle fureur que même Louis Duchaîne, qui le connaît depuis toujours, ne l'a jamais vu ainsi.

– Gilles, j'attendais que tu arrives pour me rendre à l'hôpital, si tu m'accompagnais? Je ne crois pas que tu sois dans un état de conduire ta voiture.

Sans répondre, Gilles obéit et se dirige vers la voiture banalisée où il prend place. Dès que les deux hommes se présentent à l'urgence de l'hôpital, le policier s'informe de ce qu'il en est de l'état d'Élisabeth Martin. On le réfère aussitôt à l'infirmière-chef, pendant que Gilles demeure debout sans bouger, incapable de réagir, encore sous le choc.

– Suis-moi, nous allons nous rendre auprès de ta mère.

– Louis, tu peux me dire ce qui s'est produit?

– Je sais peu de choses. Ce sont les voisins qui ont donné l'alerte. Des témoins ont dit que le feu s'était propagé avec la vitesse de l'éclair, ce qui nous amène à croire qu'il pourrait s'agir d'un feu impliquant un accélération quelconque. Pour le moment, nous n'avons pas plus de détails, une enquête est en cours. Nous en saurons plus long demain

en avant-midi. Ce qui compte avant tout, c'est la santé de ta mère, pour le reste, je m'occupe de l'enquête avec le commissaire aux incendies.

Dans le corridor sombre qui les conduits vers l'unité des grands brûlés, les deux hommes sont interceptés par un infirmier qui vient à leurs rencontres. L'homme vêtu de blanc les invite à se rendre dans la petite salle d'attente, expliquant que la personne qu'ils cherchent, est encore en salle d'opération. Gilles se laisse lourdement tomber sur le petit fauteuil qui craque dangereusement sous son poids. Il n'a pas envie de parler, de dire quoi que ce soit, tout s'entrechoque dans son cœur comme dans sa tête.

Plus de deux heures passent avant qu'un spécialiste se présente devant eux en s'adressant à Gilles.

– Monsieur, je suis vraiment désolé pour votre mère, elle aurait pu s'en tirer si son cœur avait tenu bon. Malheureusement, il n'a pas pu soutenir le choc de cette intense douleur. Je suis vraiment désolé, termine le médecin qui retourne aussitôt vers la salle d'opération.

Gilles n'a pas bronché, seuls ses poings se sont refermés dans un craquement qui a attiré l'attention du capitaine. Ce dernier est incapable de parler ou de réagir à cette terrible nouvelle, lui qui en avait vu de toutes les couleurs dans sa carrière. Il se lève et marche quelques pas vers le long corridor vide et sombre. De son cellulaire, il explique à Marjorie toute l'atrocité de la situation. Il se sent

complètement désarmé devant Gilles, qui n'a jusqu'à maintenant, eu que peu de réactions. Il est inquiet même s'il croit bien connaître le jeune homme, il craint qu'une poussée de violence s'empare de lui.

– Gilles, rentrons à la maison, le temps de digérer tout ça, suggère le policier.

Comme un automate, Gilles se lève et suis l'ami de sa mère, pour qui il a un profond respect. Les deux hommes se retrouvent plus tard à la résidence du policier, assis au salon, une tasse de café renforcée de cognac, posée devant eux. Marjorie pleure la perte de sa meilleure amie qui laissera un grand vide dans sa vie et son cœur. Elles se connaissaient depuis si longtemps, de nombreux souvenirs revenaient à sa mémoire, attisant davantage la douleur de cette perte. Toutes ces belles années à voir grandir Gilles, ce fils qu'elle-même n'avait pas eu, dû à une malformation congénitale. Elle observe ce petit enfant qui est devenu un homme, elle voudrait tant lui dire, mais elle en est incapable, trop écrasée elle-même par la douleur et le chagrin. Elle n'arrive pas à s'expliquer comment pareil accident avait pu se produire.

– Louis, tu crois que le foyer au propane serait la cause de cette explosion? demande-t-elle.

– Nous n'en savons rien pour le moment, il nous faut attendre tout comme toi. Les experts du laboratoire scientifique n'arrivent que demain de Montréal.

– Gilles, si tu veux te reposer, la chambre d'ami est prête, dit maladroitement Marjorie Duchaîne qui tentait par tous les moyens de détendre la situation, incapable de supporter plus longtemps ce lourd silence des deux hommes.

– Merci de votre hospitalité Marjorie, finit par dire Gilles en se levant, sans avoir touché à la tasse de café posée devant lui. Il connaît la maison des Duchaîne et marche penaud vers la chambre, suivie de près par Marjorie qui aurait bien voulu le serrer entre ses bras et le consoler comme l'aurait fait sa mère, mais elle n'ose pas.

Gilles ferme la porte derrière lui et s'allonge tout habillé sur le lit, pendant que Marjorie demeure derrière la porte. Après quelques instants, il n'en peut plus de retenir toutes ces émotions qu'il refoule depuis des heures. Elle est encore là, impuissante à se retenir elle-même, pleurant en silence la douleur qu'elle partage profondément avec lui. Finalement, elle rejoint son mari, laissant Gilles vivre son chagrin.

~

Marie Ève entre à son bureau du journal et comme à tous les matins, elle procède à l'examen complet du journal. En page deux, son attention est retenue par un fait divers qui titre « Résidence unifamiliale détruite par le feu, une victime ». L'article qu'elle tente

de terminer la met dans tous ses états, elle ne sait pas si elle doit crier ou pleurer ou bien les deux. Sans attendre, elle prend sa bourse et quitte le journal sans parler à personne. Au volant de sa Mercedes qu'elle pilote comme une automate dans les rues de la ville, elle parvient finalement à la rue des Zinnias. Elle ralentit en voyant les nombreux curieux et les voitures officielles du département des incendies, rassemblées précisément devant l'adresse qu'elle avait refusée de croire. Elle poursuit sa route sans s'arrêter, cherchant à repérer un visage connu. En passant directement devant les restes de la maison, elle a le cœur serré et contient difficilement ses émotions. Gilles, où est Gilles? C'est sa maison, mais lui où est-il, où est sa mère? Ayant aperçu un policier en uniforme, elle s'arrête et descend de voiture, se dirigeant vers l'homme qui est occupé à faire reculer les curieux qui veulent voir le travail effectué par les chimistes. Après une brève conversation, le policier la dirige vers un officier supérieur en civil, qui semble prêter une attention spéciale aux recherches. L'homme de haute stature a le visage triste et elle croit le reconnaître pour l'avoir aperçu à l'hôpital. Le capitaine Louis Duchaîne la reçoit sans manière.

- Capitaine Duchaîne, je suis Marie Ève Blanchet.
- Vous êtes donc l'amie de Gilles, reprend le policier aussitôt en lui coupant la parole.
- Vous pouvez me dire où se trouvent Gilles et sa mère?

Louis Duchaîne raconte les événements de la nuit précédente à la jeune femme qui se sent défaillir à mesure que le récit avance. Un autre drame, plus grave celui-là, vient de frapper l'homme qu'elle aime. Le policier lui écrit l'adresse de sa résidence personnelle et lui tend le papier qu'elle récupère sans prendre la peine de dire merci, trop pressé de retrouver celui qu'elle cherche désespérément. Elle monte en voiture et démarre sur les chapeaux de roues, alors que des larmes coulent sur ses joues sans qu'elle prenne la peine de les essuyer. Le vent qui pénètre par sa fenêtre ouverte se charge d'assécher partiellement le liquide salin qui coule sans arrêt pourtant. Sans perdre une seconde, elle sonne à la porte sans arrêt, impatiente qu'on lui ouvre. Marjorie Duchaîne qu'elle a vue à l'hôpital la reconnaît aussitôt et ouvre toute grande sa porte. Son visage défait par la tristesse et la douleur ne peut encore contenir toutes les larmes provoquées par ses émotions incontrôlables. Marjorie ouvre les bras et serre très fort contre elle la jeune femme qui s'y blottit.

Elles restent là dans l'embrasement de la porte sans rien dire, mêlant leur chagrin respectif, entouré de l'incompréhension du drame effroyable qui a ravi une vie très importante pour les deux femmes. Finalement, Marjorie conduit Marie Ève à la cuisine où elle lui offre le café, lui racontant ce qu'elle avait vécu et toute l'ampleur de ce drame qui frappait Gilles qu'elles aimaient toutes les deux, mais différemment.

– Marjorie, je peux voir Gilles?

– Bien sûr ma chérie, suis-moi.

Marjorie frappe à la porte de la chambre d'ami qui s'ouvre aussitôt sur Gilles. Il n'a plus le même visage de l'homme qu'elles aimaient. Ses traits sont durs et creux, il n'y a plus de joie dans ses yeux, pas plus qu'un sourire sur son visage, seule la colère est là. Marie Ève se serre dans ses bras qu'il referme sur elle, essayant de faire disparaître ces sentiments qui le rongent. Pour sa part, elle ne sait trop que dire, par où commencer, comment assimiler elle-même tout ça.

Gilles relâche son étreinte, elle ne voit pas une seule larme dans ses yeux qui jettent des éclairs de rage, de violence et de colère. Des yeux qui lui font peur et qu'elle souhaite ne plus jamais revoir sur celui qu'elle aime. Marjorie se retire, les laissant seuls, préférant aller préparer le petit déjeuner de Gilles. La journée s'annonce pourtant magnifique et le soleil brille de tous ses feux à l'extérieur alors qu'à l'intérieur, c'est la tristesse et la mort qui ont le pavé.

Partie onze

Gilles s'est occupé seul des funérailles de sa mère et Marie Ève n'a pas cessé d'être présente à ses côtés. Il a changé au cours de ces derniers jours, il n'a plus d'entrain, ne rit plus et ne parle que rarement, toujours renfermé sur lui-même. Elle souhaite du fond de son cœur que les choses s'arrangent vite, car elle appréhende une explosion. Pour elle, le comportement de celui qu'elle aime commence sérieusement à ressembler à un volcan qui gronde, sans expulser la violence qui s'accumule de plus en plus, jusqu'au moment où surviendra l'éruption qui crachera la fureur de son feu dans des retombées meurtrières. Elle craint vraiment que cela se produise et tente de désamorcer ce dangereux phénomène dont elle a peur. Elle a peur qu'au moment de cette explosion, elle perde à jamais celui auquel elle tient de toutes les forces de son cœur.

Dans quelques minutes, ils doivent partir pour se rendre sur les restes de la maison paternelle. Encore là, elle a peur de sa réaction

lorsqu'il reverra pour la première fois le cercueil noirci de sa mère. C'est seulement ce matin, qu'ils ont reçu du capitaine Duchaine, l'autorisation de s'y rendre. Toutes les expertises sont terminées et il ne fait plus aucun doute dans l'esprit des experts, qu'il s'agit d'un incendie d'origine criminelle. Un accéléérant, en occurrence de l'essence pour automobile, aurait été déversé par une fenêtre du sous-sol, du côté protégé par les arbres autrefois bienveillants.

Marie Ève a raison d'être inquiète, Gilles n'a eu aucune réaction en entendant la nouvelle qu'il s'agissait d'un meurtre horrible. Il s'est contenté de faire craquer ses longs et puissants doigts, regardant fixement le sol à ses pieds.

La Camaro roule maintenant vers la rue des Zinnias. Avant de partir, Gilles s'est muni de bottes de protection, empruntées à Louis Duchaine, de même qu'une paire de gants de travail afin de pouvoir effectuer quelques recherches. Une fois sur place, pendant que sa compagne demeure à proximité de la fondation, il saute dans le trou, mais à un endroit particulier. Après plus d'une trentaine de minutes, il trouve finalement ce qu'il était venu chercher. Un coffre-fort endommagé, mais encore hermétiquement fermé est là, au milieu du bois calciné. Il avait résisté comme il l'avait espéré, malgré la densité du brasier. De ses bras puissants, il soulève le cube qu'il arrache aux cendres malgré son poids et à bout de bras, il le projette hors du trou. Il demande à Marie Ève de reculer la Camaro tout près et d'ouvrir le

haillon arrière. Dans un autre effort, il dépose le coffre dans la voiture et se nettoie du mieux qu'il peut.

– Impossible de l'ouvrir pour le moment, car le métal fondu et la roulette du chiffrier éclatée n'aident en rien, dit-il en s'adressant à sa compagne.

Après s'être lavé avec le boyau offert par un voisin, il fait le tour du terrain, accompagné de Marie Ève. La piscine qui a éclaté n'avait pas résisté à la chaleur du brasier. Il regarde fixement les arbres vieux de plus de cent ans.

– Tu vois ces arbres, autrefois ils nous ont bien servi. Ils nous protégeaient des vents, de la pluie, du soleil et de la neige. Il y a quelques jours pourtant, ils nous ont trahis, en abritant les criminels qui ont pu opérer bien à l'abri des curieux et des voisins, pour tuer maman. Tu sais, elle n'a jamais voulu les faire couper, ils faisaient partie de sa vie et de son environnement depuis si longtemps.

– Ces arbres ont bien cent ans d'âge, avance Marie Ève.

– Autrefois, alors que je n'étais pas né, le père de maman avait sa vieille maison ici. C'est lui qui avait planté ces arbres. Comme sa maison était trop endommagée, papa l'a détruite et avec maman, ils en ont construit une nouvelle. La douleur est encore plus grande, car elle avait été bâtie par les mains de mes parents. C'est aussi ce qui explique ce grand terrain et cette haute haie de cèdres sauvages. Maintenant je n'ai plus que toi, plus aucun souvenir palpable, aucun

souvenir à admirer, à m'émerveiller. Aucun souvenir que je ne peux regarder ailleurs que dans ma tête. Cette destruction est donc un grand coup pour moi. Tous mes souvenirs d'enfants sont enterrés là sous les cendres. Tu sais, maman avait gardé religieusement tous mes jouets au sous-sol. Elle souhaitait un jour de pouvoir les donner à mon premier enfant. Elle rêvait secrètement que ce soit un fils, bien qu'elle n'ait jamais voulu l'avouer clairement.

– Je suis désolé, je ne sais pas quoi dire, toute cette tristesse me bouleverse.

– Il n'y a rien à dire, ajoute Gilles d'une voix étranglée, alors qu'il se retourne en baissant la tête, pour rejoindre sa voiture.

– C'est le coffre de ton père que tu as sorti des décombres?

– Oui, du moins ce qu'il en reste. Tu aurais un endroit où je pourrais m'installer pour tenter de l'ouvrir sans endommager ce qui s'y trouve à l'intérieur?

– Pourquoi pas au garage de papa, il y a là tous les outils dont tu auras besoin.

Moins d'une heure plus tard...

Installé tout à côté du garage, ayant refusé de salir l'intérieur, Gilles s'acharne avec une petite masse et une tranche d'acier trempé, de forcer l'ouverture de la porte qui, malgré son état, résiste encore. Il n'a plus le choix, il va devoir se servir des torches acétylène, pour

découper le métal noirci et fondu. Minutieusement, il découpe l'acier et voit soudain apparaître le ciment qui faisait œuvre de protection isolante. Il s'empresse de le casser pour finalement atteindre le revêtement intérieur, lui, en acier beaucoup moins épais. Redoublant de précaution, il trace une ouverture circulaire dans le haut et retient la première partie coupée, avec des pinces, avant de tailler le cercle final. Il devait à tout prix éviter de mettre le feu dans les papiers. Lentement, il passe le bras et un à un sort les objets. La grande enveloppe est là, à peine humide, mais les documents n'ont pas souffert. Quant à l'arme de son père, elle aussi est en bon état, aucunement affectée par la chaleur. Il s'empresse de la dissimuler dans un vieux journal avec les munitions. Ce précieux objet pourrait bien lui être utile bientôt. Il dissimule le petit paquet sous son siège de voiture et s'apprête à refermer la portière quand Marie Ève arrive avec une bouteille de bière froide à point, comme il a toujours aimé.

– Alors, tu as tout récupéré?

– Oui, amoché, mais encore bon et utilisable.

– Ce sont les papiers de Gagnon que tu cachais n'est-ce pas?

– Oui, se contente de répondre Gilles en prenant une première gorgée de bière avant de ramasser le dégât qu'il avait fait.

– Gilles, qu'as-tu l'intention de faire? demande doucement la jeune femme intriguée.

– Je ne sais pas encore. La police fait son travail et peut-être auront-ils des résultats sous peu.

– Si tu venais prendre une bonne douche maintenant, suggère sa compagne.

– OK! Je termine de ramasser et je te rejoins à la piscine une fois que j'aurai tout nettoyé.

Pendant que la jeune femme s'éloigne, Gilles n'a pas les idées tranquilles. Il préfère changer d'endroit pour l'arme de son père. Il ne peut pas prendre le risque de se balader avec ça dans sa voiture. Il choisit de la dissimuler dans le garage des Blanchets, en attendant de trouver un meilleur endroit. Après une bonne douche, il retrouve sa compagne au bord de la piscine. Les parents de Marie Ève sont charmants et très attentionnés à son endroit. Cependant, il ne veut pas demeurer là trop longtemps, il n'est pas libre de ses mouvements. Il prend le journal sur la table de patio et entreprend de se chercher un endroit où s'installer confortablement, en attendant de faire des projets. Sa compagne sait qu'il n'est pas à l'aise chez elle, elle refuse qu'il s'y sente prisonnier et encore moins surveiller. Il n'avait aucunement besoin de cela en ce moment.

– Gilles, j'ai parlé avec papa de certaines choses te concernant.

– Et de quoi avez-vous parlé?

– J'ai deux choses à t'offrir, en fait ce que je veux dire, c'est deux endroits où tu pourrais emménager quelque temps. Il y a notre chalet du Lac St-Joseph et un édifice à condominiums que papa possède. Tu sais, il se trouve qu'il y en a un de libre en ce moment, il est entièrement neuf. Il est situé dans le quartier Le Mesnil, il pourrait faire l'affaire pour quelque temps, qu'en dis-tu?

– Je ne voudrais pas vivre aux crochets de ton père ou de ta famille. Je suis ravi que tu aies pris la peine d'y penser et je te remercie de ton offre. Sans vouloir te faire de peine, je préfère trouver seul. Je m'occupe de cela dès aujourd'hui et si je ne trouve pas, nous irons ensemble voir celui de ton père, d'accord.

– OK! C'est toi qui sais ce que tu veux. On fait une petite nage?

Sans attendre, Gilles se lève et d'un bond, plonge dans la piscine sous le regard amusé de Marie Ève qui ne peut s'empêcher de rire. Même Gilles, pour la première fois depuis plusieurs jours, esquisse un sourire.

Au cours de l'après-midi, il fait une tournée rapide des adresses qu'il a sélectionnées. C'est au troisième endroit qu'il trouve tout ce dont il a besoin. Il signe le bail sans tarder et l'appartement étant libre immédiatement, il se rend chez Ameublements Tanguay. Deux heures de recherches lui conviennent à trouver ce dont il aura besoin comme meubles. Le vendeur lui confirme, considérant l'importance

de la commande, que la livraison sera faite dès le lendemain en avant-midi.

Pendant ce temps, Marie-Ève de son côté, parcourt les magasins à la recherche de tous les articles nécessaires, pour emménager un homme comme Gilles, afin qu'il soit confortable.

~

Au cours de l'après-midi, Gilles n'a pu résister à l'envie de poursuivre immédiatement son dossier. Alors que sa compagne magasine, il prend un rendez-vous avec un homme qui, semble-t-il, en aurait long à dire sur Jacques Gagnon et son passé. Sa décision de reprendre l'enquête avait été longuement mûrie, même qu'il avait été jusqu'à penser aller rejoindre Gagnon à son bureau et lui casser la figure, mais après mure réflexion, il avait vite changé d'idée. Pourquoi le blesser physiquement et peut-être aller jusqu'à la mort par un manque de contrôle, alors qu'il pouvait lui faire payer ses crimes d'une manière beaucoup plus subtile et provoquer une longue agonie. Louis Duchaine, qui en avait discuté avec lui, n'avait pas insisté pour l'empêcher de poser tel ou tel autre geste, lui soulignant cependant, que l'intelligence était toujours un meilleur objet de vengeance que la violence, à tout le moins, une autre forme de violence, mais morale celle-là. Il sait que les conseils de cet homme sont judicieux. Il reconnaît aussi qu'en l'absence de cette intervention,

il aurait peut-être pu commettre une regrettable bêtise et ruiner à jamais sa vie et celles de tous ceux qui l'aimaient.

Il prend son souper dans un restaurant de la banlieue de Québec, près du secteur non loin de son rendez-vous. C'est en s'asseyant à la table qu'il comprit enfin ce malaise qu'il avait ressenti la journée même de l'incendie. La violence l'avait envahie, lui faisant perdre tout contrôle de lui, au point de frapper sur une automobile. Après son repas, il a encore quelques minutes devant lui et il en profite pour téléphoner à Marie Ève qui est rompue, brisée et épuisée, alors qu'elle vient à peine de rentrer à la maison.

Ils discutent quelques minutes et chacun s'en retourne vaquer à ses occupations. Gilles monte en voiture et prend la direction de l'adresse. Il est reçu par un homme qui est heureux de le voir enfin, et surtout de pouvoir compter sur quelqu'un, qui mettra une fois pour toutes de l'ordre dans toute cette saleté qu'était le monde de la construction. Gilles tente de réfréner l'ardeur de son nouveau témoin, mais l'homme dit avoir une confiance absolue en lui. Son plus grand souhait serait de pouvoir, par son témoignage, faire déclencher une enquête publique sur les activités illicites des contractants et des fonctionnaires, sans oublier les syndicats qui souvent marchent main dans la main avec l'employeur. Comme son prédécesseur, il avoue n'avoir plus rien à perdre et n'a aucune objection à ce que la conversation soit enregistrée.

Après quelques questions du journaliste, Louis Moreau insiste pour raconter d'abord ce qu'il sait, invitant le journaliste à l'interrompre en cas de nécessité. Il préfère procéder ainsi, soi-disant qu'il en oublierait moins en employant cette méthode. Pendant plus d'une heure et demie, il confirme les dires de ses amis et ajoutant parfois des compléments et même des points nouveaux. Il parle de camions chargés de tuyaux, passés sous le nez du gardien, d'une certaine société d'État, qui avait été achetée par Gagnon. Il précise que ces tuyaux auraient dû être achetés par le contractant en temps normal.

– D'où vous vient cette affirmation?

– D'un employé de Gagnon que je connais depuis ma plus tendre enfance. Il travaille maintenant pour moi, mais je ne sais pas pour combien de temps. Gagnon a eu l'audace de me téléphoner lorsque je l'ai engagé, pour m'interdire de l'engager, prétextant qu'il s'agissait de l'un de ses hommes. Ce salaud considère ses employés comme des objets dont il peut disposer à sa guise.

– Ce chauffeur peut-il me confirmer lui-même ces choses?

– Il est à votre disposition et vous comprendrez qu'il refuse d'être accusé dans cette affaire. Il dit avoir été obligé de le faire, afin de conserver son emploi. Il refusait de mettre la sécurité de sa famille en danger, surtout son fils, un handicapé majeur.

– Je ne peux rien vous promettre, je ne suis pas procureur. Cependant, ce que je pourrai faire, si je suis consulté, sera de recommander.

– Dès demain, vous pourrez le rencontrer. Autre chose, les travaux exécutés chez des fonctionnaires par la firme de Gagnon. Lorsqu'on connaît le prix qu'il charge aux municipalités, aucun fonctionnaire ne peut se payer cela. Voici la liste de ceux que je connais avec les travaux qui ont été faits chez eux. J'ai perdu plusieurs contrats de cette manière. Vous avez une réponse à cela, monsieur Martin?

– Comment quelqu'un de son personnel ne l'a-t-il pas encore dénoncé, Gagnon les vole littéralement?

– Si votre frère, votre cousin, votre oncle ou votre ami travaille au même endroit que vous, allez-vous risquer de lui faire perdre son emploi?

– Bien sûr que non.

– Alors vous avez tout compris jeune homme.

– Est-il le seul à utiliser ces moyens?

– Oh non! Certainement pas, c'est pourquoi il faut que le gouvernement s'en mêle. Il y a tout un trafic dans le domaine des soumissions, du béton et autres. Les gros se protègent entre eux et nous les petits, nous crevons. Allez faire un petit tour sur le chantier de l'autoroute et vous allez comprendre.

- J'y suis allé et j'ai vu les camions de Benoît.
- Vieux loup ce père Benoît. Il se fait faire une passe par Gagnon et ça, tout le monde le sait dans le milieu, mais il a réussi à faire utiliser sa machinerie et tous ses camions disponibles. Ils ont certainement signé un pacte, cherchez de ce côté
- C'est à cette conclusion que j'en suis venu. Ils ont certainement formé une compagnie, spécifiquement pour ce contrat. J'ai fait des recherches, mais je n'ai rien pu trouver. Il est possible que l'enregistrement n'ait pas encore été fait, ou encore retardé volontairement.

Gilles se retire, satisfait de ce qu'il avait pu entendre et enregistré. Les deux hommes se donnent une chaleureuse poignée de main et Moreau ne se cache pas de dire qu'il est heureux, d'avoir enfin pu parler à quelqu'un d'honnête et de respectable dans le métier de journaliste. De son côté, Gilles sait qu'avec ce qu'il a maintenant en main, il lui sera bientôt possible de passer à la rédaction de son premier article.

Une fois seul, une idée jaillit dans sa tête, une idée peut-être folle, mais qu'il voudrait bien voir se réaliser. Cependant pour la réaliser, il allait devoir avoir, encore une fois, recours à une collaboratrice qui déjà, l'avait beaucoup aidé. Jeanine Moreau voudra-t-elle s'y prêter?

Sans tarder, il compose le numéro. Il parle quelques minutes au téléphone et un sourire apparaît sur son visage. Dès le lendemain, il

pourra à nouveau rencontrer sa précieuse collaboratrice. Pour le moment, il rentre à la maison des Blanchets où, Marie Ève l'attend avec impatience. Dès qu'il fait son entrée, elle lui offre à manger, mais il préfère la piscine. Tous les deux se retrouvent dans l'eau et se détendent quelques minutes.

Alors que Gilles déguste lentement sa bière, bien allongé à relaxer...

– Gilles, tu travailles encore sur ce fameux dossier à ce que je vois. Je ne suis pas de ton avis de poursuivre seul cette affaire, j'ai peur.

– Tu n'as rien à craindre, de toute manière, j'aurai bientôt terminé de rencontrer les témoins sur ma liste. Actuellement, j'ai suffisamment de bagages pour couler Gagnon et ses compagnies, de même que plusieurs autres de son genre. C'est pourquoi je crois que je vais reprendre mon travail au journal.

– Ce n'est pas un peu tôt. Pourquoi ne pas prendre encore quelques jours. De toute manière papa ne s'y opposera pas, je lui en ai parlé.

– Tu lui as parlé de mon dossier? s'inquiète Gilles.

– Non, il a tout simplement été question que tu avais besoin de temps.

– Dès demain, mon appartement sera prêt et je pourrai être en mesure d'y emménager.

– En parlant de ça, j'ai passé une grande partie de la journée à faire des achats pour certaines petites choses qui te seront nécessaires. J'ai fait monter tout ça dans ma chambre. Tu m'accompagnes?

– Auparavant, j'aimerais parler à ton père, tu crois qu'il est occupé?

– Il est dans son bureau, attend, je m'informe.

Elle décroche l'appareil téléphonique portatif et parle quelques instants...

– Il nous attend. Excuse-moi, je dis nous, mais peut-être préfères-tu que je n'y sois pas.

– Je n'ai rien à te cacher, au contraire, il est temps que tu saches vraiment sur quoi je travaille et en quoi consiste ce fameux dossier. C'est en plein ce que je veux soumettre à ton père.

– Gilles Martin, tu sais que je t'aime?

– Je m'en doute un peu, reprend Gilles en l'embrassant.

Le couple se rend au bureau de Joseph Edward Blanchet, occupé à faire un peu de lecture. Il pose son livre à l'arrivée des jeunes et se déclare à leur disposition. Gilles raconte alors, avec force et détails, ce qu'il a fait comme travail jusqu'à ce jour dans son dossier. À plusieurs reprises, le P.D.G. fronce les sourcils au cours de ce long exposé. Le « Bleu » termine en exprimant un souhait, celui de rentrer au travail dès le lendemain, afin de pouvoir débiter le montage de ses futurs et étonnants articles.

– Je pense que vous avez là quelque chose d'explosif, à tout le moins, je dirais même dangereux. Je comprends maintenant que certaines personnes s'en soient prises à vous et à votre famille. J'aimerais vous proposer quelque chose, offre l'homme en le regardant droit dans les yeux.

– Je vous écoute, monsieur.

– D'abord si vous vous sentez prêt à rentrer au travail, je ne m'y oppose pas. Cependant, considérant l'importance de cette affaire, nous allons devoir vous installer hors de la salle des nouvelles. Je ne voudrais pas voir quelqu'un d'autre éventer la mèche, en apprenant le sujet que vous détenez. Nous ne sommes jamais assez prudents dans ce genre de chose.

– Il pourrait s'installer dans mon bureau papa, suggère Maire Ève.

– Voilà donc une chose de réglée. Ensuite, pour le temps qu'il vous faudra, vous serez détaché du travail normal. Vous n'aurez plus à répondre au chef de pupitre que j'aviserais personnellement. Par contre, une fois votre travail terminé, je vais devoir le soumettre à Émile Savoie. Vous comprendrez que son avis est important dans une affaire de ce genre.

– Cela va de soi, monsieur.

– J'ai une autre idée, dit Marie Ève en riant. Si je permettais à Claire Dufour de se joindre à toi pour t'aider, elle est excellente journaliste

et très forte en script, sans compter qu'elle est aussi une excellente photographe. Qu'en pensez-vous messieurs?

Les deux hommes se regardent et acquiescent, en accord avec la proposition. La conversation se poursuit encore plus d'une heure, alors que J.E. Blanchet pose de nombreuses questions. Puis, le couple se retire, montant vers la chambre de Marie Ève, qui entraîne Gilles, afin de lui montrer la marchandise achetée en après-midi. Pendant qu'il examine cet amoncellement de sacs, il confirme à sa compagne qu'il n'aurait sans doute pas pensé à toutes ces choses. Elle s'approche de lui en montant debout sur le lit. Elle enroule ses bras autour du cou de Gilles. Ils s'embrassent avec passion. Marie Ève se montre plus agressive que les fois précédentes, elle laisse tomber sa sortie de bain, puis détache le haut de son maillot, offrant sa poitrine mise à nu devant cet homme qui la touche jusqu'au plus profond de son être. Pour elle, il est temps de partager son corps.

Pour la première fois depuis le début de leurs fréquentations, ils se donnent l'un à l'autre et font l'amour une partie de la nuit, partageant mutuellement leurs sentiments sans retenue.

Partie douze

Dès que Gilles entre au bureau, tout est en place pour lui et sa compagne qui l'assistera dans le montage des articles à paraître dans les prochains jours. Par respect et par amitié, Gilles se rend au bureau du capitaine Duchaîne et l'informe des résultats de ses recherches et de son intention de commencer à publier les articles. Pour sa part, Duchaîne l'informe qu'ils ont la description d'un véhicule qui serait celui des suspects dans l'incendie de la maison de sa mère. Gilles tente d'en savoir davantage, mais le capitaine est aussi futé que lui et il ne lui donne rien qui pourrait le mettre sur la piste des auteurs. Il craint particulièrement la réaction de Gilles, qu'il ne voudrait pas voir commettre l'irréparable.

Moins d'une heure plus tard, ayant reçu le feu vert de son ami le capitaine Duchaîne, Gilles retourne au journal retrouver Claire qui est déjà au travail. Les autres journalistes sont surpris de constater ce qui semble se tramer dans le bureau de Marie-Ève. Certains tentent

par plusieurs moyens de savoir, mais rien ne transpire et même Savoie ne sait pas. Les articles progressent et seront bientôt prêts à publier.

Gilles est sur les nerfs et souhaite voir le premier article sortir dès le lundi prochain. Les cinq articles sont presque terminés et Émile Savoie, le chef de pupitre est invité dans le bureau du grand patron afin de prendre connaissance des textes. Il en fait religieusement la lecture et reste muet devant le travail accompli. Il avait cru en ce jeune homme, mais jamais il n'avait espéré autant. Il se lève.

– Patron, vous me devez 100 \$. Je vous l'avais dit que nous aurions en ce jeune une exception. Il vient de confirmer cette impression, donc vous avez perdu, car je sais que maintenant vous ne voudrez plus vous passer de lui. Je pourrais même avancer qu'un certain contrat doit être déjà rédigé pour l'engager sur une très longue période. Je me trompe?

– Voilà ton billet de 100 \$. Je te prendrai bien un jour, Émile Savoie. Dis-moi franchement. Que penses-tu de ces articles?

– J'en dis qu'une violente explosion va frapper le gouvernement ainsi que plusieurs villes des environs. Jamais notre journal n'aura sorti pareille nouvelle, depuis sa fondation. Je donne mon aval entièrement et sans restrictions. Les articles sont bien faits et nous ne risquons aucun problème. Cependant, j'aimerais bien que notre

conseiller juridique puisse y jeter un œil, afin de confirmer ce que j'en pense. Qu'en dites-vous, monsieur?

– J'en dis que c'est une excellente idée. Je m'occupe de ça. Merci Émile!

Le chef de pupitre se retire en tenant bien haut son billet de 100 \$, non sans un sourire sur son visage.

~

Une chasse à l'homme se déroule sur le boulevard de la Capitale. Une auto-patrouille a pris en chasse un camion fourgonnette de ville avec une seule personne à bord. Finalement, après quelques kilomètres de poursuite, le chauffeur du petit camion doit s'avouer vaincu, la route est entièrement bloquée devant lui. Des policiers sont là, arme au poing et lui ordonne de sortir du véhicule, mains en l'air. L'homme s'exécute et il est aussitôt mis en état d'arrestation et menotté derrière le dos. Par la suite, on le transporte au bureau du capitaine Duchaine qui l'attend avec impatience avec ses hommes.

Dès qu'il arrive, il est aussitôt placé bien à la vue dans une des salles d'interrogatoire, pendant que le capitaine regarde les papiers de ce suspect. Il s'agit d'un dénommé Dufresne demeurant à Sainte-Brigitte-de-Laval.

Le capitaine s'adjoind un de ses hommes et entre dans la petite salle de deux mètres et demi sur deux. Les murs sont recouverts de tapis afin d'insonoriser, mais deux petites caméras sont fixées, afin de prendre en son et en image tout ce qui se dit dans cette salle.

– Monsieur Dufresne, voici le sergent Paul Courteau et moi je suis le capitaine Duchaîne. Dites-moi, depuis combien d'années travaillez-vous pour Gagnon?

– Une douzaine environ. Pourquoi cette question? Qu'est-ce que je fais ici? Pourquoi je suis arrêté?

– Vous êtes ici pour faire face à des accusations de meurtre, d'incendie criminel et beaucoup d'autres chefs qui seront à venir et ajoutés à votre palmarès des derniers mois. Vous avez fait beaucoup de dégâts, monsieur Dufresne.

– Vous n'avez rien contre moi et mon frère.

– C'est votre frère qui a tiré sur Gilles Martin?

– Non.

– Alors, c'est vous?

– Je veux un avocat. C'est mon droit.

– Tu vas en avoir besoin d'un et en plus, d'un très très bon avec les accusations qui vont pleuvoir sur toi et ton frère. À ta place, je ne

compterais pas trop sur Gagnon pour vous sortir de là. Il va en avoir assez de s'occuper de sa petite personne. Il va tout vous mettre sur le dos et lui risque de s'en laver les mains encore une autre fois. C'est ça que tu veux, payer en prison pour meurtre, incendie criminel, dommages à propriété, coups et blessures par arme à feu, pendant que Gagnon va se la couler douce avec son argent. C'est ça que tu veux? Crois-tu vraiment qu'il va payer des milliers de dollars pour vous défendre? Tu le connais, l'argent, c'est tout ce qui compte pour lui. Tout comme moi, tu sais bien que Gagnon n'était sur aucun des lieux des crimes commis, alors que toi et ton frère, vous y étiez. Avec le peu d'accusations qui vont être retenues contre lui, il va faire comme la dernière fois, ce sont les autres comme toi qui vont payer. Moi, par contre, j'ai une solution pour toi. Une manière de t'en sortir pas si mal en témoignant contre Gagnon et lui faire payer ses crimes qu'il vous a ordonnés de commettre. Et toi, pendant que tu seras au pénitencier pour vingt-cinq ans, lui profitera de la vie avec son argent volé à tout le monde. Il ne faut pas oublier que tu ne reverras ta femme et tes enfants que derrière une vitre. Ils vont devoir vivre sur le B.S., car Gagnon ne paiera pas pour eux. Ils ne savent rien.

Duchaîne fait une pause, laissant mijoter tout ce qu'il vient de dire dans la tête de son suspect qu'il a rapidement évalué comme un homme à se faire manipuler. Il a observé chacun des mouvements de

son visage, chacun de ses gestes lorsqu'il écoutait. Il sait, par expérience que s'il continue, Dufresne va craquer. Il reprend.

– Ce que je t'offre aujourd'hui, c'est de sortir de prison plus rapidement en avouant tes crimes, mais aussi, de me dire quels étaient les ordres donnés par Gagnon. Et, si tu témoignes contre lui, toi et ton frère serez protégés. Alors, tu décides quoi? Je n'ai pas toute la journée et dès que Gagnon va savoir, il va mettre un contrat sur ta tête et je ne donne pas cher de ta peau. En prison, il y en a qui tueraient leur mère pour quelques milliers de dollars. Ils n'ont rien à perdre. Tu décides quoi? crie le capitaine en haussant le timbre de sa voix, ce qui fait sursauter Dufresne. Tu le sais, qu'il s'est servi de vous deux pour faire ce qu'il n'avait pas le courage de faire lui-même et se salir les mains. Décide! C'est ton frère et toi qui payez ou c'est lui.

Un long silence plane dans la pièce pendant quelques minutes...

– Je vais tout vous dire, chu tanné de me cacher pis de ne pas voir ma famille. Je voulais pas ça, mais il m'a obligé, sinon je perdais ma job et pu personne m'aurait engagé dans la construction. J'aurais faite quoi moi? J'ai ma famille.

– Écoute, nous allons enregistrer tout ça et lorsque je le présenterai au procureur, je lui soulignerai ta collaboration. Je ferai aussi la même chose avec ton frère. Lui aussi a dû être obligé, c'est ça, n'est-ce pas?

– On n'a pas eu le choix.

Le capitaine poursuit son interrogatoire et fait mention que Dufresne refuse l'assistance d'un avocat. Il fallut plus de trois heures pour écouter la participation dans chacun des actes criminels posés par lui et ses complices qu'ils dénoncent. Pendant ce temps, un des hommes du capitaine qui a écouté la conversation demande aussi tôt l'assistance d'un procureur afin que des mandats d'arrestations soient émis contre chacun des participants. Les documents rendus au quartier général, le capitaine Duchaine prend charge de deux équipes qui vont exécuter les mandats en procédant aux arrestations du petit groupe qui croyait régner sur la Ville de Québec.

Dans les heures qui suivirent, le père Benoît et Jacques Gagnon furent les premiers à être menottés et conduits au quartier général alors que, devant l'entrée principale, Claire, Gilles et Marie-Ève attendaient patiemment l'arrivée de ces deux hommes si puissants se disaient-ils. Claire fait fonctionner son appareil photo sans arrêt afin de capter le plus grand nombre d'images possibles qui viendraient agrémenter les articles de Gilles qui devaient sortir dès le lendemain matin en grand titre.

Les arrestations furent gardées confidentielles jusqu'au lendemain et seraient dévoilées lors d'une conférence de presse. Plusieurs

journalistes tentent par tous les moyens d'obtenir des informations, mais rien ne coule de la part des policiers.

Les presses tournent au maximum de leur capacité au Courrier. La première copie sortie est remise Gilles en signe d'appréciation, ce qui habituellement était réservé au grand patron. Le champagne a été ouvert dans la salle des nouvelles et tous festoyaient en félicitant Gilles et Claire pour ce travail important qui allait ébranler les structures politiques du Québec.

Dès les premières heures du matin, les médias extrapolaient sur les possibles arrestations de la veille. Cependant, lorsque le Courrier fit son apparition en kiosques, ce fut comme un coup de tonnerre dans le monde de la construction, mais aussi dans le milieu des affaires et de la bourgeoisie de Québec. Le père Benoit et Gagnon étaient connus comme Barabbas et ceux qui les haïssaient s'en frottaient les mains.

Les articles de Gilles contribuèrent à forcer le gouvernement à finalement déclencher une profonde enquête dans le monde de la construction, à la grande satisfaction de l'opposition qui le réclamait à grands coups depuis des mois. La construction allait faire les gros titres pour encore plusieurs mois.

Gilles Martin reçu le prix du journalisme pour l'année, prix qui lui a été remis par J.E. Blanchet lui-même au grand plaisir de Marie-Ève.

Tous deux décidèrent de convoler en juste noce et se marièrent au cours de l'été suivant.

Plusieurs dossiers criminels furent conclus devant les tribunaux et Gagnon écopa de 25 ans fermes de pénitencier pour diverses accusations allant du meurtre, corruption, vols, fraude fiscale complicité d'incendie criminel, etc. Gilles fut désigné pour couvrir les procès et ainsi se forma une puissante reconnaissance comme journaliste malgré son peu d'expérience. Bien sûr, les cancans allèrent bon train depuis qu'il était devenu officiellement le beau-fils du grand patron.

Quant à Claire, certaines retombées de son travail avec Gilles lui permirent de se rendre en Europe afin de devenir ce qu'elle avait toujours voulu être, une journaliste internationale et cela, aidée par J.E. Blanchet lui-même.

Quant au monde de la construction, l'enquête dura près d'un an et demi et se solda par des accusations sévères et accula plusieurs compagnies à la faillite. Le fisc prit une grande part dans les dossiers, recueillant des millions de dollars en évasion fiscale. Les villes nettochèrent leurs rangs de plusieurs fonctionnaires qui avaient été aussi mis en accusations diverses.

Les gouvernements du Québec et des municipalités resserrèrent les normes quant à l'émission des contrats et des inspecteurs furent

engagés pour surveiller de près les travaux. Cependant, malgré toutes les précautions prises, la corruption n'avait pourtant pas disparue totalement. Il se trouvera toujours quelqu'un pour marcher hors des sentiers battus et corrompre des gens en postes d'autorité.

Gilles Martin se cherche un dossier à travailler en profondeur, pendant qu'il vaque à son travail normal de journaliste.

FIN